



THÉÂTRE COMPLET

IX

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :
cinquante exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 1 à 50
et cent cinquante exemplaires sur papier du Marais
numérotés de 51 à 200

OUVRAGES DE HENRY BATAILLE

Chez le même éditeur :

LA TENDRESSE. — L'HOMME A LA ROSE.
VERS PRÉFÉRÉS.

THÉÂTRE COMPLET

- Tome I : LA LÉPREUSE. — L'HOLOCAUSTE.
Tome II : LE MASQUE. — L'ENCHANTEMENT.
Tome III : RÉSURRECTION. — MAMAN COLIBRI.
Tome IV : LA MARCHÉ NUPTIALE. — POLICHE.
Tome V : LA FEMME NUE. — LE SCANDALE.
Tome VI : LA VIERGE FOLLE. — LE SONGE D'UN SOIR D'AMOUR.
— LA DÉCLARATION.
Tome VII : LE PHALÈNE.
Tome VIII : L'ENFANT DE L'AMOUR. — NOTRE IMAGE.

Pour paraître prochainement :

L'ENFANCE ÉTERNELLE, roman autobiographique.

8328
HENRY BATAILLE

THÉÂTRE COMPLET

IX

LES FLAMBEAUX
LES SŒURS D'AMOUR

235898.
21. 1. 29.

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, PARIS

Droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège

PQ

2603

A7A19

1922

t.9

LES FLAMBEAUX

PIÈCE EN TROIS ACTES

*Représentée pour la première fois, le 26 novembre 1912,
au théâtre de la Porte-Saint-Martin.*

*Reprise le 18 mars 1926,
au théâtre de la Porte-Saint-Martin.*

PERSONNAGES

Théâtre de la
Porte Saint-Martin
novembre 1912

Théâtre de la
Porte Saint-Martin
mars 1926

MM.

MM.

LAURENT BOUGUET.....
BLONDEL

HERNERT.....
PRAVIELLE.....
PÉLISSIER.....
MAIRESSE.....
HERVÉ.....
DIRECTEUR DU RÉVEIL...
BONVALLET.....
TALLOIRES.....
BARATTIER.....
UN JOURNALISTE

LE BARGY.
HUGUENET.
J. COQUELIN.
ETIÉVANT.
COLLEN.
HARMENT.
SAVRY.
J CHRISTIAN
PERSON.
MERNET.
RICHAUT.
DONEY

FRANCEN.
ARQUILLIÈRE.
J. COQUELIN.
Ph. DAMORÈS.
GOUGET.
JACQUELIN.
GLÉNAT.
M. WALTER.
PERSON.
CLAUD.
CHANOT.
CHEVALLIER

Mmes

Mmes

MADAME BOUGUET.....
EDWIGE VORODITCH.....
MARCELLE,.....

SUZANNE DESPRÈS.
YVONNE DE BRAY.
SIMONNE FRÉVALLES.

SUZANNE DESPRÈS.
GERMAINE ROUER.
CATH. JORDAAN.

LES FLAMBEAUX

Le mot « flambeaux » désigne ici les savants, les esprits consultants du domaine intellectuel. Pourtant, dès les premières scènes, il apparaîtra nettement que l'allégorie du titre se prolonge par delà ces têtes laurées et que les Flambeaux signifient aussi et surtout, en l'occasion, les Idées, les grandes Idées, qui éclairent, en la précédant, la marche de l'humanité dans le dédale de ses ténèbres, les idées presque indépendantes de nous-mêmes, dont nos actes sont les tributaires ou les satellites empressés. Fouillée, dans une vieille formule qui n'est pas exempte de justesse, les nomma idées-forces...

Sereines lumières en cours d'évolution qui nous emportent ou se projettent hors de nous-mêmes (nous ne pouvons même plus en faire le départ !), agrégation merveilleuse de la pensée humaine dont rien ne se perd et qui, émanant de toutes les directions, semble former, de siècle en siècle, un noyau de plus en plus compact, une sorte de nébuleuse emportée, comme les autres, vers des fins de clarté ou de néant.

Ces entités, si lumineuses soient-elles, ne constitueraient en elles-mêmes que des personnages de théâtre bien incertains, bien chétifs, et presque

chaque fois qu'on les a portés à la scène, ce n'a été que pour leur dresser, de façon un peu romantique et vaine, des autels avec leur cortège de sacrificateurs ou de martyrs nouveaux, comme dans la belle pièce de Monsieur de Curel, *la Nouvelle Idole* ! Ici, il s'agira d'un débat autrement précis, et, me semble-t-il, autrement éternel. J'ai voulu retracer quelques phases actuelles d'une bien grande et bien ancienne bataille : la lutte entre le fait et l'idée, la lutte de la matière et de l'esprit, celle même du corps et de l'âme... selon, du moins, les anciennes classifications. Vous verrez, dans *les Flambeaux*, le conflit entre l'interprétation supérieure du fait et son interprétation instinctive ou relative...

Mon savant a commis une action qui, à ses yeux, n'a pas du tout la valeur que lui attribue la société : il se comporte donc selon les données de sa conscience, et entraîne, de ce fait, un conflit terrible. « Je n'ai point perdu le sens des responsabilités, gémit-il, dans un aveu naïf et douloureux. Mais je l'ai soumis, comme je le sentais, à des idées ou à des morales supérieures : sans doute ai-je trop présumé de mes forces ou de la clémence de la vie, et ne suis-je pas arrivé à mettre d'accord la vie et la pensée... Utopiste ! Ah fatal utopiste !... Savant naïf, mauvais critique, qui crois tenir les fils de la vie entre les quatre murs de la chambre où tu travailles en reclus !... »

Un savant peut-il manquer de sens critique ?

Mais est-ce bien le lieu et l'heure d'épiloguer sur une pièce qui n'est pas encore jouée ? Ici, sous la plume, le fatal cortège des mots apparaît tout de suite, pédantesque et livresque... Il faut écouter les mots, mais seulement lorsqu'ils sont à leur place.

Il y a, dans mon drame, cette fois, un personnage

invisible... L'Idée-Force passe, subjugué et terrasse. Quelque nom qu'on lui donne en tout cas, c'est une de ces émanations supérieures du cerveau et de la conscience, telle qu'elle se dresse en face des codes éternels de la nature et de la société. Un jour lointain, ces forces contradictoires de la nature et de l'esprit se joindront-elles en une pacifique harmonie ? Qui sait ? Qui peut le nier ou nous en interdire la magnifique et douloureuse espérance ? Espérance certes, et seulement cela ; grand soupir de l'âme humaine, encore si loin de son but !... Nous sommes une humanité de transition.

Mais permettez-moi d'ajouter que, si ce personnage, à la fois invisible et tangible, enveloppe les autres personnages de la pièce et plane au-dessus d'eux, durant le cours des trois actes, il demeurera, pour les spectateurs, tout facultatif... Ils pourront, s'ils le veulent, suivre une toute petite historiette et se donner le loisir de ne pas penser... Ce n'est pas affaire de concession. C'est un devoir que m'impose la conception que j'ai du théâtre, celle que je proclame depuis quinze ans. Le théâtre, art vivant par excellence, doit se soumettre entièrement à la vie et à sa représentation exacte... Si nous y ajoutons des idées, elles doivent être incluses dans l'œuvre même. C'est à nous de manier ou de coordonner les faits pour les joindre aux idées, mais jamais, au grand jamais, celles-ci ne doivent s'interposer d'elles-mêmes. Elles peuvent faire partie intégrante de l'ouvrage, jamais partie extérieure. Il peut donc y avoir, à côté du drame humain, un drame de pensée, mais lié à l'autre à ce point qu'il se dégage de manière toute facultative, selon l'esprit et l'interprétation du spectateur.

Ce point de vue n'a rien de personnel. Il est peut-être à la base de tout art, même purement plastique. Cet enseignement se retrouve dans les classiques.

Je contempiais, l'autre jour encore, la *Victoire de Samothrace*. L'Idée est là, — en elle. Qui peut prétendre qu'elle n'emplit pas tous les plis enamourés de la tunique vers l'azur et en pleine marche ? Mais regardez... par contre, pas trace d'emphase, pas de draperies lyriques ou balancées selon le caprice de l'artiste, ainsi que se le permirent les artistes du xvii^e siècle français !

Non ; la vérité la plus stricte, la plus réaliste est devant nous, combinée comme le serait une froide et méticuleuse recherche. Chaque pli est structuré, et se lie à l'autre, presque photographiquement. Quel enseignement ! Un génie a écrit la *Prière sur l'Acropole*. Que n'a-t-il écrit la prière à la *Victoire de Samothrace* ! L'exactitude dans le mouvement égale l'improvisation lyrique. Il ne manque, à cette statue éducatrice, que ce qui doit virtuellement lui manquer aujourd'hui, ce que le temps a bien fait de mutiler : le visage et les mains. Le grand destructeur a volontairement, dans cette statue vivante, supprimé ce qui ne correspondait plus à notre âme moderne, et il nous a donné la déesse acéphale...

Car elle nous paraîtrait probablement bien froide et bien glacée, maintenant, l'expression de la tête à jamais disparue ! Il nous faut aujourd'hui sur ce corps tendu une face baignée de plus douloureuse angoisse, chargée de plus de rêves séculaires et tournée aussi vers des mystères plus étoilés.

Donc, pour en revenir à la pièce sur laquelle vous m'interrogez, la donnée est celle-ci : un savant, un grand esprit encyclopédique, philosophe

et biologiste, à force de considérer la chose en soi, perd le sens des relativités et même le sens critique ; habitué aux abstractions, il s'égaré hors de l'humanité et de la société, avec la meilleure foi du monde.

Mourant, il fait appel à une interprétation plus généreuse et plus compréhensive de la vie, il prophétise un temps où l'esprit aura une place prépondérante et se fondera harmonieusement avec les lois de la matière au lieu de leur être opposé.

Le destin est immuable. C'est un axe. Les consciences qui gravitent autour sont éternellement variables. Examinez les rapports permanents de ces deux personnages : Destin et Conscience, l'un fixe et pareil à lui-même, l'autre mouvant et varié. Vous aurez la base merveilleuse du théâtre : c'est cela qu'il faut rendre. Je ne saurais assez le répéter !

Et qu'on ne dise pas que le cadre de la scène est trop limité pour y faire tenir un modèle aussi considérable. Nous avons, dans le passé, l'exemple rassurant de Shakespeare.

Le théâtre c'est l'art le plus large ; ce doit être la nature intégrale. C'est lui seul qui peut et doit réunir cette indissoluble trinité : l'émotion de fait, de sentiment et de pensée.

Voilà la nouvelle règle des trois unités.

ACTE PREMIER

Le cabinet de Laurent Bouguet à l'Institut Claude-Bernard. Vaste verrière donnant sur les jardins de l'Institut. Devant, table de travail. A droite, la table, avec les tubes, les instruments de biologie, le microscope, etc. Vitrine. Simples chaises de paille. Au fond, à droite, porte aux verres dépolis, accédant à une petite antichambre, qui sépare le cabinet de Bouguet des couloirs de l'Institut.

SCÈNE PREMIÈRE

BOUGUET, MADAME BOUGUET, BARATTIER, EDWIGE, PRAVIELLE, MAIRESSE, BONVALLET, PÉLISSIER, HERVÉ, TALLOIRES et TOUCHET, BLONDEL, MARCELLE.

Au lever du rideau, on entre de gauche, c'est-à-dire de l'appartement des Bouguet. Le déjeuner vient de prendre fin.

PÉLISSIER

C'est prodigieux, ce que vient de nous communiquer Bouguet !

BONVALLET

Je suis dans la stupéfaction.

MAIRESSE

Quel pas en avant et quel bouleversement de toutes les théories !

PÉLISSIER

Mon cher Bouguet, tu as résolu de nous étonner toujours.

BONVALLET

Et notre vénération pour vous deux ne sera jamais excessive.

BOUGUET

Mais non. Comme d'habitude, ma part. (*Avec intention.*) Notre part, à ma femme, à Blondel et à moi, n'est qu'une contribution au hasard...

MAIRESSE

Pas de mots pareils entre nous, Bouguet ! Vous nous avez dit vous-même, à déjeuner, combien de recherches patientes il a fallu pour arriver à reproduire, en partant de cultures, des lésions cancéreuses caractérisées...

BONVALLET

C'est un résultat merveilleux, inattendu, et qui va être formidable de conséquences !...

BARATTIER

Il y a encore quinze jours, on m'aurait affirmé qu'on pourrait les provoquer sans inoculation de fragment de lésion, ça m'aurait paru du domaine de la fantaisie ! Du Jules Verne pour première page de journaux !

MAIRESSE

Nous savions pourtant que, depuis longtemps, vous étiez sur la question, mais nous ne nous doutions pas que vous touchiez au but...

PÉLISSIER

Et tu le tenais bien caché !

BOUGUET

Naturellement. Ce que je ne vous ai pas dit, pendant le déjeuner, ce sont nos tranches, nos espoirs successifs et nos hésitations finales, lorsque nous avons enfin obtenu ce résultat d'isoler le bacille. Ce résultat-là, voici trois ou quatre mois que nous aurions pu le faire connaître.

MADAME BOUGUET

Oh ! oui, facilement trois ou quatre mois... n'est-ce pas, Blondel ?

BLONDEL

Environ.

BOUGUET

Mais j'ai horreur de publier trop vite.

PÉLISSIER

Oh ! toi, lorsqu'on entend dire que tu vas t'atteler à une question, c'est que tu as déjà résolu le problème aux trois quarts.

BOUGUET

Non, mais, sous prétexte de prendre date, que de conclusions prématurées sont répandues chaque jour, n'est-ce pas ?... Enfin, maintenant, je crois pouvoir, sans aucune réticence, révéler le résultat que nous tenions si soigneusement caché, dans la crainte de nous avancer trop tôt. Et c'est lundi que je lirai, à l'Institut, la note que je puis qualifier d'officielle.

PÉLISSIER

Quel retentissement elle va avoir !

BOUGUET

Je n'ai plus qu'une crainte, celle dont je vous faisais part à déjeuner, que, si le fait nouveau s'ébruite ou se répand trop rapidement, le public ne se méprenne et n'appelle guérison du cancer ce qui n'est, à tout prendre, qu'un premier pas... définitif, je veux bien, mais seulement un premier pas.

PRAVIELLE

Vous avez raison. C'est un besoin pour le public de découvrir des bienfaiteurs de l'humanité.

BONVALLET

Et il se paie d'illusions...

PRAVIELLE

Et puis, ton nom est aimé, ta personnalité trop célèbre, l'Institut que tu diriges trop populaire,

par conséquent trop guetté... Mais quel couronnement de carrière si vous pouviez tous deux attacher votre nom à une pareille découverte !... En tout cas, l'Institut Claude-Bernard va être rudement à l'honneur, dès lundi !

HERVÉ

Du petit au grand, du simple préparateur que je suis à la collaboratrice merveilleuse du maître, tous, ici, nous sommes dans la fièvre.

LE DEUXIÈME PRÉPARATEUR

Oui, tous.

MADAME BOUGUET, *souriant*.

Allons, allons !... Du calme, Hervé... et pas de grands mots.

PÉLISSIER

Enfin, c'est l'espoir presque sûr, désormais, de la guérison du cancer !...

BOUGUET, *restrictif et posément*.

La seule chose certaine, c'est que nous avons l'agent spécifique du terrible mal et que nous pouvons l'inoculer aux animaux à volonté, c'est tout... Il s'agit maintenant de voir comment les immuniser.

MADAME BOUGUET

Et c'est là le cœur du problème.

PÉLISSIER

Evidemment.

BARATTIER

Comme c'est bien de nous avoir prévenus ainsi... avant les autres !

BOUGUET

J'y tenais.

BONVALLET

Mon cher ami, en descendant, tout à l'heure,

serait-il indiscret de vous demander à voir un animal en expérience ?

BOUGUET

Du tout. Nous avons un singe qui est en train de succomber à une véritable cachexie...

BLONDEL

Puis, nous avons encore un cheval porteur d'un cancer de l'estomac. Vous verrez.

MADAME BOUGUET, *frappant sur l'épaule de Pravielle,*

Enfin ! c'en est fait des théories sur la pathologie des tumeurs, et, quoi qu'on en ait dit, il faut bien, cette fois, s'incliner devant l'évidence et en revenir à la théorie bactérienne... Je l'ai toujours dit !... Nous l'avons toujours dit ici !

BONVALLET

C'est vrai !... Il y a dix ans que vous l'affirmiez... Quand on songe au nombre infini de gens de valeur qui ont cherché le parasite sans l'atteindre... Ce que Doyen va être furieux !...

PRAVIELLE

Ah ! Bouguet !... mon cher, mon vieil et admirable Bouguet !... Quelle belle chose si vous nous apportez le sérum du cancer !

BOUGUET, *frappant la table de son lorgnon.*

Ah ! pardon, pardon, ne donnez pas le ton au public. Ne m'en faites pas dire plus que je n'en dis. Vous voyez, vous-même vous prononcez des mots terribles et qui m'épouvantent. Nous en sommes encore diablement loin ! D'ailleurs, pour bien vous fixer sur le point exact où nous en sommes, pour bien vous montrer que je ne veux pas m'égarer, je vais vous lire la note que j'ai préparée pour la séance de l'Institut... Vous verrez, elle est sobre et très courte.

MAIRESSE

En somme, vous prenez date.

BOUGUET

Exactement.

MADAME BOUGUET

Le sérum, c'est l'X mystérieux... la tâche ardue de demain.

BOUGUET, *cherchant sur son bureau.*

Mais où est donc la dactylographie de la note ?

MARCELLE

Je crois, sur la table, papa.

Elle se lève.

EDWIGE, *se précipitant.*

Attendez. C'est moi qui l'ai rangée. Oui, je l'ai enfermée dans le carton de gauche.

Elle va au cartonnier.

MARCELLE, *sèchement.*

C'était bien inutile.

EDWIGE, *après avoir pris le papier.*

Voilà, Monsieur.

Marcelle le lui prend des mains et le passe à son père.

BOUGUET, *lit. Les gens sont groupés autour de lui.*

« J'ai entretenu, l'an dernier, l'Académie des
 « travaux poursuivis, en collaboration avec Ma-
 « dame Bouguet, sur certaines techniques nouvelles
 « relatives aux procédés de culture et de colora-
 « tion des bactéries. Ces méthodes de travail nous
 « ont permis d'isoler récemment des lésions néo-
 « plasiques, un bacille dont la spécificité à l'égard
 « des tumeurs malignes ne saurait être mise en
 « doute, puisqu'on l'y retrouve constamment et
 « que, par inoculation, il peut reproduire les lé-

« sions originelles... » (*Continuant, sur le ton de la conversation.*) C'est tout. Le reste n'est que le développement. D'ailleurs, contrôlez et pesez les termes.

Il leur passe le papier.

MADAME BOUGUET

Pélissier, j'ai là justement quelques lames, regardez-les. (*S'adressant au préparateur.*) Les colorations de ce matin ont-elles bien donné ?

LE PRÉPARATEUR

Les premières sont un peu pâles, mais la seconde série est parfaite.

MADAME BOUGUET, *préparant les lames dans le microscope.*

Vous verrez ! L'une est un cancer du pancréas chez un de nos singes, l'autre une pièce d'autopsie chez une femme. Distinguez-les... Allez-y !...

Pélissier va au microscope et le met au point.

BARATTIER

Mais, ce fameux bacille, comment se présente-t-il au microscope ?

MADAME BOUGUET

Il n'a rien de remarquable, si ce n'est sa spore. (*Elle s'approche du bureau et dessine.*) Tenez, voyez-vous, là, à l'extrémité, cette partie renflée que je dessine, c'est la spore.

On l'a entourée.

BOUGUET

Oui. Voilà, au bout de deux à trois jours, l'aspect du bacille en culture.

PRAVIELLE

C'est curieux, il ressemble au bacille du tétanos.

BOUGUET

Mais il serait d'ailleurs bien plus simple de vous montrer le bacille. Si vous disposez d'une minute

encore, quelqu'un va avoir l'obligeance d'aller au laboratoire nous chercher ce qu'il faut.

Hervé, le préparateur, fait le mouvement de s'y diriger.

EDWIGE, *le devançant avec empressement.*

J'y vais, Monsieur, j'y vais.

BOUGUET

Oui, rapportez-moi quelques préparations... J'en ai coloré des lames ce matin. Vous les trouverez sur ma table.

EDWIGE

Oh ! je les connais bien.

Elle sort rapidement.

SCÈNE II

LES MÊMES, moins EDWIGE

MAIRESSE

Quelle est donc cette petite ? Elle paraît intelligente et pleine d'attentions.

PRAVIELLE

Pendant le déjeuner, elle n'a dit que deux ou trois choses, mais assez intelligentes.

BOUGUET

C'est une amie de la maison. Une compatriote de ma femme. Une petite Hongroise que Marcelle a rencontrée, en faisant ses études en Allemagne. Elle est pleine de bonne volonté, en effet. Elle se destinait aux études scientifiques, alors nous l'avons aidée.

MADAME BOUGUET

Elle est plutôt secrétaire. Au laboratoire, elle fait quelques travaux...

PRAVIELLE

C'est vrai qu'on oublie toujours que Madame Bouguet est d'origine étrangère !... Mais elle est tellement Française de cœur et d'esprit.

MADAME BOUGUET

Et vous ne vous trompez pas. (*De loin, à Pé-
lissier, au microscope.*) Eh bien, vous avez vu ?

PÉLISSIER

Oui, c'est frappant. Il y a identité.

PRAVIELLE

Vous permettez que je regarde à mon tour ?

Il s'approche.

EDWIGE, *rentre, elle rapporte une lame,*

Voici les lames.

MADAME BOUGUET

Parfait... Donnez.

Mouvement de curiosité.

PÉLISSIER

Alors, voilà le fameux bacille...

MADAME BOUGUET

Oui... Nous aurions pu d'ailleurs passer au laboratoire.

BOUGUET

Mais cela va très bien ainsi puisqu'il y a ici un microscope... Du reste, à la première occasion, nous ferons un tour détaillé, si vous le voulez bien... Pour aujourd'hui, je n'ai voulu que vous réunir, vous qui avez été les compagnons de ma jeunesse. Oui, je vous devais cette conversation ;

il m'aurait paru que je faisais une offense à notre amitié, si vous aviez appris par la note de l'Institut un résultat de cette importance, et je vous ai réunis pour vous dire simplement, entre deux tasses de café : Voilà où j'en suis. Et cela ne va pas, je l'avoue, sans une petite émotion... pour Jeanne, pour moi... (*Se tournant vers Blondel.*) et pour Blondel aussi.

MADAME BOUGUET

Je crois bien... (*Mettant la lame qu'a apportée Edwige dans le microscope.*) Voilà, regardez.

BOUGUET

Car, maintenant, il faut rendre à Blondel ce que nous lui devons... Ce n'est pas peu.

BLONDEL

Oh ! moi, je suis le collaborateur.

BOUGUET

Non, mon cher, non, n'essaie pas de te déguise modestement. Tu fais partie de la trinité.

BLONDEL

Voilà, voilà le mot : nous sommes une trinité. (*Il se met à rire.*) Diable ! des scientifiques qui se mettent à parler de trinité !...

PRAVIELLE

Et votre grand livre de philosophie, où en est-il ?

BOUGUET

Ah ! mes amis, ça, c'est autre chose... mais une chose qui n'est pas moins importante à mes yeux. Oui, ce livre résumera mes essais de métaphysique en même temps que toute ma pensée scientifique. Voilà cinq ans que j'y travaille. Le manuscrit est là, dans ce tiroir... il a peut-être la valeur de trois

à quatre cents pages. C'est le fils de mes entrailles !

PRAVIELLE

Trois cents pages ! Mais, alors, il est prêt à être publié.

BOUGUET

Que non ! J'ai encore, sur l'évolution, de gros chapitres à écrire. Pour l'instant, je me dois à notre nouvelle découverte.

PRAVIELLE

Le monde n'oubliera pas, pendant ce temps, que vous êtes, mon cher ami, celui qui imprime à la philosophie moderne une orientation nouvelle, celui qui a donné à la métaphysique une valeur presque expérimentale.

MADAME BOUGUET, *qui a fini de placer la lame dans le microscope.*

Tenez, regardez.

PÉLISSIER, *appelant Madame Bouguet.*

Madame Bouguet, nous allons vous être désagréables, mais, tant pis, je ne résiste pas à l'envie de vous en parler et de vous avouer notre joie... J'ai lu ce matin qu'on allait décerner le prix Nobel à Bouguet...

BOUGUET, *vivement.*

Mais non. Rien n'est moins sûr et rien n'est moins utile. D'ailleurs, le prix sera décerné, je crois, à un littérateur, Hernert, le poète belge... Ne nous occupons pas de ces vétilles.

PRAVIELLE, *au microscope.*

Mais, j'ai beau regarder... à moins que j'aie la berlue... voilà qui est bien loin de ce que j'avais compris...

MADAME BOUGUET, *inquiète, se rapproche de l'instrument.*

Qu'est-ce que cela, Edwige ? Voyons, vous vous moquez du monde ? Que m'avez vous apporté là ?...

A ce moment, Bouguet s'est approché de la table et a regardé au microscope.

BOUGUET

Il y a erreur.

MADAME BOUGUET

Je vous demande pardon, Messieurs !...

EDWIGE

C'est vrai ? Oh ! mon Dieu ? Quelle absurdité !

MADAME BOUGUET, *sèchement.*

Elle nous a apporté le bacille de Doyen.

A ce moment, Edwige pleure de confusion.

PÉLISSIER

Le bacille de Doyen... c'est assez drôle !...

MAIRESSE, *riant.*

La gaffe est amusante, mais ne pleurez pas, Mademoiselle, il arrive à tout le monde de se tromper...

MARCELLE,

se retournant brusquement vers les deux préparateurs qui parlaient à voix basse.

Plaît-il ?

MADAME BOUGUET, *se retournant.*

Qu'est-ce qu'il y a, Edwige ?

MARCELLE, *sèchement.*

Ces messieurs faisaient une observation. Vous disiez, Messieurs ?

TALLOIRES, *géné.*

Mais, rien du tout, Mademoiselle. Vous avez mal entendu ou mal compris.

MARCELLE

C'est bien ce que je me disais.

EDWIGE, *s'excusant comme elle le peut.*

Je suis navrée, véritablement, Messieurs.

BOUGUET

Elle a pu confondre... J'avais sur ma table des lames de comparaison. Du reste, je vous en prie, passons au laboratoire, je vous montrerai des préparations authentiques... et puis, nous descendrons voir les animaux... Venez tous.

BARATTIER

Sauf moi, cher ami. Je prends congé.

BOUGUET

Alors, au revoir, et à bientôt, Barattier. Après la séance de l'Institut...

MADAME BOUGUET, à Edwige.

C'est intelligent, ce que vous venez de faire là !
(*A sa fille.*) Toi, tu vas à l'ouverture du cours de Bamberger ?

MARCELLE

Je mets mon chapeau. Je serai à la Sorbonne bien à temps.

EDWIGE, *en sortant, se ravise
et s'approche, timide, de Marcelle.*

Marcelle, vous m'en voulez de ma bêtise ?

Marcelle lui tourne nettement le dos.

MADAME BOURGUET, *aux autres, sur le pas de la porte.*

Je vous rejoins.

BLONDEL, *appelant Edwige.*

Allons, allons, ce n'est pas bien grave. Et puis, quoi, nous avoir apporté le bacille de Doyen, il y a des gens qui trouveraient cela très spirituel !
Sacrée gosse...

Il lui envoie une taloche et la pousse devant lui.

SCÈNE III

BARATTIER, MADAME BOUGUET
MARCELLE

BARATTIER, *seul avec Madame Bouguet et Marcelle.*

Je vois que votre amie, Mademoiselle, fait joujou avec les choses sérieuses.

MADAME BOUGUET, *vivement.*

D'ailleurs, elle n'est pas destinée à en faire sa carrière. Ce n'est là qu'un bien petit incident...

BARATTIER

Et vous, Mademoiselle, vous allez passer votre thèse ?

MARCELLE

Je commence déjà à rédiger...

BARATTIER

Voulez-vous que nous descendions ensemble... ?

MARCELLE

J'ai à dire deux mots à ma mère. Excusez-moi.

BARATTIER

Mademoiselle... Madame...

MADAME BOUGUET

Bonjour, Monsieur.

SCÈNE IV

MADAME BOUGUET, MARCELLE

MADAME BOUGUET, *prête à s'en aller.*

C'est pour ne pas descendre avec Barattier ?
Ça t'ennuie d'aller avec lui au cours d'ouverture ?

MARCELLE

Non, je ne cherchais pas un prétexte le moins du monde... J'ai à te parler.

MADAME BOUGUET

Pas maintenant, mon petit... Tu sais bien qu'il faut que j'aille retrouver ces messieurs et leur serrer la main.

MARCELLE

Ils peuvent attendre et se passeront de toi.

MADAME BOUGUET

Quelle mouche te pique ? Pourquoi ce ton impératif ?

MARCELLE

Je n'ai pas de ton impératif du tout... J'ai un ton impatienté peut-être.

MADAME BOUGUET

De quoi ? Ah ! bon... j'y suis !... la bourde de la petite ?... Dame ! nous sommes du même avis. Devant des personnalités comme celles qui sont présentes aujourd'hui, des enfantillages de ce genre sont regrettables. Elle a témoigné d'un zèle imbécile ! Il faudra la reléguer à des besognes de sa compétence et la limiter. Elle n'est pas forte, décidément.

Elle range les instruments.

MARCELLE

Pas forte ?... C'est toi qui le dis... Elle est peut-être la plus forte de nous trois... mais sur d'autre matière que sur la biologie. Là-dessus elle n'atteindra jamais le niveau d'un garçon de laboratoire...

MADAME BOUGUET

N'est-ce pas toi-même qui as voulu, la première,

l'intéresser à ces matières, la protéger ? Tu l'as encouragée.

MARCELLE

J'assume ma part de responsabilité... Il y a maldonne, voilà tout...

MADAME BOUGUET

Elle avait une âme d'institutrice allemande. Elle restera puérile... C'est une femme-enfant.

MARCELLE

C'est une femme, un point, c'est tout. Etre une femme, ce n'est pas donné à tout le monde, sais-tu bien ?

MADAME BOUGUET

Ah bah ?

MARCELLE

Etre une femme, c'est un don, une qualité spéciale.

MADAME BOUGUET

Tu en as de bonnes ! Et tu dis cela en me jetant un regard de mépris supérieur !... C'est bien de ton âge... Morveuse ! Allez... au cours ! Enfile l'escalier !

MARCELLE

Je n'ai pas dit quelque chose d'extraordinaire... Tu n'es pas une femme, maman.

MADAME BOUGUET

Merci pour ta mère...

MARCELLE

Heureusement !... Tu es un être à part, une espèce de sainte laïque, un cerveau exceptionnel, que je vénère, que nous vénérons tous, mais, enfin, à force de vivre dans les idées démonstratives et dans les recherches, il y a mille choses de la vie courante qui t'échappent... C'est du reste très

beau... J'ai déjà vu des gens te lancer des choses désagréables en pleine figure, et toi tu souriais... Tu ne comprenais pas. Tu es admirable !... Ainsi, tout à l'heure, tu n'as pas remarqué les sourires que cette petite scène grotesque, qui ne devrait pas avoir lieu à l'Institut Claude-Bernard, a fait naître sur les lèvres de Pélissier et de Mairesse... Non, tu n'as rien vu !...

MADAME BOUGUET

A qui la faute, alors ?... A nous tous. Et puis, qu'est-ce que ça peut nous faire ?

Elle hausse les épaules.

MARCELLE

Tiens, tu es en or, décidément !

MADAME BOUGUET

Ah ! mais, où veux-tu en venir, à la fin ?

MARCELLE

Eh bien, moi, j'ai entendu pour deux, et ce n'est pas la première fois, et ce ne sera probablement pas la dernière que mes oreilles seront blessées, si cela ne change pas ici.

MADAME BOUGUET, *croisant les bras.*

Et qu'as-tu entendu ? Quoi, quoi ?

MARCELLE

Une plaisanterie à voix basse, grossière, révoltante.

MADAME BOUGUET, *avec hauteur.*

Qui s'est permis ?

MARCELLE

A quoi bon désigner ?... Tu m'as appris à ne pas rapporter. Style de carabin, c'est possible, mais style très net.

MADAME BOUGUET, *méprisante.*

Ah ! bon, je vois qui...

MARCELLE

Si tu exiges que je répète l'expression, je l'ai retenue mot pour mot. Accorde-m'en la permission et j'oserai...

MADAME BOUGUET

Oh ! cette pudeur !... Va donc... Ose, va !...

MARCELLE, *baissant la voix.*

Eh bien, ils ont dit que papa et Edwige...

MADAME BOUGUET, *l'interrompant.*

Assez !

MARCELLE

Ah ! tu vois bien... tu vois bien que tu avais parfaitement compris !

MADAME BOUGUET

Jamais de la vie !... J'ose à peine... Comment peux-tu répéter une pareille saleté qui devrait te faire honte.

MARCELLE

Parce que je l'ai entendue... Puis, il y a six mois, maman, que cela se chuchote dans les coins... Cela devient même une manière de plaisanterie très courante dans les laboratoires... « Ah ! le patron fait de la physiologie appliquée. »

MADAME BOUGUET

Quelle turpitude ? Et c'est toi qui oses porter une pareille insinuation sur ton père, toi qui...

MARCELLE

Non, maman... Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit. Tu vas trop vite, maintenant. Tu devances mes paroles. Je cafarde seulement ce qu'on mur-

mure, dans nos salles, entre deux portes, et je m'empresse de t'assurer que je n'en crois pas le premier mot... (*Simplement*). Voyons, est-ce que je t'en parlerais, à toi !

MADAME BOUGUET

C'est juste.

Elle s'éloigne, songeuse.

MARCELLE, *se rapprochant.*

Seulement, le danger est flagrant. Il faut que cela cesse. Nous sommes ridicules, ou, du moins, papa est ridicule, ce qui est bien plus grave... Ah ! s'il ne s'agissait que de nous deux !... Mais, réfléchis, la situation d'Edwige est devenue anormale. C'est nous qui l'avons encouragée, soit ; décrétons alors qu'il y a une limite à toutes les bêtises.

MADAME BOUGUET, *haussant les épaules.*

Ah ! ma pauvre fille... Nous sommes au-dessus de ces misérables potins, et ce ne serait pas la peine d'être ceux que nous sommes...

MARCELLE

Vous parvenez au plus beau moment de votre existence, à votre apogée. Dans trois jours papa ne deviendra pas seulement une gloire nationale, mais l'humanité entière le revendiquera. Son nom, déjà célèbre, sera désormais immortel. Je crois fermement qu'il touche au but. Eh bien, vous avez des ennemis... Papa, qui a déjà suscité tant de haines, est parvenu au moment de sa vie où il va sentir cruellement les morsures de tous ces vilains chacals... Moi, je le sens, qu'est-ce que tu veux ? Je le sens de toutes parts... je devine des campagnes de presse, des trahisons, et je te dis, maman, qu'il est temps de t'éveiller. Il ne faut pas que sa gloire soit entachée du plus petit ridicule, et si tu avais entendu tout à l'heure la

grossièreté que j'ai entendue, tu m'excuserais de m'adresser, comme je le dois, à la gardienne de la maison... Il est impossible que l'on puisse dire que papa ici même a des complaisances douteuses et que tu les tolères...

MADAME BOUGUET

Marcelle !...

MARCELLE

Je vois, à ton cri d'indignation, que tu commences à saisir la portée du préjudice moral que nous subissons et que la bonté ou la faiblesse de papa...

MADAME BOUGUET

Ah ! pour le coup, je n'en tolérerai pas davantage ! Je ne te permets pas d'employer de pareilles expressions à propos de ton père !

MARCELLE

Si ce ne sont pas des faiblesses, je voudrais bien savoir de quel nom il faut parer le sentiment dont il fait preuve ? Mais, tu n'as pas vu, tout à l'heure, quand il a réclamé les pages de la communication... Edwige s'est précipitée en même temps que moi.

MADAME BOUGUET

Ce n'est que très gentil.

MARCELLE

Je l'ai devancée et lui ai pris les feuillets... Papa, à qui rien n'échappe, même dans les moments où il paraît le plus étranger, n'a pas manqué, deux minutes après, de lui donner l'occasion de sa revanche.

MADAME BOUGUET

De sa revanche ?

MARCELLE

Au lieu de s'adresser à son préparateur, car c'était à Hervé ou à Tronchet d'aller au labora-

toire, il lui a donné l'occasion de briller, d'en être... Ah ! elle a été jolie, la revanche !... Et c'est papa qui a été puni de sa faiblesse (car il n'y a décidément pas d'autre mot) et...

MADAME BOUGUET, *fronçant les sourcils*
et sur un ton sans réplique.

Pour la dernière fois, pour la dernière, tu entends, je te défends de parler ainsi... tu ne dois pas te conduire vis-à-vis de tes parents comme une petite échappée de la Sorbonne.

Silence.

MARCELLE

Je parle comme une fille très tendre et très respectueuse ; quand tu auras réfléchi, tu verras que la situation d'Edwige est véritablement impossible. Il faut lui trouver une fin. Il faut la caser.

MADAME BOUGUET

Si tu le prends sur ce ton, à la bonne heure ! Admettons ! Mais encore ne pouvons-nous pas jeter à la rue, au bout de trois ans, une jeune fille à laquelle nous n'avons rien à reprocher, qui est ton amie la plus intime, que nous avons fait venir de Hongrie, en la détournant de son avenir normal, et que nous aurions eu tort d'encourager, si c'était pour l'abandonner de la sorte !...

MARCELLE

Mais, maman, je ne demande pas de l'éloigner de nous complètement, je propose un changement de situation.

MADAME BOUGUET

C'est simple ! Comme ça, du jour au lendemain... Trouve ! Si tu as une idée... fais-m'en part.

MARCELLE

Mais, le moyen est tout trouvé ; il est dans la

maison même... S'il n'était pas là, à portée de la main, je ne t'aurais pas parlé, je ne t'aurais pas divulgué les potins.

MADAME BOUGUET

De quoi s'agit-il ?...

MARCELLE, *simplement.*

Eh bien ! Blondel l'aime... Qu'il l'épouse !...

MADAME BOUGUET

Ah çà ! par exemple ! Tu n'y vas pas de main morte !... Blondel l'aime ?... Qu'en sais-tu ? Voilà qui est nouveau ? D'où sors-tu ça, tout à coup ?...

MARCELLE

J'en suis sûre, maman... Il me l'a dit...

MADAME BOUGUET, *après un vif étonnement, médite, et, avec un sourire un peu triste.*

Et moi, il me l'a caché !... Du reste, c'est logique... Tu as prétendu, tout à l'heure, que je n'étais pas une femme, par conséquent, pas une confidente. Et il t'a fait cet aveu, à brûle-pour-point... sans raison ?

MARCELLE

Non, bien sûr... Tu connais sa manière... moitié riant, moitié sérieux... un peu farce, mais très sincère.

MADAME BOUGUET

Il l'aime. Bien. Cependant, t'a-t-il laissé entendre qu'il l'épouserait ?...

MARCELLE

Pas de façon précise, mais ce sont des choses que l'on sent.

MADAME BOUGUET

Ah ! parfait ! Tu disposes les pions à ta guise..

Je me disais aussi !... (*Songeuse.*) Car, enfin, il y aurait des objections, de graves objections, mon enfant, à ce mariage.

MARCELLE

Lesquelles ?

MADAME BOUGUET, *après une hésitation.*

Au fait, oui, lesquelles ?... Mais que tout cela est donc extraordinaire ! Je m'étais bien aperçue de quelques bizarreries... une sympathie qui éclate à tout bout de champ, des grosses taloches sur les épaules, son rire grave et joyeux, quand elle est là... (*Elle hoche la tête.*) Ah ! évidemment, ce serait là une solution qui changerait bien des choses... et... si elle pouvait jamais se réaliser... quelle situation inespérée pour cette petite !

MARCELLE, *vivement.*

N'est-ce pas ? Justement, si je me suis permis de parler aujourd'hui, c'est que tout coïncidait, la certitude que j'ai de l'amour de Blondel pour Edwige, la nécessité où nous sommes de nous en séparer, l'injurieuse calomnie et...

La porte qui va au laboratoire s'ouvre, entre Blondel.

SCÈNE V

LES MÊMES, BLONDEL

BLONDEL

Eh bien, Madame Bouguet, venez-vous ?... Ces messieurs se retirent. Pélissier est obligé d'aller au Muséum, et Laurent va les faire passer par la salle Richet...

MADAME BOUGUET

Excusez-moi, Blondel, auprès d'eux. Dites que j'ai du travail à terminer.

BLONDEL

Convenu... (*Il revient.*) Dites-moi... vous avez savouré la petite ?... Croyez-vous ?... Satanée gourde !...

*Il rit.*MADAME BOUGUET, *le fixant.*

Elle n'en fait jamais d'autres !...

BLONDEL

Il y a des jours... il y a des jours... Vous savez, c'est comme quand on commence à casser une assiette, on en casse vingt, trente... Elle larmoie dans tous les coins, parole !... Je lui dis de ne pas prendre les choses trop dramatiquement...

MADAME BOUGUET

C'est ça... faites-la rire, si vous avez du temps à perdre.

BLONDEL

J'ai essayé... Je l'ai appelée Madame Baggesen... vous savez le clown ahuri... mais ça n'a pas eu l'air de porter beaucoup !... Alors, vous ne venez pas ?

MADAME BOUGUET

Impossible.

BLONDEL

Excusez-moi de vous avoir dérangée. Au revoir, petite Marcelle. Amusez-vous, au cours de ce vieux raseur...

Il sort gaiement.

SCÈNE VI

MADAME BOUGUET, MARCELLE

Les deux femmes restent silencieuses un grand temps.

MARCELLE, *regarde sa mère et avec un sourire malin.*

Eh bien, tu vois !... Que te disais-je ?... A quoi penses-tu, que tu ne réponds rien ?

MADAME BOUGUET

Comme c'est étrange !... Et je n'avais rien vu !...

MARCELLE

Alors ?

Nouveau silence.

MADAME BOUGUET

Tiens... Tu m'as troublée... Tu m'as dérangée dans ma quiétude... je t'en veux... Et je suis triste que cela vienne de toi.

MARCELLE

Maman !

MADAME BOUGUET

J'étais tranquille. Voilà que tu viens frapper ma sérénité, là, en plein cœur... Je t'en veux...

MARCELLE, *émue.*

Maman, je serais désolée que tu ne m'aies pas comprise, que tu interprètes...

MADAME BOUGUET, *continuant.*

Aller son chemin, tout droit, même sans rien voir, comme c'était bien !... Je pense à cela, en regardant, sur ce papier, cette petite bête à bon Dieu entrée par la fenêtre. Elle est toute dépay-sée... elle court sur la crête du feuillet, mais elle cherche son chemin... droit devant elle... toujours devant... *(Elle donne une pichenette sur le papier et*

fait tomber la bestiole.) Il ne faut jamais ouvrir les yeux à personne, Marcelle.

MARCELLE

Maman, maman, si je t'ai fait de la peine, je t'en demande pardon.

MADAME BOUGUET, *relevant fièrement la tête.*

Oh ! pas de la peine... Je suis trop orgueilleuse ! Et puis, aussi, trop pratique... Je n'ai de la peine que lorsque je m'y autorise et, véritablement, tout ce que tu viens de dire est trop misérable, oui, ma foi, trop misérable... (*Sèchement.*) Allons, va à la Sorbonne, je t'en prie, tu seras en retard... D'ailleurs, j'aimerais bien savoir ce que Bamberger va dire sur les réactions secondaires des sérums. C'est autrement intéressant que des potins de ménage... Prends garde. Voilà ton père.

Entre Bouguet.

BOUGUET

Qu'est-ce que m'annonce Blondel ? Tu ne viens pas ? Pourquoi ?

MADAME BOUGUET

J'ai à nettoyer l'objectif... et je vais mettre un peu d'ordre dans ces préparations...

BOUGUET, *à sa fille, qui met sa serviette d'étude sous le bras.*

Pas encore prête, toi ?

MADAME BOUGUET

Je ne cesse de lui répéter qu'elle va se mettre en retard !

MARCELLE, *s'approchant, bas à sa mère.*

Au revoir, maman... tu m'en veux, encore ?

MADAME BOUGUET

Ca passera.

Marcelle sort.

SCÈNE VII

MADAME BOUGUET, BOUGUET
UN GARÇON DE LABORATOIRE

MADAME BOUGUET

Dis-moi, Laurent ?

BOUGUET

Quoi ?

MADAME BOUGUET

Tu les congédies ?

BOUGUET

Mais oui, ils mettent leurs chapeaux.

MADAME BOUGUET

Veux-tu revenir tout de suite ?

BOUGUET

Pourquoi ?

MADAME BOUGUET

Cinq minutes... Une chose importante.

BOUGUET

Importante ? Diable ! Je reviens... Je les confie à Blondel...

*Il sort.*MADAME BOUGUET, *restée seule, appelle un garçon de laboratoire.*

Arthur ! Tenez, avec une goutte de xylol, nettoyez-moi ces lames soigneusement et portez-les sur ma table... J'irai à la salle Broca, tout à l'heure... Est-ce que l'œdème du chien a diminué, ce matin ?...

LE GARÇON

Ça n'a pas changé, Madame.

MADAME BOUGUET

Bien. Je verrai moi-même.

Il s'en va, Madame Bouguet, avec une serviette, nettoie quelques instruments.

SCÈNE VIII

MADAME BOUGUET, BOUGUET

BOUGUET

C'est fait. Je crois qu'ils partent sous une forte impression... Alors, il y a quelque anicroche ? Tu parais soucieuse ?...

MADAME BOUGUET, *rapide, franche et très simple.*

Non, je suis simplement en train de penser qu'il faut prendre, mon ami, une détermination au sujet d'Edwige.

BOUGUET

A cause du petit incident de tout à l'heure ? Mon Dieu, quelle histoire ! Elle pleure, on la gronde... Eh bien, grondons-la en chœur et que ce soit fini.

MADAME BOUGUET

Non, Laurent, je crois que sa dernière manifestation est concluante... Trop de complaisance de notre part à la faire évoluer dans une voie à laquelle rien ne la prédestinait deviendrait une bêtise. Passe encore si c'était la deuxième ou la troisième fois, mais des bévues de ce genre arrivent à tout bout de champ. Enfin, il n'y a plus d'illusion à se faire, elle ne montre pas la moindre aptitude.

BOUGUET

C'est un peu vrai. Ma foi, sans la froisser, ré-

trogradons ; c'est facile. Il n'y a qu'à la ramener peu à peu à son emploi premier... Elle fera ce qu'elle faisait à son entrée dans la maison... Elle lira, traduira, copiera... Ce n'est pas l'ouvrage qui manque... mon livre, et tout ce qu'il comporte de bibliographie !...

MADAME BOUGUET

Cela ne constitue pas une carrière... Il faut lui trouver une situation plus définie... Tiens, on vient de monter, de la photographie, le cliché en couleur de l'autopsie... tu ne l'as pas vu ? Regarde-le.

Elle prend le cliché et le lui donne.

BOUGUET, *va à la fenêtre et regarde le cliché.*

D'ailleurs, cela ne durera qu'un temps. Elle se débrouillera bien d'elle-même... elle peut se marier...

MADAME BOUGUET

Justement, c'est à quoi je voulais en venir... Je lui ai trouvé un parti.

BOUGUET, *sans se retourner.*

Ah !

MADAME BOUGUET

Quelqu'un qui l'aime.

BOUGUET

Qui ça ?.. (*Madame Bouguet ne dit rien.*) Les couleurs sont bien, n'est-ce pas ?

MADAME BOUGUET

Pas aussi nettes que j'aurais souhaité.

Silence.

BOUGUET, *toujours de dos.*

Alors, qui ça ?

MADAME BOUGUET

Blondel.

BOUGUET, *posant ses clichés et se retournant.*
 Qu'est-ce que tu me racontes ?...

MADAME BOUGUET

Il l'aime.

BOUGUET

Qu'en sais-tu ?

MADAME BOUGUET

C'est lui-même qui me l'a dit.

BOUGUET

Ah ! bah ! il te l'a dit ?... c'est différent.

MADAME BOUGUET

Oh ! j'ai l'air de ne m'apercevoir de rien. Et puis, tout de même, je suis une petite femme de ménage. Rien ne m'échappe de ce qui se passe chez moi.

BOUGUET

Tiens ! tiens ! le cachottier. Et il l'épouserait ?

MADAME BOUGUET

Puisqu'il l'aime !

BOUGUET

Ce n'est pas toujours une raison !

MADAME BOUGUET

Ecoute, Laurent, s'il a une chance de réussite, il faut que nous nous employions à réaliser ce mariage... Il m'apparaît logique... Ce serait pour lui une femme charmante, et, pour elle, songe donc, quel avenir merveilleux!... quelle élévation subite!... Enfin... elle doit y penser elle-même depuis longtemps va, sans nous le dire et sans oser l'espérer.

BOUGUET

Ah ! si tu es certaine que Blondel... mon Dieu, évidemment... c'est tout à fait le genre de femme

qu'il lui faudrait, en principe... (*Un temps.*) Marieuse, va !... Je ne te connaissais pas cette manie !... Mais Blondel a peut-être des visées plus hautes. S'il ne t'a pas confié qu'il l'épouserait, où prends-tu que... Se sont-ils parlé, approfondis ?... La petite connaît-elle cette affection ?...

MADAME BOUGUET

Nous le lui demanderons. Je t'assure, ce mariage s'impose par sa logique, dès qu'on y réfléchit.. et il doit se faire... Il ne se présente qu'un *mais* à l'horizon...

BOUGUET

Tu vois !... Lequel ?

MADAME BOUGUET

Ce que nous avons caché à tout le monde, que nous savons seuls, toi et moi, et que Blondel ignore, fort probablement.

BOUGUET

Peuh ! Si ce n'est que ça !... Blondel est au-dessus des préjugés comme nous tous. Vieille histoire, et qui s'est passée dans son pays... (*Vivement.*) Toutefois, tu as raison d'y songer... Tous les scrupules sont possibles.

MADAME BOUGUET

Oui, je ne vois guère que ce point délicat, car, pour ce qui est d'elle, nous ne doutons pas de la joie qu'elle ressentirait, n'est-ce pas ?

BOUGUET, *souriant.*

Marieuse, va !... Nous en reparlerons... Allons au laboratoire !

MADAME BOUGUET

Non pas ! Liquidons cela tout de suite. Puisque tu m'approuves... je vais aider et précipiter les choses.

BOUGUET

Du calme, du calme, diable !... Qu'est-ce qui te prend ?... Un conseil, même. Ne nous mêlons pas de ces affaires-là... Il faut laisser les gens se débrouiller eux-mêmes dans leurs histoires sentimentales. Nous deux, nous avons des choses plus sérieuses sur la planche... On s'occupera de ce rapprochement durant les vacances.

MADAME BOUGUET

Pourquoi pareille échéance ? Mon projet ne te contrarie pas ?

BOUGUET

Et en quoi veux-tu qu'il me contrarie ?... Nous le discuterons seulement un autre jour. Ce sont des préoccupations subalternes. Viens travailler...

Il va sortir.

MADAME BOUGUET

Laurent !

BOUGUET, *surpris du ton.*

Qu'y a-t-il ?

MADAME BOUGUET

Promets-moi que tu vas répondre franchement, loyalement, à ma question.

BOUGUET

Mais oui, mais oui.

MADAME BOUGUET

Peux-tu t'engager sur l'honneur à y répondre ?...

BOUGUET

Certainement.

MADAME BOUGUET

Tes hésitations me forcent à te poser une question, Laurent...

BOUGUET

Parle, je t'écoute, ma bonne amie.

MADAME BOUGUET

A une époque de ta vie présente ou passée, n'as-tu pas cédé à un caprice... Enfin, n'y a-t-il rien eu entre Edwige et toi ?...

BOUGUET

Mais, jamais de la vie, par exemple !

MADAME BOUGUET

Je te demande de m'éclairer en cette minute. Tu sais bien que je saurais supporter cet aveu, surtout fait dans des conditions pareilles... Non, laisse-moi parler. Je tiens à ce que tu connaisses toute ma pensée...

BOUGUET

Je t'écoute sans broncher. Va !

MADAME BOUGUET

Quoique absorbé par notre travail, un homme de ta sorte peut avoir éprouvé des entraînements que j'ignore ou auxquels je ne me suis pas assez attachée, non par dédain, certes, mais par supériorité peut-être... Ce qu'il y a de beau, d'admirable et de suprême, c'est notre union indissoluble. Laurent, notre collaboration d'âme, jour à jour, heure à heure, qui a fait de nous un bloc, je crois qu'on peut le dire, une véritable unité... Ça, c'est intangible... Mais tu es un homme recherché, encensé... si, si, je sais la séduction que tu imposes à ton cours... Enfin, si cette séduction a été pour toi, à quelque heure que ce soit, un entraînement, si la chair a été tentée, si tu as éprouvé des désirs... eh bien, il faut me le dire, Laurent, Je suis de taille à supporter cet aveu, à condition que rien n'entame par exemple notre belle union et

notre amour ! Ce ne serait pas la peine d'être la compagne de tes idées, ni une scientifique plus élevée que ne le sont les bourgeoises vulgaires, pour ne pas donner leur exacte valeur à des gestes secondaires... Et puis, tu es un homme !... Les femmes ont toujours, tu le sais, du mysticisme, du fanatisme qui limite leur champ de conscience... toi, pas : ta force a quelque chose de vraiment terrien, et parce que tu es plus profondément enraciné... qui sait ?... Sois sincère, à cette minute... je l'exige de toi... Oh ! je ne récriminerais pas en ce cas... je n'entrerai pas dans des détails oiseux... Si tu as eu avec Edwige une aventure que j'ignore, eh bien, devant un état de choses nouveau, nous chercherions à deux une solution très nette, et avec de la volonté nous y parviendrions. Ce serait très simple, tu verrais, très simple... On l'éloignerait sans avoir l'air de rien... on lui chercherait une situation sortable en dehors d'ici. (*Elle s'arrête gênée.*) Eh bien, voyons... aide-moi... parle, parle !

BOUGUET

Ma bonne amie, tu m'as demandé de me taire, je me suis tu résolument !... Et que veux-tu que je réponde, d'ailleurs.. Je demeure abasourdi... abasourdi est le mot !...

MADAME BOUGUET

Ce n'est pas vrai, alors ?... ma supposition était absurde ?...

BOUGUET

Mais elle frise la folie, simplement ! Plaisanteries de carabins entre eux... sur le patron. Ce sont des blagues d'étudiants. Qui a pu te faire douter... et à quel propos, d'abord ?

MADAME BOUGUET

Ah ! c'est qu'aussi, Laurent, à certaines heures

de mon existence, je me suis demandé si j'avais toujours été la femme qu'il te fallait... C'est très beau d'être ta compagne, ton associée, et tu daignes faire de moi ton égale... mais je n'ai peut-être pas satisfait pleinement tes ambitions, tes rêves... A force d'être simple, d'être nature, de dédaigner soi-même son apparence physique, on se dépouille d'un charme peut-être nécessaire. Je sais bien, j'ai mon front. (*Elle le relève fièrement.*) Mais, tu vois, je n'ai même plus mes mains... tout abimées par les réactifs, les acides... Tu as peut-être caché d'autres désirs, des exigences masculines que tu as préféré ne pas m'avouer...

BOUGUET, *brusquement se lève.*

Allons, allons, en voilà assez !... Tu m'émeus et tu m'irrites à la fois. Je dis non ; c'est non... et voilà tout. Une pareille conversation sort de nos habitudes et ne doit pas y rentrer.

MADAME BOUGUET, *avec joie.*

C'est non, bien non ? Ah ! mais, alors, cela ne va pas se passer ainsi !

BOUGUET

Que veux-tu dire ?

MADAME BOUGUET

Que toute ma colère, mon indignation, vont éclater, cette fois... Tu veux le savoir ? On t'accuse de toutes parts. On insulte mon mari... La maison entière, paraît-il... est remplie de cet écho... Oui, on en parle et on nous en éclabousse...

BOUGUET

Et c'est aujourd'hui que tu m'avertis, aujourd'hui seulement !

MADAME BOUGUET

Oui, parce que jusqu'ici j'avais repoussé la

moindre insinuation avec dégoût ; mais, aujourd'hui, sais-tu qui me l'a crié, pour ainsi dire, en pleine figure... ta fille, ta fille elle-même.

BOUGUET

Marcelle ?

MADAME BOUGUET

Avec une voix sifflante que je ne lui connaissais pas... Oh ! il faut enrayer au plus vite... au plus vite !.. C'est grave !.. Je ne veux pas qu'une pareille misère te salisse...

BOUGUET

Mais on dit ça de nous tous ! Tout homme qui a dans son service une femme couche avec elle !..

MADAME BOUGUET

Vois-tu, la solution pratique serait là !.. Son mariage avec Blondel... Nous agissons avec elle, selon les lois de la bonté, et cela permettra, en effet, de ne pas commettre une action injuste en la renvoyant. Toutes les médisances se tairont du coup... Tu vois, le remède est là, à côté de nous... et c'est notre grand principe à nous deux : le remède au mal immédiatement ! Sans compter que nous allons faire deux heureux, tout en nous débarrassant de ces vilaines préoccupations !.. Ah ! tu le dis, nous n'avons guère l'habitude de ces discussions-là !.. Qu'elles sont laides !.. Tu ne peux pas imaginer leur effet et leur poids sur ma conscience. Au travail, Laurent ! Quant à Edwige, je vais lui parler de suite, sonder le terrain.

BOUGUET

Mais il me semble, à tout le moins, que c'est à lui que tu devrais t'adresser en premier lieu.

MADAME BOUGUET

Pas le moins du monde. Je veux savoir, moi,

femme, ce qu'elle va dire et comment elle va envisager le projet. Nous savons qu'il l'aime, mais sais-je si elle l'aime ou si elle est susceptible de l'aimer...

BOUGUET

Tout cela est idiot, idiot !...

MADAME BOUGUET

Ah ! mais, à la fin. pourquoi cette résistance opiniâtre ?... Sais-tu bien qu'elle devient inquiétante ! Tu t'opposes à ce que je lui fasse part de ces espérances ?

BOUGUET, *levant les bras.*

Moi ? Du tout. Ça m'est absolument égal.

MADAME BOUGUET

M'autorises-tu alors à le faire dès maintenant ?

BOUGUET

Tout de suite, grand Dieu, tout de suite ! Je vais l'appeler. (*Il va à la porte du laboratoire.*) Elle doit être encore au laboratoire !... (*Il appelle Edwige plusieurs fois, puis revient.*) Je vous laisse.

MADAME BOUGUET, *vivement.*

Ne t'en va pas... Je tiens à ce que tu sois là... je veux que nous paraissions d'accord. (*Bouguet fait un geste d'assentiment.*) Sois tranquille, d'ailleurs... j'aborderai le sujet délicatement, d'une façon générale, sans entrer dans aucun détail d'avenir !...

BOUGUET

J'y compte bien !

MADAME BOUGUET, *insistant.*

Je veux voir ce qu'elle répondra.

BOUGUET

Je consens, par bonhomie, à cette épreuve

étrange... mais, par grâce, n'ayons pas l'air d'un conseil de famille... Passe-moi cette revue...

Il prend une brochure et la feuillote.

SCÈNE IX

LES MÊMES, EDWIGE

EDWIGE, *timide.*

Vous m'avez appelée ?

MADAME BOUGUET

Oui, nous avons à te parler.

EDWIGE

Oh ! je ne peux pas vous dire à quel point je suis confuse de ma maladresse... Elle ne se renouvellera plus, Madame...

MADAME BOUGUET

Mais non, Edwige, cette maladresse n'a qu'une importance très minime et qu'un rapport indirect avec ce que j'ai à te dire... Seulement, nous pensons, mon mari et moi, que te voilà familiarisée avec la vie de Paris, mêlée à tout un groupe d'hommes et de femmes supérieurs qui te feront, dès demain, un noyau de relations... tu es jolie, tu plais... le mot n'est même pas suffisant, tu fais des conquêtes...

EDWIGE, *vivement.*

Oh ! Madame, j'ai trop peur de deviner à quoi vous voulez en venir !

MADAME BOUGUET

Et à quoi donc ?

EDWIGE

Vous me jugez incapable, vous désespérez de moi et vous désirez que je vous quitte.

MADAME BOUGUET

Pas le moins du monde, Edwige, tu es ici chez toi, mais on m'apprend à l'instant certaines choses et je veux te les communiquer. Si un parti superbe se présentait pour toi, que dirais-tu ?

EDWIGE

Mon Dieu, Madame, vous m'embarrassez beaucoup... Je ne sais ce que je dois répondre.

MADAME BOUGUET

Ce que tu penses exactement... (*A son mari qui découpe une revue.*) N'est-ce pas, Laurent ?

BOUGUET, *levant la tête.*

Pas autre chose.

EDWIGE, *après un silence.*

Eh bien, dans ce cas, je répondrais que le mariage n'entre pas dans mes idées... du moins, pour l'instant.

MADAME BOUGUET

Peut-on connaître les raisons ?

EDWIGE

La première, c'est que je suis bien jeune... Ensuite, je n'y ai jamais songé... non, véritablement... Je préfère mon indépendance.

MADAME BOUGUET, *sèchement.*

Mais, tu ne l'as pas ici, mon enfant.

EDWIGE

Je vis au milieu d'êtres chers qu'il me peinerait atrocement de quitter, que je ne quitterai que dans le cas où l'on m'en prierait... mais, s'il le faut, je peux m'élever par mes propres moyens...

MADAME BOUGUET

Cependant, si le parti était, comme on dit,

inespéré, mon enfant... si, au contraire, sans avoir à t'éloigner de nous, la vie t'apportait les plus éclatants bonheurs ?...

EDWIGE

Je ne comprends plus du tout !... Sans m'éloigner de vous ?... comment serait-ce possible ?

MADAME BOUGUET, *souriant.*

Déchiffre cette énigme.

BOUGUET, *intervenant.*

Je m'empresse d'ajouter que ce sont de pures suppositions... et Jeanne...

MADAME BOUGUET

Nullement des suppositions... Un homme t'aime et il n'est pas loin d'ici...

EDWIGE

Pas loin ?

MADAME BOUGUET

Mais laissons la personne de côté... Ce que je voulais connaître avant tout, ce qu'il m'importait de savoir, c'est ta résolution intime préconçue... Ainsi, quel que soit le parti, tu le refuses d'avance ? Non, non, laisse-la, Laurent... Réponds en toute indépendance.

EDWIGE

En principe, oui, Madame... Je ne puis pas dire autre chose.

MADAME BOUGUET

Je ne suis pas chargée d'ailleurs de t'en parler... Je me livre à des hypothèses séduisantes, voilà tout. Pourtant, si je te nommais la personne, sans y être autorisée le moins du monde, peut-être ta résolution changerait-elle.

BOUGUET

Mais tu t'avances beaucoup, ma chère amie.

MADAME BOUGUET

Encore une fois, je ne fais luire à ses yeux qu'une espérance et non une certitude, mais quelle espérance !... L'homme le meilleur, le plus haut placé, un esprit de première valeur, notre collaborateur...

EDWIGE

Monsieur Blondel ?

MADAME BOUGUET

Eh bien, tu ne dis plus rien ?... Je n'affirme pas... remarque-le... et, de toutes façons, je te prie de garder pour toi ce que je viens de t'apprendre... Je compte sur ta discrétion, n'est-ce pas ?

Silence.

EDWIGE

J'étais au courant de cet amour.

MADAME BOUGUET

Ah ! bah ! J'ignorais qu'il t'en eût parlé ?

EDWIGE

Il ne m'en a pas parlé, mais je le connaissais tout de même. Ce mariage est impossible. Monsieur Blondel ne peut pas m'épouser.

MADAME BOUGUET

L'obstacle ?

EDWIGE

Je ne suis pas épousable, vous le savez bien.

MADAME BOUGUET

Blondel est-il au courant ?...

EDWIGE

J'ignore... Pas par moi en tout cas.

MADAME BOUGUET

Et si, malgré cette faute, qu'il est un esprit trop supérieur pour appeler ainsi, il passait outre... Oui, suppose que je t'apporte la nouvelle ainsi, à brûle-pourpoint, et que je te dise : cela ne dépend plus que de toi... je veux savoir à quoi tu te résoudrais, Edwige... Car, si je m'entremets, je ne veux pas faire un pas de clerc.

EDWIGE

Eh bien, même dans ce cas, Madame, je dirais non.

MADAME BOUGUET

Une chance aussi inespérée !... Tu refuserais ? Mais il y a une raison !...

EDWIGE

Je ne veux pas me marier... De grâce... je désire qu'on ne me parle plus de cela... Le mariage n'entre pas dans mes idées, voilà.

MADAME BOUGUET, *se levant et la regardant avec méfiance.*

Il doit y avoir une raison à un refus aussi catégorique et aussi invraisemblable !

EDWIGE

Aucune, Madame, que celle-là.

MADAME BOUGUET

N'importe... Dans ce cas, je regrette d'autant plus ta réponse et ta détermination que, si ce mariage est impossible (et j'aurai fait tous mes efforts pour qu'il se réalise), il faudra que tu nous quittes.

EDWIGE, *tremblante d'émotion subite.*

Que je vous quitte, Madame ? Vous voyez bien !... Mais pourquoi, pourquoi ?

MADAME BOUGUET, *se lève et gravement.*

Il me serait extrêmement pénible et infiniment difficile de te l'expliquer, mais ces raisons qu'il ne me plaît pas d'énoncer (*Avec attention*), dont ma dignité ne me permet pas de parler, mon mari va te les donner... N'est-ce pas, Laurent ?

BOUGUET, *qui lisait une revue, surpris.*

Comment, moi ?

MADAME BOUGUET

Je suis sûre que, lorsque tu les lui auras dites, tu l'auras, du même coup, convaincue. (*Elle insiste, du regard, de toute l'attitude, à la fois sincère et contrainte.*) Je t'en prie.

BOUGUET, *hochant la tête.*

Si tu veux.

MADAME BOUGUET

Ton influence sera certainement plus persuasive que la mienne, et je m'en vais, très sûre que, tout à l'heure, elle verra les choses autrement et qu'elle reviendra sur sa première appréhension... En tout cas, j'ai posé un dilemme... Si cette planche de salut est écartée pour elle... tant pis !... c'est décidé... elle partira...

On la voit disparaître dans les couloirs.

SCÈNE X

EDWIGE, BOUGUET

Ils restent seuls.

EDWIGE

Oh ! vous ne voulez plus de moi... vous ne voulez plus de moi !...

BOUGUET

Ce n'est pas cela... Il se passe ici quelque chose d'anormal. Tu n'entends pas le ton de ma femme?

Elle va à lui, essaie de lui baiser les mains.

EDWIGE, *éperdûment,*

Maitre, mon bon maitre, ne m'abandonnez pas !

BOUGUET, *se dégageant.*

Laisse. Il se passe quelque chose d'anormal et de décisif évidemment... Je ne sais pas d'où vient le coup, mais on a jasé. Ta situation est précaire, Edwige, très précaire... Demain, elle ne sera plus tenable. Tout le monde, ici, t'accuse d'être ma maitresse.

EDWIGE

Qui, mais qui ?... Dans la maison, ici, personne ne m'a fait la moindre allusion, jamais.

BOUGUET

Et Marcelle ?

EDWIGE

Marcelle moins qu'une autre ! Pourquoi ?

BOUGUET

Parce que... pèse mes paroles... c'est Marcelle qui réclame ton départ et nous accuse... elle qui a fait partager son soupçon à ma femme !...

EDWIGE

C'est donc ça ? Je ne comprenais pas !... Tout s'éclaire !...

BOUGUET

Et c'est intolérable... Cela passe en gravité ce que je pouvais redouter. Le repos de ma femme avant tout... Sa quiétude et notre chère intimité dominant toute question. Il n'y a pas à se faire

d'illusions, mon enfant... c'est l'heure, c'est l'heure... Il va falloir prendre un parti.

EDWIGE

Mais, c'est atroce, simplement atroce !

BOUGUET

Des choses trop grandes sont en jeu pour hésiter. Il ne faut même pas tarder, car, parvenus à ce point, les bavardages vont s'aggraver... Je connais ces phases-là... Edwige, arme-toi, non de courage, mais de ferme et douce résolution.

EDWIGE

Mais je ne peux pas !... Je ne suis pas préparée moi !... Je ne pourrai jamais supporter ce coup, maître... Songez donc... vous êtes tout pour moi... Vous régnez sur ma vie, sur mes plus petits instants... Je n'ai en moi que votre pensée... Que pourrais-je faire, privée de ce soleil ?...

BOUGUET

Oh ! de ce soleil !... Mais, tiens, en me servant de ton image, je dirai que tu as vécu dans un plan trop rapproché de ce soleil... C'est comme pour le germe : trop près du foyer qui l'illumine, il se brûle au lieu d'éclorre... Tant pis ! Trop tard !... C'est ma faute, à moi, d'avoir autorisé ce rapprochement et supprimé les distances nécessaires...

EDWIGE

Oui, tant pis, comme vous dites ! Car j'ai vécu de cette chaleur-là deux années d'un bonheur dont vous ne pouvez pas même vous douter. La journée commençait trop tard pour moi !... Mon Dieu, que j'ai été heureuse ici !... C'est mon bonheur qui m'a empêchée de profiter plus de votre enseignement, tant j'étais préoccupée de le savourer. Mais, même maladroite, il me semblait

que ma maladresse me faisait plus humble à vos côtés. Cette joie de l'humilité, mais c'était toute ma vie, tout mon avenir !... Et voilà... fini tout à coup !... Il me semble que je suis déjà malheureuse depuis des années.

Elle fond en sanglots.

BOUGUET

Je te laisse pleurer, puisque toute larme soulage, mais je ne vois pas du tout les choses de la sorte. Rien n'est perdu, au contraire... La vie s'inaugure pour toi si ce mariage est possible. Mais voilà, est-il possible ?...

EDWIGE, *sursautant.*

Quoi ?... Vous... c'est vous qui dites cela ?

BOUGUET

Pourquoi pas ?... Crois-tu que ce soit d'aujourd'hui que j'aie songé à ce mariage ?... En voyant l'affection de Blondel grandir au fur et à mesure, j'y avais souvent pensé. Je me disais avec amertume : quel dommage pour cette petite ! C'était la vérité pour elle !...

EDWIGE

Vous, vous, qui me dites cela. Faut-il que vous m'ayez peu aimée tout de même et que je ne sois rien dans votre vie !... C'est désespérant... tenez !

BOUGUET

Mais, au contraire, c'est parce que je te porte une affection très certaine que j'envisage ton avenir pratiquement. Tu n'es pas un être dédaignable. Tu mérites de devenir heureuse. Je vois une chance harmonieuse se lever sur ta vie... Je me range à l'opinion de ceux qui souhaitent pour toi ce mariage. Evidemment, tout à l'heure, quand ma femme a posé ce dilemme, ton mariage ou ton

départ, j'ai éprouvé une répugnance instinctive, je l'avoue, mais je m'en suis blâmé de suite, il faut songer à toi d'abord. Et si tu pouvais passer tes jours à côté d'un homme parfait, bon, foncièrement bon, quelle réussite inespérée pour toi !... Oui, ma foi, la logique de cette union semble avoir frappé tout le monde aussitôt qu'on en a émis l'hypothèse... Seulement, ce que tu considères comme un désastre et les autres comme une gloire... voilà... est-ce réalisable ? Ne s'abuse-t-on pas ?... Voyons, ne perdons pas de temps en paroles vaines ! Tu connaissais, dis-tu, cet amour... En réalité, nous le connaissions tous deux, mais Blondel t'en a-t-il fait la confidence ou l'aveu comme il paraît qu'il l'a fait à ma femme ?

EDWIGE, *étonnée.*

A Madame Bouguet ? Ce ne doit pas être exact ?

BOUGUET

Enfin, à toi, s'est-il déclaré ?

EDWIGE

Oui et non.

BOUGUET

Pas de réponse trop féminine, je t'en prie.

EDWIGE

Une fois, il m'a embrassée dans un couloir brusquement, et puis il est devenu tout rouge. Il s'est enfui... Je ne vous l'avais pas dit parce que je n'aime pas parler de ces choses-là. Une autre fois aussi... un livre...

BOUGUET

Un livre ?...

EDWIGE

Non. A quoi bon !... Ne me torturez pas... Tout ce qui n'est pas vous m'horripile.

BOUGUET

Enfin, crois-tu, comme nous tous d'ailleurs, à un amour durable, fondé, profond ?

EDWIGE

Je le crois, oui... peut-être... mais cela n'a aucune importance, car, grâce à Dieu, ce mariage est impossible. Le voudrait-il, le voudriez-vous, une chose vous empêcherait de triompher.

BOUGUET

Quoi donc ?

EDWIGE

Je l'ai dit tout à l'heure devant Madame Bouguet.

BOUGUET, *haussant les épaules.*

Ta faute ?... Baliverne ! Quelle méconnaissance du monde où nous vivons !... Si jamais un clan d'hommes a tenu peu de compte et avait le droit de tenir peu de compte de ces relativités, c'est bien le nôtre !... Et Blondel, esprit fort et sain, ne te rendra pas responsable du fait que tu aies vécu avant lui... ! Tiens, regarde autour de toi, Charlier a épousé aussi une étudiante qui n'était pas, elle, de la première fraîcheur. Hermann... Bref, regarde la plupart des médecins... Ils ont épousé des compagnes de métier, des sages-femmes, surtout des sages-femmes... Cette chance inespérée t'empêchera de devenir la vague employée, l'obscure besogneuse...

EDWIGE, *l'interrompant.*

Quel mépris dans toutes vos paroles ! Chaque mot que vous prononcez est une cruelle estimation de ce que j'ai été dans votre existence ! Vous arrangez mon avenir comme on arrange celui d'une lointaine cousine pauvre ! (*Rageusement.*)

Mais vous oubliez une chose, c'est que si je n'ai été qu'une vague comparse d'occasion, je vous ai, moi, appartenu de chair, de corps et d'âme !

BOUGUET, *la regardant froidement, sans sourciller.*

Eh bien, après ?

EDWIGE, *un instant stupéfaite.*

Comment, après ? Ah ! il est possible que ce soit là pour vous un détail oublié... mais, moi, j'en vis encore, voilà la différence ! Car, malgré mon silence, il faut que vous sachiez tout de même que rien n'est apaisé en moi... Oh ! je me doute bien du peu qu'occupe, dans votre souvenir, cette possession passagère. Pour moi, je puis dire que vous l'avez faite totale, et elle n'est pas encore près de finir...

BOUGUET, *contrarié, avec un plissement des lèvres.*

Quels souvenirs évoques-tu ? Et de quel front viens-tu prétendre que quelques minutes d'entraînement, aujourd'hui bien effacées, ont pu modifier la face des choses et enchaîner tout l'avenir... Je le nie ! Je le nie !... Je ne sais si tu es sincère ou habile, ma fille... Mais il faut te persuader que tu es singulièrement dans l'erreur ! Passe encore si tu avais été une jeune fille. Ce n'était pas le cas... Ce secret, ou ce souvenir déjà lointain, ne dépend que de nous deux, et il est enfoui dans l'oubli... L'idée qu'un acte de conjonction engage la vie des êtres à jamais est une idée de primaire !... Tu en as la preuve dans l'oubli même que tu éprouves de ta première faute ! Tiens, tu me fais hausser les épaules ! Moi, je juge les choses de plus haut, j'ai l'équité d'un homme habitué à scruter tous les jours et à manipuler le phénomène de la vie... Deux êtres se sont étreints... Un geste, rien qu'un geste !... dans

notre cas, ignoré de tous, donc réduit à sa moindre proportion. Ç'a été cela... Une minute belle, que je ne renie pas, mais rien de plus, tu entends, rien de plus !

EDWIGE

Pour vous peut-être, pas pour moi, et cela, je vous le crie encore de toutes mes forces !

BOUGUET

Pour toi, comme pour moi... Pour la nature entière, Edwige.

Il sourit avec sérénité.

EDWIGE

Quel mépris vous avez de l'amour !

BOUGUET

Nullement ; quelle vénération, veux-tu dire ! Je le respecte, mais je le juge... Je suis trop près de lui à toutes les heures de travail... Il est trop près de moi pour que j'en méconnaisse à la fois la simplicité et la splendeur... Je le vois tel qu'il est, comme une belle lumière. Il ne doit rien éteindre dans les êtres. Il doit au contraire tout exalter en eux... La vie, comme la conscience, est une évolution créatrice. A ton tour d'évoluer... d'entrer dans de nouveaux domaines, d'où tu sortiras modifiée, agrandie.

EDWIGE, *agacée*

Oui, vous parlez toujours en philosophe, là-haut, sur la montagne !... Vous êtes au-dessus des préjugés, c'est entendu, mais savez-vous ce qui ressort clairement de votre logique ? Ce qui est lumineux comme le jour, c'est que vous ne m'aimez plus du tout... Alors, vous me rejetez de votre vie comme ce tube qui n'est plus bon à rien, même à vous servir.

Elle jette le tube par terre avec violence.

BOUGUET, *plus doucement.*

Eh bien, tu te trompes, mon enfant, et tu t'égares méchamment. Ne crois pas qu'il ne me sera point mélancolique et un peu triste même de ne pas t'avoir là à mes côtés... mon enfant... J'aurai un regret de ne plus entendre ton pas ici, quand je dictais le soir, ton rire encore dans les couloirs... Une paix qui était bien à nous deux... C'est cela, vois-tu, et non le reste qui mérite le nom d'amour !

Au-dessus de la table, il lui caresse paternellement la main.

EDWIGE

Oh ! merci... c'est si doux de vous entendre parler ainsi !... Devant la fatalité qui me sépare de vous, je suis contente que vous m'ayez comprise malgré tout... que vous ayez compris de quelle façon je me réchauffais à votre génie compatissant et merveilleux... Si je n'avais plus les autres caresses, il me restait au moins les caresses de la pensée. C'était tout de même une petite possession journalière. Ah ! nos bonnes heures... nos bonnes heures... finies... pour toujours !

Elle pleure.

BOUGUET

Ne regrette rien, elles étaient arrivées à leur terme... Tout a un temps. Tu sentais bien qu'elles allaient être interrompues complètement par mes travaux et notre découverte. Il faut même que j'interrompe la dictée de mon livre, et peut-être pour des années ! Ma vie ne sera plus désormais qu'un problème actif... où tu n'aurais plus pesé que comme un fétu... Allons, allons, petite fille, malgré tes protestations, au fond, tu es d'accord avec moi. Ah ! mon enfant ! fasse la vie que tu aimes cet excellent homme et que son esprit

t'apporte une nouvelle et définitive culture... Quel avenir heureux... magnifique... Et, nous deux, nous aurons la joie de demeurer, songes-y, des amis proches, mais désormais sans remords... Car cela aussi compte... il y a eu des remords... ceux d'avoir menti... ou du moins faussé la réalité de nos rapports... Tu verras !... Tu peux être heureuse !... Deviens la bonne, loyale et simple femme que tu dois être un jour !...

EDWIGE

Oh ! vous savez bien qu'au fond je suis résignée d'avance à tous vos ordres... Vous me diriez d'épouser n'importe qui, pour ne pas vous perdre, je le ferais. Que ne ferais-je pas ?... Je suis prête à toutes les lâchetés. Je serais heureuse de toutes les complicités, mais, ce qui m'exaspère, c'est que je ne l'ai même pas votre complicité. Je le sens bien ! Nous allons faire un crime à nous deux... et je resterai seule à en traîner le boulet !...

BOUGUET, *se retournant.*

Comment, un crime !

EDWIGE

Et de quel nom voulez-vous appeler ce que nous allons faire ? Car je n'aime pas Blondel, et s'il m'épouse je l'aimerai encore moins. Je ne l'aimerai jamais.

BOUGUET, *avec un geste d'énergie souveraine.*

Tu l'aimeras ! Il y a des arbres qui refusent le sol où on les plante. Passe par là, deux ans après, ma fille, et regarde, à leurs ramures et à leurs racines, s'ils n'ont pas puisé tous les échanges, toutes les richesses de la vie !...

EDWIGE, *perdant patience.*

Alors, cela vous est parfaitement égal, que je

mente à cet homme pendant des années, à votre meilleur ami, à votre associé... Vous trouvez ça bien, propre... J'aurai des désirs et je les cacherai...

BOUGUET, *vivement.*

Tais-toi ! Je te défends !

EDWIGE

J'aurai des dégoûts, je les cacherai. Si, si, par exemple, il faut que vous le sachiez ! Oh ! c'est très beau de raisonner en philosophe, en homme supérieur aux choses de la terre ; mais, moi, j'en suis, de la terre, et vous allez me river à un mensonge et à une hypocrisie de tous les jours, dont je frémis, qui me révolte ! J'ai tout de même en moi quelque chose de naïf, d'impulsif, qui me fait vous crier cela !... Je suis prête à tout comme l'esclave est prête, c'est entendu, mais vous, qui allez me donner à cet homme, sachant ce que vous savez de moi et de quelle façon je vous appartiens, vous, qui allez, avec votre belle sérénité coutumière, accomplir froidement et posément cette action, comme si vous partagiez votre pain aux disciples... ah ! non ! voulez-vous que je vous dise... je trouve cela monstrueux !

BOUGUET

Petite sotte, pauvre tête bornée ! qui ne voit pas l'avenir avec sa moisson de joie et de vérité...

EDWIGE

De mensonge, vous voulez dire ?

BOUGUET, *frappe sur la table.*

Non, non, de vérité !

EDWIGE

Comment pouvez-vous prononcer ce mot, vous qui allez fruster votre ami, vous qui allez...

BOUGUET, *éclatant tout à coup.*

Ah ! puis, assez... tu m'ennuies, à la fin !... J'ai voulu ton bien, ton bonheur. Va, ma fille, va crever la misère ! J'étais trop bête de m'intéresser à ton avenir !... Va vivre avec tes cachets à trois francs !... Va vivre, loin d'ici !... au diable !... Arrange-toi !

EDWIGE

Maître, maître ! j'ai eu tort !

BOUGUET

Tu as mille fois raison !

EDWIGE, *éperdue devant la fureur de Bouguet.*

Ayez pitié de moi... Tout, j'accepte tout... J'ai dit cela dans un mouvement de colère.

BOUGUET

C'était le bon !

EDWIGE

Je vous ai insulté, vous si parfait ! Mon Dieu !

BOUGUET

Tu partiras, cette fois... Tu partiras, je te le jure bien !...

EDWIGE

Maître, maître, ne m'abandonnez pas... ne m'en veuillez pas... de vous avoir offensé dans ma folie... Vous comprenez, c'est mon amour qui divaguait. Mais je suis prête à tout... j'étais résignée d'avance... Ordonnez... je ne veux pas disparaître... Dites... dites ?...

BOUGUET

Ne criaille pas...

Il va à la porte, l'entr'ouvre, comme pour voir si personne n'écoutait, puis la referme. Un très long silence oppressé.

EDWIGE, *quand Bouguet se rapproche d'elle et à voix basse.*

Je vais aller trouver Madame Bouguet, je vais lui dire que j'accepte avec joie, que...

BOUGUET, *du geste, la faisant se rasseoir. Son ton est subitement changé.*

Non, mon enfant, non reste... Cette fois, c'est moi qui dis non. Tu viens de prononcer de très graves paroles, très graves... tu ne les as pas dites à la légère... Elles ouvrent tout à coup en moi, dans leur brutalité, un jour qu'il faut que je considère.

EDWIGE

Je les disais sans les penser, ces paroles de colère.

BOUGUET

Allons donc ! On pense toujours ce qu'on dit... Et qui sait si ce n'est pas toi qui as raison ? Qu'en sais-je, après tout ?... Oui, ai-je le droit de pousser à ces événements et d'imposer, au plus cher de mes amis, un avenir qui ne se réalisera peut-être pas ?... Pourtant, ma parole, je ne croyais rien faire d'injuste, rien de mal !... Mais, voilà... le problème du mal n'est pas pour moi le même que pour la plupart des hommes. Le mal, je le vois dans la vie, je le poursuis de toutes mes forces, je le traque. (*Désignant sa table de travail.*) Mais ce n'est pas le même adversaire !... De la meilleure foi du monde, je suis peut-être un malhonnête homme.

EDWIGE

Quelle folie ! Vous, le meilleur de tous !

BOUGUET, *simplement.*

C'est toi qui viens de le dire, mon enfant !...

EDWIGE

Qu'ai-je fait !...

BOUGUET, *s'interrogeant avec étonnement et une simplicité d'homme qui n'a pas l'habitude de ces analyses de conscience.*

A force de considérer la réalité comme un phénomène biologique pur et simple, à force de scruter les causes et les effets, je perds peut-être le sens moral... Mon point de vue est plus haut sûrement, plus juste, les actions humaines m'apparaissent situées dans l'espace, dans l'absolu, avec leurs véritables proportions, tandis que les autres gens sont là, ils sont là, les autres gens... avec leurs petits débats de conscience autour du fait et de l'acte... Ah ! mon enfant, tu me troubles infiniment, tu ne sais pas à quel point !... Car tu peux rétracter tout ce que tu voudras, il n'empêche que tu as poussé ton cri du cœur... C'est une indication !

EDWIGE

Vous avez dit comme toujours des paroles admirables. C'est moi qui, stupide, n'ai pas su les comprendre. Vous avez dit tout l'amour et toute la vie !

BOUGUET, *avec force.*

J'ai dit, et je le jure, qu'il faut vénérer les puissances confondues de l'amour et de la vie, et que tout est dans l'explication physiologique, mais cette vérité que je possède a comme conséquence le renversement des valeurs habituelles... Je m'en rends compte ! Et le respect des seules lois naturelles, mais c'est déjà un peu la négation de la morale !... C'est effrayant ! Pourtant, voyons... je me sens sain, émerveillé de la création, attaché à détruire l'erreur, parce que la science veut la mort de

l'erreur... mais, à force d'étudier la vie, voilà... je suis peut-être hors de l'humanité !...

Il se considère, ému, d'un œil intérieur, presque naïf, et son poing au menton.

EDWIGE

C'est fini !... Brute que je suis, je viens de donner mon coup de grâce !...

BOUGUET

D'ailleurs, je vais me fixer moi-même là-dessus Il faut que je cause avec Blondel...

EDWIGE, *sursaute.*

Vous allez lui révéler ?... Vous allez...

BOUGUET

Jamais de la vie ! Je resterai dans les généralités les plus grandes. Mais ces généralités m'éclaireront. D'elles se dégagera manifestement le parti que je dois prendre. Je vais le voir ; je crois qu'il partage mes idées... mais je puis me tromper !... Peut-être sommes-nous à mille lieues l'un de l'autre... Nous ne parlons jamais ensemble de ces questions d'amour et de sentiment... Peut-être n'est-il dégagé d'aucun préjugé... Peut-être est-il attaché aux traditions. Je ne crois pas... c'est un simple, un véridique et un sain... Je verrai. En tout cas, ce qui m'importe, maintenant, c'est de me répondre à moi-même !... Je vais lui parler, j'éclairerai en même temps ma conscience, et, d'ici un quart d'heure, je saurai si je dois ou non autoriser ce mariage. (*Il sonne.*) J'appelle.

EDWIGE

Tout de suite ?

BOUGUET

Immédiatement. Pour l'instant, descends retrouver ma femme. Tu vas la rassurer, quoi qu'il advienne de toi par la suite, en lui disant à peu près ceci : « J'ai réfléchi. J'accepte, Madame, de grand cœur. Et je suis toute joyeuse. » Trouve un prétexte à ton humeur et à ton changement contradictoire... Mais, j'exige de toi, tu entends bien, (*Avec force.*) ceci est indispensable... que ma chère femme soit délivrée de tout soupçon, dans le même temps que j'aurai conversé avec Blondel... Arrange-toi... c'est ton affaire... Je me fie à ton intelligence et à ton cœur !

EDWIGE

Je le promets...

Entre le garçon de laboratoire.

BOUGUET

Arthur, voulez-vous prier Monsieur Blondel de venir à la minute dans mon bureau... (*Il sort.*) Plus un mot !... Va !...

EDWIGE

Je serai soumise, obéissante... (*Triste.*) La part la plus belle de ma vie est désormais terminée. Le reste est dans vos mains. (*Avec timidité.*) Mais puis-je savoir ce que vous allez dire à Monsieur Blondel...

BOUGUET

Non. Tu n'as plus à intervenir dans ce qui va être dit par nous deux... La partie de conscience qui se joue et se consomme autour de toi ne te concerne plus... Laisse faire et va... Pour l'instant, tu es une entité !...

Elle sort, respectueuse, humble.

SCÈNE XI
BOUGUET, BLONDEL

Blondel entre quelques instants après.

BLONDEL, gai.

Tu as besoin de moi ?

BOUGUET

Pas précisément, mais je serais heureux de parler un peu avec toi de ce déjeuner, d'avoir tes impressions...

BLONDEL, épanoui.

Mon cher, je viens de les accompagner. Ils sont littéralement épatés, épatés, je ne trouve pas d'autre mot... sauf Barattier.

BOUGUET

Pourquoi Barattier ?

BLONDEL

Il est jaloux... (*Ils rient tous deux.*) Mais je suis bien content... bien content, va !... Et comme nous avons eu raison d'attendre, comme nous sommes plus forts de notre dernier mois de travail. Nous voilà sur le premier palier. On peut se regarder en riant, hein !

BOUGUET

Eh oui, mon cher Blondel, ce n'est pas mauvais de s'imposer, de temps en temps, une espèce de dimanche, un septième jour où l'on juge la situation, où l'on peut, sur le palier, comme tu dis, jeter un coup d'œil d'ensemble sur sa vie, sur son effort. Cela donne du cœur pour la dernière ascension.

BLONDEL

Je ne peux que te répéter une chose cent fois

dite : nul, lundi prochain, ne sera plus content que moi de votre bonheur à tous deux...

BOUGUET

A tous trois, Blondel, à tous trois.

BLONDEL

Oh ! moi... ne crois pas que ce soit par modestie que je tiens à mon rang de collaborateur... Je désire rester derrière le couple... Ce que j'éprouve, moi, c'est le plaisir intrinsèque de la recherche pour elle-même, comprends-tu ? Je n'ai pas dans ma vie un coefficient réel de bonheur.

BOUGUET, *saisissant l'occasion.*

Que veux-tu dire par là ? Tu veux insinuer que plus jeune que moi, tu n'en es pas encore à cette période du coup d'œil terminal sur la vie réalisée...

BLONDEL

Oh ! non, ce n'est pas ce que je veux dire, car je ne suis guère plus jeune que toi, Bouguet...

BOUGUET

Oui, mais un célibataire a toujours l'avenir devant soi... la route ! En principe, mon ami, c'est moi qui dois disparaître le premier et toi qui devras continuer la tâche, la nôtre, toi qui seras directeur de l'Institut Claude-Bernard...

BLONDEL

Allons, allons, fichue conversation ! Ne nous attendrissons pas sur nous-mêmes ! Nous allons dire des bêtises larmoyantes, ce n'est pas notre genre.

BOUGUET

Mais, au fait, puisque tu viens de prononcer instinctivement le mot de bonheur et que tu nous désignes, Jeanne et moi, avec une petite nuance de regret, justement, ne crois-tu pas que tu ferais

bien de nous imiter et de t'adjoindre une compagne ?

BLONDEL

Me marier ?... Ouff !... je resterai toujours un vieux célibataire. Je suis né dans la peau du célibataire type. Regarde ma tête, c'est le célibataire congénital... Tu ne m'as jamais vu marié, avoue !... Il y a des gens qu'on ne voit pas mariés... Je suis de ceux-là.

BOUGUET

Tu ferais le meilleur des époux.

BLONDEL

C'est possible, d'ailleurs.

BOUGUET, *essayant d'amener la conversation à son point décisif.*

Après tout, je dis le meilleur des époux, et tu acceptes cette hypothèse... mais, qu'en sais-je ? Car nous ne parlons jamais, mon cher Blondel, au milieu de toutes nos idées fixes, de ta vie privée, de la façon dont tu la conçois, dont tu l'organises.

BLONDEL, *rit,*

Ah ! il est de fait que nos conversations ne sont point remplies d'histoires de petites femmes !

BOUGUET

Et c'est peut-être un tort, Blondel, de ne pas s'avouer plus profondément... Il faudrait aller jusqu'au bout de sa sincérité. Renan, Berthelot pensaient, en amitié, le contraire ; ils avaient tort. On s'apprécierait mieux en ne laissant pas dans l'ombre la plus petite part de soi-mêmes.

BLONDEL

Je t'en prie, je t'en prie. Ta femme m'a rasé quelquefois avec ces histoires de mariage...

BOUGUET

Pourtant, tu y as pensé quelquefois ! Quelle conception te fais-tu de la femme... du moins de l'épouse, de la femme d'intérieur ? Je serais curieux de la connaître.

BLONDEL, *d'abord étonné, puis sincère, cherchant en lui-même.*

Quelle conception ? Celle de tout le monde... Oui, quelquefois, j'ai songé à la femme... comme un bouquet dans une maison, une chose parfumée, très douce... Pas plus... Oh ! je ne me fais pas une conception pathétique de l'amour, non ; mais quelquefois on rêve de cela, le soir. Je n'ai jamais ambitionné une compagne admirable et qui ne se retrouve pas, comme la tienne... Pas d'associée... Mon Dieu, je n'aurais pas été difficile, évidemment ! Un petit bout sous la lampe... qui cause, qui brode, qui vous apporte un peu sa gaieté du matin, de la journée... Peuh ! il ne faut pas y penser... Trop tard !...

BOUGUET

Mais, sais-tu bien que c'est une très jolie conception de la femme et fort juste... Je pensais bien que telles étaient tes idées. Ceci ratifie cela.

BLONDEL

Impressions de bourgeois et l'on a tort de les éprouver. C'est mesquin.

BOUGUET

Pourquoi donc ?

BLONDEL

Si, l'on a tort... mais on les éprouve tout de même devant le grand bonheur des autres, quelquefois devant le tien que j'ai parfois envié, bien qu'il ne fût pas à ma taille... et, quelquefois aussi, simplement, dans la rue, par certains soirs de

printemps comme ceux-ci, tiens... où l'on voit sur des bancs, dans les squares, sous les arbres, des couples enlacés... les couples des grands simples, des ouvriers, ces couples perdus dans leurs baisers appuyés, qui ne se retournent même pas pour vous voir !... Oui, on est toujours un peu grisette, vois-tu ? Mais c'est très court, très furtif, ces vagues regrets. J'ai toujours été habitué à ma chambre d'étudiant, devenue aujourd'hui un peu plus spacieuse, et, vrai, je ne m'aperçois du vide que lorsque je rentre le soir, parce qu'il n'y a pas de coussins, parce qu'il n'y a jamais de fleurs sur la table.

BOUGUET, *lui frappant sur l'épaule.*

Eh bien, il faut prendre femme, Blondel. L'heure est arrivée. Il le faut. Je te le conseille, moi, vivement. Pourquoi pas ?... Cette créature, dont tu parles, tu l'as ici à la portée de la main.

BLONDEL

Je l'ai sous la main ?...

BOUGUET

Edwige.

BLONDEL

Hein !... tu en as de bonnes... (*Il sourit, goguenard.*) Pourquoi Edwige ?... Ça, par exemple !...

BOUGUET

Je ne vois pas ce qu'il y a d'extraordinaire... ou de risible dans ma proposition... Tu n'y as jamais songé ?

BLONDEL

Jamais, fichtre !... Edwige est très gentille, certes, mais je n'ai pas plus pensé à elle qu'elle n'a jamais pensé à moi.

BOUGUET

Est-ce sûr ?

BLONDEL

Absolument. J'en mettrais ma main au feu.

BOUGUET

Et si elle avait au contraire songé à toi ?

BLONDEL

Allons, bon ! Je t'ai averti que nous n'allions dire que des bêtises ! Edwige n'a pas plus pensé à moi que, je te le répète, je n'ai pensé à elle.

BOUGUET

Pas plus ! mais peut-être autant...

BLONDEL, *géné devant cette insistance.*

Ah çà ! mais qu'est-ce qui te prend ! Tu voudrais m'éclairer sur mes propres sentiments ? Que prétends-tu insinuer tout à coup ?

BOUGUET

Blondel, on s'est aperçu dans la maison que tu éprouvais un sentiment de prédilection très gentil, très touchant, pour Edwige.

BLONDEL

Et on en a conclu à de l'amour ! Tas d'imbéciles !... Je l'aime bien, comme une gosse qu'elle est, comme un enfant. Elle me fait tordre... rien de plus !...

BOUGUET

Elle correspond exactement à la conception que tu te fais de la femme.

BLONDEL

C'est possible !...

BOUGUET, *net.*

Toutefois, il se présenterait un obstacle.

BLONDEL

Ah !... (*Se reprenant.*) Je dis : ah ! tu sais... par simple curiosité...

BOUGUET

Un obstacle, d'ailleurs, qui n'aurait dépendu que de toi-même, de ton propre jugement... Peut-être es-tu au courant ?

BLONDEL, *hésitant.*

De quoi ?... Je ne comprends pas.

BOUGUET, *lent, en le fixant attentivement.*

Eh bien, as-tu connaissance qu'il y ait eu, dans le passé d'Edwige, autrefois, oh ! une histoire simple, très banale, un amour trahi... (*Blondel le regarde.*) Un jeune officier...

BLONDEL

Ah ! oui !... Je connais... Oh ! ça, ça n'aurait eu, à mes yeux, aucune espèce d'importance. Oui, je sais, une erreur de jeune fille. Oh ! mon Dieu, je ne suis pas de ceux qui attachent au mot de virginité cette sorte de vénération exclusive...

BOUGUET, *soulagé.*

A la bonne heure ! Voilà qui est encore très bien pensé et très digne de toi. Je ne m'illusionnais pas sur tes propres sentiments. Alors, pourquoi ce mariage ne se ferait-il pas, du moment que tu as la supériorité, dont je te félicite, de n'être point l'esclave d'un préjugé?...

BLONDEL, *nerveux.*

Mon cher, ne prolongeons pas cette conversation oiseuse, je t'en supplie...

BOUGUET

Blondel, tu aimes cette petite... c'est clair comme le jour... et elle admet cet amour.

BLONDEL

Ah ! pour le coup, tu te moques de moi ! Pourquoi d'abord songerait-elle à moi ?

BOUGUET

Qu'importe la raison ? Je te certifie... nous y avons tous réfléchi... Ton bonheur est là, et le sien par-dessus le marché !...

BLONDEL

Lui aurais-tu fait part de ces idées saugrenues?...

BOUGUET

Ma femme l'a fait à mon défaut...

BLONDEL

Ça, c'est admirable !... Ta femme s'occupe de moi, comme une mère !... (*Incrédule.*) Et Edwige a admis ce projet ?...

BOUGUET

Certainement.

BLONDEL, *méfiant.*

Voyons... alors, comment Madame Bouguet ne m'en aurait-elle jamais parlé ?...

BOUGUET

L'aveu est peut-être récent, très récent.

BLONDEL, *hausse les épaules.*

Ta femme s'est fichue de toi... ou de moi, ce qui est plus naturel !... (*Puis, revenant à la charge.*) Elle t'a vraiment dit ça ?

BOUGUET, *souriant.*

Tu vois bien que nous sommes documentés... Ma femme m'a dit qu'elle connaissait depuis longtemps ton affection pour Edwige et qu'elle le tenait de toi-même.

BLONDEL, *après une hésitation.*

De moi-même ?... Ça, par exemple !... Une seconde. Veux-tu sonner Arthur, s'il te plaît, un ordre à donner.

BOUGUET

Que fais-tu ?

BLONDEL

Laisse, laisse... (*Arthur paraît à la porte. Après avoir écrit, Blondel s'approche du garçon, lui parle à voix basse et lui remet sous enveloppe le mot qu'il vient d'écrire. Blondel, brusquement, changeant de ton.*) Laurent, tu te joues de moi. Peut-être imagines-tu un sentiment que je n'éprouve pas, et tu t'amuses à le taquiner... Comme tu aurais tort de te livrer à ce jeu !...

BOUGUET

Je n'ai jamais été plus sérieux... Pourquoi pas ce mariage plein de promesses, d'un bonheur raisonnable ?

BLONDEL, *se décidant tout à coup à parler.*

Voyons, si jamais cette petite a éprouvé un penchant ou une attraction, c'est pour toi... toi seul... Nul n'en doute ici...

BOUGUET, *sans sourciller.*

Oui, je suis pour elle le maître, elle a travaillé à mon livre. Elle est un peu de la maison... C'est là tout le secret de cette attraction, de ce fétichisme...

BLONDEL, *moitié riant, moitié sérieux, d'un ton gaillard et lui poussant le coude.*

Voyons, mon cher Bouguet, d'homme à homme, ici, entre nous... personne ne nous entend... ta femme est loin...

BOUGUET

Eh bien ?...

BLONDEL

Eh bien, voyons !... voyons !...

BOUGUET

Je ne saisis pas.

BLONDEL

Elle a été plus ou moins ta maîtresse... Tu as...

BOUGUET

Je t'affirme que non. Tu entends bien, je t'affirme que non.

BLONDEL

Allons, allons !... Bouguet ! entre nous... Es-tu bête de redouter mon indiscretion ?...

BOUGUET

Je te répète, Blondel, que ce n'est pas vrai, que tes suppositions sont purement démentes... Et un point c'est tout.

BLONDEL

Ce n'est pas vrai ?... En effet, ta voix est sincère. Tu ne mentirais pas, d'ailleurs... Pourquoi ? (*Un temps.*) Eh bien, par exemple... tu m'excuseras de t'en avoir parlé aussi franchement... eh bien, Bouguet, je l'ai cru, figure-toi !... Oui, figure-toi, par moments, je m'étais mis ça dans la tête ! Tu m'assures le contraire, donc, je te crois... Mais, sapristi... mais, sapristi... c'est qu'alors... tout est changé !

BOUGUET

Comment, tout est changé ?...

BLONDEL

Dame ! ...Songe donc, moi, qui m'imaginais... Attends, attends, laisse-moi reprendre pied.

BOUGUET

Tu vois bien que tu l'aimes !

BLONDEL

Mais parbleu, je reconnais que c'est l'évidence... Je la trouve charmante, cette petite... tout à fait délicieuse. Seulement, avec une pareille idée en

tête, je n'y pensais même pas ! Et note que je ne t'en faisais aucun blâme, Laurent, non... aucun... tu aurais parfaitement pu avoir une curiosité, dame ! Je me bornais à éloigner de moi toute pensée d'affection ou de rapprochement possible. Mais maintenant, tu viens d'ouvrir une fenêtre en moi... c'est de l'air qui entre.

Il paraît radieux.

BOUGUET, *avec un grand trouble.*

Pourtant, si j'ai bien compris tout à l'heure ta profession de foi, tu n'attaches pas à l'acte physique une importance primordiale ? Tu m'as dit que tu l'acceptais avec la tache de son passé...

BLONDEL

Ah ! ça, c'est tout autre chose ! Tu es bon !

BOUGUET

Tu trouves ?

BLONDEL

Tiens, parbleu !

BOUGUET

Mais, cependant, Blondel, tu viens de soulever une objection à mes yeux cent fois plus grave ! Tu viens de dire : elle a pour toi une affection passionnée. Tu as employé même, je crois, le mot ! Et cela voulait me faire entendre : « Tu es son maître, tu pèseras sur cette imagination longtemps encore de tout le poids de ton influence. » Eh bien, c'est cela qui pourrait légitimement t'inquiéter, Blondel !... Voilà la marque, l'empreinte réelle... mille fois plus importante, si elle se présentait, que ne l'eût été un caprice des sens !

BLONDEL, *l'interrompant.*

Ah ! par exemple ! Mais ça n'a aucun rapport ! Aucun. Qu'elle garde son affection pour toi, même

son admiration exaltée à ton égard, qu'importe ! c'est trop naturel ! Je n'en serais pas jaloux. J'en ferais mon affaire !... (*S'approchant de lui avec tendresse.*) Est-ce qu'on ne doit pas t'admirer ?... N'est-il pas légitime qu'on t'aime ?... N'avons-nous pas tous un fétichisme pour le grand homme que tu es. Tandis que si elle t'avait appartenu... si...

BOUGUET, *lui posant la main sur l'épaule.*

Mais, l'acte physique, Blondel... ce n'est rien !

BLONDEL

Mais c'est tout !... c'est tout !...

BOUGUET, *poussant une exclamation étouffée.*

Quels abîmes peuvent séparer deux êtres qui vivent côte à côte, du même travail, du problème de la recherche identique !

BLONDEL

Bouguet, écoute. Je comprends ton scrupule. Il est exquis. J'apprécie la délicatesse de ta réserve ; oui, tu veux me faire comprendre, par un excès de précaution, qu'il existe certaines possessions intellectuelles, des influences morales, qui ont une importance presque égale à une possession physique, et tu redoutes, si j'épouse cette enfant (et rien n'est moins sûr que cette hypothèse), que je puisse me sentir atteint dans l'avenir par cette influence. Tu t'abuses. Si Edwige devient un jour ma femme, et je le répète, c'est infiniment douteux, je serai heureux et fier que tu gardes sur elle ton autorité et qu'elle conserve le culte même ardent qu'elle a pour toi. Quoi que tu en dises, il n'y a pas de comparaison possible ! Elle n'a pas été tienne et ce serait à moi, dès lors, de savoir me faire aimer. C'est une tâche, mais pleine d'attraits... Si je n'y réussissais pas,

eh bien... cet échec me concernerait seul et prouverait que je ne suis qu'un imbécile. Seulement, je m'emballe... je m'emballe... Tu viens tout à coup d'ouvrir une écluse inattendue, et le flot se met à couler en tumulte. Il s'agit de savoir maintenant si ce n'est pas en vain. N'est-on pas en train de me monter, de bonne foi ou non, un de ces bateaux gigantesques?...

BOUGUET

Le fait est que je suis interdit ! Je soupçonnais bien de l'affection, un désir manifeste, mais jamais je ne me serais douté d'un pareil amour ! Car enfin, dès le premier mot, te voilà révolutionné, ému, comme un enfant. Tu as commencé la conversation en disant : « Jamais je ne me marierai ! » et à peine ai-je admis la possibilité du mariage, que tu as bondi sur elle et viens de révéler un tel flot de sentiments cachés que, maintenant, si ce mariage n'aboutissait pas, je serais désolé d'avoir fait luire à tes yeux un espoir...

BLONDEL

Ah ! tu vois, tu vois, tu canes, maintenant ! Tu vois que tu t'es trop avancé ! tu vois que ce n'est pas elle qui t'a parlé de moi !... Alors, oui, tu n'aurais pas dû me faire avouer cet amour, aveu qui se changera, pour moi, en une gêne insupportable et de toutes les secondes. Bouguet, je viens d'être un imbécile...

La porte s'ouvre. Entre Arthur. Il remet un papier à Blondel.

ARTHUR

Monsieur Blondel, voici la réponse.

Blondel ouvre l'enveloppe et lit. Arthur s'en va.

BLONDEL

Mais non, je ne suis pas... *(Il s'interrompt et*

éclate presque de rire.) Ah ! mon vieux, je ne te cacherai pas que je tombe des nues, mais que je suis ravi comme un gosse !...

BOUGUET

Qu'est-ce que cela ? Et quel rapport ?...

BLONDEL

J'étais tellement persuadé que vous me montriez un bateau... alors j'ai voulu en avoir le cœur net. J'ai griffonné, tu l'as vu, un mot à ta femme : « Oui ou non, avez-vous assuré à Laurent qu'Edwige ait pensé, d'elle-même, à devenir un jour ma femme ? » Et voici la réponse au dos : « Laurent vous a dit la vérité. Edwige, qui est en ce moment auprès de moi, vient de me la confirmer elle-même... » Je suis stupéfait... Si vite... comme cela !... Si vite, d'ailleurs, c'est une façon de dire, parce qu'au fond je suis un timide... j'ai toujours été un timide avec les femmes, mais, sans quoi, il y a déjà quelque temps que je m'étais aperçu... mais oui, parfaitement... je le voyais bien à sa réserve, à des gênes charmantes, de petites réticences... Seulement, je ne voulais pas comprendre, j'avais peur... Je suis rudement content tout de même !

BOUGUET, *effrayé.*

Réfléchis... réfléchis à ce mariage malgré tout ! Tu vas trop vite, maintenant... Il ne faut pas s'abandonner à la légère... comme tu le fais... Quelquefois, ce que l'on prend pour le bonheur n'est qu'une maladresse réalisée. Sais-tu si vous devez vous accorder ?... Sais-tu si vos caractères...

Il s'efforce de rire.

BLONDEL

Ah ! non, mon cher, non, tu ne vas pas m'empêcher d'être heureux, maintenant ! Je connais

ta précision scientifique et mathématique ! Laisse-moi tout à la joie de cette découverte. Je vais aller parler à ta femme. Je vais aller parler à Edwige, je vais aller...

BOUGUET

Mais, mon ami, ton exaltation m'effraie... De la réflexion... de la méthode...

BLONDEL

Tu es admirable, avec ta méthode, toi ! On voit bien que tu n'es pas amoureux !...

La porte s'ouvre. Un préparateur entre presque en courant.

SCÈNE XII

LES MÊMES, HERVÉ, LE PRÉPARATEUR

LE PRÉPARATEUR

Monsieur Bouguet, je vous demande pardon d'entrer à l'improviste, sans frapper, mais il faut que je vous annonce la nouvelle tout de suite. C'est vraiment trop beau !

BOUGUET

Qu'est-ce que c'est ?

LE PRÉPARATEUR

L'écrivain Hernert a écrit spontanément une lettre au jury du prix Nobel à LaHaye, lettre que publie le *Temps* de ce soir. Ecoutez. Ecoutez ça, Monsieur Blondel : « Au cas où les membres du « jury auraient l'intention de me décerner le « prix, comme il en a été question, je tiens à dire « ici que je déclinerai cet honneur. Je ne saurais « supporter la pensée d'avoir été désigné par vous « avant Laurent Bouguet, un des plus grands « bienfaiteurs de l'humanité, savant et philo-

« sophe, un des cerveaux consultants de l'âme
« contemporaine... »

BLONDEL, *l'interrompant avec élan.*

Oh le brave homme !

BOUGUET, *rêveur.*

Un des cerveaux consultants...

LE PRÉPARATEUR

Je ne me serais pas permis de vous déranger pour cette publication, mais l'on vient de nous téléphoner de La Haye que le prix, comme il fallait s'y attendre, vous est décerné ! Nous avons demandé une seconde confirmation.

BLONDEL

Et voilà une belle journée !

LE PRÉPARATEUR

Madame Bouguet me suit : elle demandait elle-même la confirmation à l'appareil. Tenez, la voilà.

Madame Bouguet entre.

SCÈNE XIII

BOUGUET, BLONDEL, MADAME BOUGUET,
LE PRÉPARATEUR, puis HERVÉ, ÉLÈ-
VES.

MADAME BOUGUET

Thuillier est en train de converser avec LaHaye. Je lui ai passé l'appareil, mais je suis venue tout de suite, car je crois qu'il n'y a pas de doute possible, mon ami.

BLONDEL

Et je ne peux pas vous exprimer la satisfaction qui m'emplit le cœur...

BOUGUET

Je suis confus de cet honneur.

MADAME BOUGUET, *radieuse.*

Et moi très fière pour toi, Laurent.

Elle lui serre la main.

BOUGUET

Ce qui me paraît inappréciable, c'est que l'événement précède la séance de lundi. Ma communication à l'Institut apparaîtra une réponse sérieuse à l'honneur qu'on me fait.

BLONDEL, *se précipitant sur la main de Madame Bouguet*

Ma chère et bonne camarade...

MADAME BOUGUET

Mais je suis heureuse d'un autre bonheur aussi... qui vient s'ajouter en même temps à celui-ci... C'est donc vrai que vous aimiez cette enfant !

Elle sourit, attendrie maintenant, et ne pensant plus qu'à la joie.

BOUGUET

Jeanne ! Jeanne ! il ne faut pas précipiter le bonheur des autres. Parlons de nous. Soyons égoïstes aujourd'hui... Nous le pouvons.

MADAME BOUGUET

Je ne suis jamais égoïste. Blondel, ne trouvez-vous pas comme moi cette journée merveilleuse ? Et comme il est bien que ces choses mutuelles se soient précipitées, confondues !...

BLONDEL

Mais je crois rêver, en vérité... Edwige vous a bien dit franchement qu'elle souhaitait ce...

MADAME BOUGUET, *se tournant vers le corridor.*

La voici, tenez, avec les autres qui arrive pour

féliciter le maître. Elle va vous faire part de sa décision.

BLONDEL, *presque avec terreur.*

Non, non, je vous en supplie... Je ne vais jamais oser lui parler, je suis timide comme un enfant. Pas un mot de cela... pour l'instant ! Occupons-nous de féliciter celui que nous aimons de tout notre cœur et qui devrait nous en vouloir de nous occuper d'un autre que de lui-même.

Entrent trois élèves. Edwige se dissimule derrière eux. Ils parlent ensemble.

LES TROIS ÉLÈVES

Confirmé ! ça y est !... Bravo, Monsieur Bouguet... Permettez-moi de vous féliciter et de vous exprimer toute ma satisfaction... On est là dans la cour. Tout le monde voudrait vous faire une ovation.

BOUGUET

Mes amis, il y a quelqu'un auquel nous devons penser en ce moment, c'est ce littérateur de génie, c'est Hernert qui a tenu, sans raison valable, à s'effacer devant moi.

UN ÉLÈVE, *entrant.*

Le télégramme à votre adresse est parti. La nouvelle sera ce soir dans tous les journaux.

Tumulte.

TRONCHET

Et ce n'est pas à dédaigner, après tout, deux cent mille francs !

BOUGUET, *réclamant le silence.*

Eh bien, j'entends que ces deux cent mille francs soient répartis ainsi : un tiers à l'Institut Claude-Bernard ; un tiers à ma chère femme... et un tiers à Blondel.

BLONDEL, *suffoqué.*

Mon ami, je refuse.

BOUGUET

Tu n'as pas à refuser.

Approbation générale.

BLONDEL

Je suis fier de ta pensée, Bouguet, mais je ne veux pas d'argent.

MADAME BOUGUET, *interrompant.*

Il ne s'agit pas d'un don, il s'agit d'un honneur à partager simplement et à répartir, car c'est l'Institut lui-même qui est distingué par ce prix, et l'attribution que me fait mon mari de cette somme bien exagérée pour sa collaboratrice, je l'emploierai d'une part à la fondation d'une clinique... et de l'autre part à doter Edwige !...

EDWIGE

Madame Bouguet, que dites-vous là ?

UN ÉLÈVE, *à Madame Bouguet*

Comment, une dot ?

DEUXIÈME ÉLÈVE

Mademoiselle Edwige se marie ?

MADAME BOUGUET, *riant.*

Tout simplement. Mais ceci c'est un autre chapitre... On vous expliquera.

HERVÉ

Quel est ce bruit dehors ?

DEUXIÈME ÉLÈVE

Venez voir.

HERVÉ

On se réunit dans la cour... on veut faire une ovation au maître.

Ils se précipitent à la fenêtre.

BOUGUET, *a pris Edwige à part sur la droite.*

Arrange-toi pour différer. Je viens de causer

avec Blondel... tu avais raison. Ce mariage serait imprudent. Il ne faut pas qu'il se fasse.

EDWIGE

Ce mariage est nécessaire et il se fera. Moi aussi j'ai réfléchi.

BOUGUET, *impérieux.*

Il ne se fera que si je le veux.

EDWIGE

Trop tard maintenant!... Trop tard. D'ailleurs, vous aviez raison, il n'y avait que l'obstacle d'un souvenir, et de nous deux seuls connu. Il est à jamais aboli. Donc... laissez faire...

BOUGUET

Edwige!... Pourquoi ce revirement?... Pourquoi ces yeux pétillants de triomphe!... J'interviendrai, je t'avertis...

EDWIGE

Ce serait du bel ouvrage!...

BOUGUET

Et immédiatement si je le veux!

EDWIGE

Osez donc!

A ce moment, nouvelle irruption d'élèves.

MADAME BOUGUET, *crie par la fenêtre.*

Nous allons nous réunir : faites-les monter tous à l'amphithéâtre.

UN ÉLÈVE, *entrant encore.*

Maître, permettez-moi... de tout mon cœur...

UN AUTRE ÉLÈVE, *qui le suivait.*

Madame Bouguet, excusez ce mouvement ridicule, mais je n'ai pu résister à vous apporter ces quarante sous de violettes.

MADAME BOUGUET

Merci, Cormeaux. Il n'y a pas de plus joli geste que celui d'apporter des fleurs à une joie ou à un bonheur, merci, merci !

UN ÉLÈVE

Les voilà tous dans le couloir. Empêchez-les d'entrer.

Pendant qu'on ferme tout au fond, la porte de l'anti-chambre qui donne sur le couloir, Madame Bouguet, qui s'est détachée du groupe, appelle Blondel.

MADAME BOUGUET

Tenez, Blondel... Dépêchez-vous, grand enfant, dites-lui un mot...

En s'éloignant, elle jette à Edwige le bouquet de violettes qu'on vient de lui donner.

BLONDEL, *s'approchant d'Edwige, très ému.*

Edwige, je n'aurais jamais osé espérer une joie aussi subite, ni aussi grande. Je ne peux vous dire mon émotion, n'ayant même pas eu encore l'occasion de vous dire mon infinie tendresse, et c'est une chose admirable que de recevoir une récompense pareille avant même de l'avoir souhaitée.

EDWIGE

Merci, Monsieur Blondel...

BOUGUET, *qui de loin, dans la seconde entrée, causait avec le groupe, se détache et revient visiblement exprès.*

Blondel, veux-tu leur dire de m'attendre un instant ? nous allons à l'amphithéâtre. Deux mots auparavant à dire à ma femme. (*Blondel remonte et Edwige s'éloigne. On voit Blondel haranguer au loin le groupe pressé des étudiants. Bouguet entraîne sa femme dans un coin.*) Jeanne... Je veux te dire...

MADAME BOUGUET, *l'interrompant.*

Embrasse-moi... C'est moi qui veux te deman-

der profondément pardon d'avoir douté de toi une seconde, même une seconde, Laurent. Je suis ineffablement heureuse, aujourd'hui... et quelle honte j'éprouve de mon soupçon de tout à l'heure! Jamais je n'ai senti la beauté de notre union comme aujourd'hui où, d'une part, elle est acclamée, et, de l'autre, on voulait la ternir... Comme je t'aime mieux... et plus fort !

BOUGUET, *à voix étouffée*

Et comme je te vénère !

MADAME BOUGUET, *essuie brusquement une larme et se retournant.*

Regarde-les... ce sont de vrais enfants. Tu vois, ils n'osent même pas se parler. Edwige ! Blondel ! Venez ici ! Fermez la porte... (*Blondel ferme définitivement la porte du couloir, sur les élèves assemblés, et s'avance, seul. géné, avec Edwige Hervé reste au fond à maintenir la porte.*) Allons, mes enfants, regardons-nous bien en face, et vous, Blondel, ne souriez pas ironiquement de mon émotion. D'ailleurs, nous n'avons pas envie de sourire. C'est très beau... c'est très bien qu'une telle journée puisse avoir lieu. Je ne vous souhaite qu'une chose, c'est que vous formiez (*Elle regarde son mari, puis s'appuie doucement sur son épaule*), un couple comme le nôtre, indissoluble, sans une tache, sans une ombre. Que la vie soit pour vous, mes enfants, une route droite et claire... comme a été la nôtre... comme elle le sera jusqu'au bout... Ce bonheur-là, c'est la plus grande beauté !

HERVÉ, *criant de loin.*

Pas moyen de les empêcher... Ils forcent la porte...

Tous les élèves font irruption en criant : « Vive le Maître ! Vive Madame Bouguet !... »

ACTE DEUXIÈME

Le jardin de l'Institut Claude-Bernard. Le soir. Une vieille orangerie Premier Empire illuminée à droite, avec arcades. Grands arbres séculaires au premier plan. Un pavillon à un étage à gauche mais un peu dans le fond. Ce pavillon a une porte de face au public.

SCÈNE PREMIÈRE

HERVÉ, DEUX ÉLÈVES, CORMEAUX, BEL-LANGER, TALLOIRES, UN JOURNALISTE, HERNERT.

HERVÉ, *à une petite table dans le jardin, sous une lampe, avec deux élèves,*

En résumé, il reste vingt exemplaires de la médaille à distribuer.

TALLOIRES

Vingt juste.

HERVÉ

Tiens, voilà l'exemplaire de Maurel... Il est là, Maurel, je l'ai vu... Ballandier, cherchez Maurel, dans la salle, vous la lui remettrez... Alors, effacez Maurel de la liste afin qu'il n'y ait pas d'erreur... Elle est à jour, notre liste, comme ça ?...

TALLOIRES

Je vais vérifier encore.

HERVÉ

Bien.

CORMEAUX, *des marches de l'orangerie*

Chut ! ne faites pas de bruit.

HERVÉ

Pourquoi ?

CORMEAUX

Il y a encore un speech.

HERVÉ

A cette heure-ci ?

CORMEAUX

Mais oui, il y a l'Institut de puériculture qui a tenu à déléguer sa directrice et deux ou trois légumes... Elles n'ont pas pu prendre la parole pendant la soirée et elles se vengent maintenant.

On entend une voix dans la salle.

HERVÉ

Qui est-ce qui parle ?

CORMEAUX

Je ne sais pas, je crois que c'est la directrice. Le speech en l'honneur de Madame Bouguet, bien entendu.

Entre au fond, à droite, un journaliste.

HERVÉ, *se levant et emportant la lampe.*

Mettez-vous là, vous ne gênez personne !

Ils s'installent sur une table plus au fond, à gauche.

BELLANGER, *arrivant.*

Ma médaille à moi ?

HERVÉ

L'exemplaire de Bellanger ?

TALLOIRES

On allait te l'expédier avec les autres, mais puisque tu es là, mon vieux...

Pendant ce qui suit, on entend la voix de la femme qui prononce son discours : « Madame, c'est un honneur pour la France de pouvoir inscrire votre nom en lettres d'or sur... etc... »

UN JOURNALISTE, *étranger, s'approchant d'Hervé.*

Pardon, Monsieur, c'est pour une communica-

tion à l'Académie de Berlin ; puisque vous êtes un chef de laboratoire, pourriez-vous me donner quelques noms ? Je représente le groupe des médecins allemands qui ont souscrit à la médaille offerte à Monsieur Bouguet.

HERVÉ

Volontiers. Voyons : Monsieur Pélissier, professeur au Muséum, le célèbre médecin Pravielle. (*Il nomme de souvenir quelques personnes.*) Tous ont tenu à se rendre à l'invitation des Bouguet et, voyez, ici, tournant le dos, c'est Hernert, le grand écrivain, vous savez, celui qui a refusé le prix Nobel, en faveur de Monsieur Bouguet.

LE JOURNALISTE

Auriez-vous l'amabilité de me présenter à lui, je vous prie ?

HERVÉ

Si vous voulez, Monsieur, comment ? Ah ! oui, Hoschfield. Monsieur Hernert, permettez-moi de vous présenter Monsieur Hoschfield, représentant d'une très importante revue scientifique de Berlin.

HERNERT, *s'approchant.*

S'il ne s'agit pas d'une interview, car je suis assez rebelle à ce genre de sport...

LE JOURNALISTE

Non, Monsieur, je serais simplement heureux de dire, dans une revue scientifique étrangère, les raisons pour quoi vous vous êtes effacé devant Bouguet.

HERNERT

Oh ! des raisons de préséance et d'admiration, simplement. On ne sait pas assez, dans le public français, que Bouguet est l'homme le plus extraordinaire de notre époque. Le goût des spécialités

que l'on a, en France, empêche d'embrasser l'envergure de cet homme universel. Bouguet eût été un dilettante de génie, si la vie, l'expérience, les découvertes n'avaient pas capté et spécialisé, momentanément, cet homme qui était né pour être un grand amateur distrait. L'énormité de ses trois ou quatre grandes découvertes, nous l'a ravi !... La vie humaine est trop courte ! Vous ne le croiriez pas, mais nous ne nous étions même jamais serré la main avant ce soir. J'ai appris, comme tout le monde, que Bouguet, en installant les nouveaux pavillons de l'Institut, avait tenu à remercier, dans une fête intime, les amis qui lui ont offert la médaille commémorative à propos du prix Nobel, et, pour mon plaisir personnel, j'ai accepté l'invitation... (*On entend applaudir dans la salle.*) Vous permettez, Monsieur...

Il serre la main du journaliste. Les Femmes de France sortent à ce moment avec Edwige et Blondel, qui les dirige. Pélissier les accompagne.

SCÈNE II

LES MÊMES, BLONDEL, EDWIGE, LA DIRECTRICE, MADAME DURUY, puis MARCELLE.

BLONDEL

Nous vous remercions encore. Vous avez dit des mots qui auraient touché toutes les féministes de France.

LA DIRECTRICE, à Edwige.

Madame Blondel, auriez-vous l'amabilité de me conduire jusqu'au manteau que j'ai laissé tout à l'heure chez vous. Je ne m'y retrouve pas.

EDWIGE

Mais, certainement, Madame. Voilà... notre pavillon est juste en face. Vous voyez... c'est là que je vous ai conduite tout à l'heure.

LA DIRECTRICE

C'est juste...

EDWIGE

Je vous précède.

PÉLISSIER

J'ai mis aussi mon vestiaire dans votre salle de billard. Vous permettez ?

Edwige entre dans le pavillon de gauche dont on voit les fenêtres éclairées suivie de Pélissier et de la directrice.

UNE DAME, à Blondel.

Vous habitez ce pavillon ?

BLONDEL

Lors de mon mariage, il y a deux mois, Bouguet a eu l'amabilité d'affecter ce pavillon à mon ménage. Ma femme est toujours un peu délicate de santé. Il lui a été très agréable de demeurer dans les jardins.

LA DAME

Mais ce sont d'admirables jardins, Monsieur. Nous ne nous attendions pas à en trouver d'aussi beaux à l'Institut Claude-Bernard.

BLONDEL

Toute cette partie sont les vestiges du vieil hôtel de Chevigny. Oh ! il en reste très peu de chose, mais elle est considérée comme partie historique... et là où nous avons organisé cette petite cérémonie c'était l'ancienne orangerie.

LA DAME

Monsieur et Madame Bouguet habitent dans l'Institut Claude-Bernard lui-même ?

BLONDEL, *montrant au loin les murs du bâtiment,*

Oui, là, de ce côté-ci. C'est un institut autonome. Le directeur pouvait s'y loger.

Edwige sort du pavillon avec la directrice.

LA DAME, *à la directrice.*

Vous venez, Madame Duruy ?

MADAME DURUY

Certainement.

BLONDEL

A droite, il y a la grille de sortie sur la place des Invalides... Voulez-vous que je vous accompagne ?

MARCELLE, *venant de la salle et courant à la directrice.*

Oh ! Madame, il faut que je vous remercie. Ces gentilles paroles que vous venez de prononcer, la façon dont vous avez parlé de ma mère... je vous assure que j'étais très émue !...

MADAME DURUY

Je vous souhaite, Mademoiselle, de marcher sur les traces de cette femme prodigieuse.

MARCELLE

J'y tâcherai, sans oser l'espérer.

Elles s'en vont. Edwige reste avec Blondel.

BLONDEL

Tu ne les accompagnes pas, toi, ma chérie ?... Les deux seules femmes de la soirée, pourtant !

EDWIGE

Marcelle y suffit... et puis, je suis fatiguée, rompue.

BLONDEL

Oui, tu as mauvaise mine, ce soir.

EDWIGE

J'ai besoin de m'étendre, de respirer.

BLONDEL

Demeure un peu dehors. Moi, ma présence est indispensable. Il faut encore que je serre une vingtaine de mains... J'espère que tout le monde va d'ailleurs s'éloigner. *(A ce moment, sur les marches de l'orangerie, apparaissent Bouguet et sa femme. Ils descendent, ils ont l'air de chercher l'ombre. Blondel, bas à sa femme.)* Chut ! regarde !... Comme leur joie éclate sur leur visage à tous deux.

EDWIGE, *s'asseyant sur un rocking, et se dissimulant derrière le gros tilleul.*

A lui surtout.

A ce moment, discrètement, et, masquée par un pilier des arcades de l'orangerie, Madame Bouguet met ses bras autour du cou de son mari.

MADAME BOUGUET

Je ne t'avais pas encore embrassé.

Ils s'étreignent. Après quoi, gênés un peu de leur effusion, ils retournent dans la salle.

BLONDEL, *bas à sa femme.*

Tu ne trouves pas ce baiser très émouvant ?

EDWIGE, *en les regardant s'éloigner.*

Admirable ! Admirable... C'est beau comme l'antique !

BLONDEL, *bas.*

Comme il a dû être doux et plein de paix, ce baiser-là ! Mais je ne l'envie pas tout de même. C'est le baiser des noces d'argent...

EDWIGE

Ils ont senti leur amour ce soir...

BLONDEL

On ne le sent donc pas toujours ?...

EDWIGE

Non... oh ! non, pas toujours... heureusement

BLONDEL, *s'approchant d'elle.*

Ma chère Edwige !

EDWIGE, *se lève.*

Dieu ! que je suis fatiguée... Tu n'as pas idée de ce que je suis fatiguée !...

MARCELLE, *qui avait accompagné les dames à la grille revient, et, les apercevant.*

Tiens ! vous étiez là, les amoureux.

BLONDEL, *rit.*

Oh ! nous ne sommes plus des amoureux, mais un vieux ménage ! Songez : deux mois de mariage ! Ça compte. La petite se sent seulement un peu souffrante, et se tient à l'écart.

MARCELLE

Qu'est-ce que tu as ?

EDWIGE

La fatigue, sans doute.

UN PRÉPARATEUR, *sortant de la salle et appelant.*

Blondel !... Blondel n'est pas là ! On le cherche

BLONDEL

Si, si, me voilà.

LE PRÉPARATEUR

Les Bouguet vous réclament. Il y a le directeur de l'*Aube* qui voudrait vous parler, je crois.

BLONDEL

Bon. Moi qui ai horreur des journalistes, ça va bien.

Il s'en va dans la salle.

SCÈNE III

EDWIGE et MARCELLE, puis BOUGUET,
MADAME BOUGUET, BLONDEL et LE
DIRECTEUR de L' « AUBE ».

Edwige et Marcelle sont sous les arbres.

EDWIGE

Comme vous avez l'air heureux, ce soir, Marcelle !

MARCELLE

Pourquoi ne me tutoies-tu pas ce soir ?

EDWIGE

Je ne peux pas m'y habituer. Ma langue four-
che.

MARCELLE

Ah ! c'est drôle... puisque cela a été convenu
entre nous.

EDWIGE, *aigrement.*

Oui, mais je ne peux pas oublier que j'ai été,
ici, un peu comme une gouvernante... du même
âge que toi... mais...

MARCELLE

Oh ! comment peux-tu préférer une bêtise pa-
paille ! Tu me blesses !

EDWIGE

Je n'ai pas voulu te blesser, Marcelle. Je voulais
indiquer cette nuance en passant, comme je l'é-
prouve en ce moment.

MARCELLE

Laquelle au juste ?

EDWIGE

Je ne me sens pas de la fête ce soir... mais tu sais que je suis toujours très maussade.

MARCELLE

Tu es de la fête au même titre que Blondel qui partage ce soir la gloire de papa, car, enfin, dans son discours, papa a bien rendu à Blondel tout ce qu'il lui doit, j'espère !

EDWIGE, *souriant*.

Oh ! mais, Marcelle, ne te mets pas en peine de cela. Tu as l'air de penser que j'ai des vénéra-
tions à ce point maritales ! Nous ne sommes pas un assez vieux ménage, quoi qu'il en dise, pour que je me conduise comme la « dame du sous-directeur », la femme qui réclame pour son mari. Oh ! Dieu, j'ai horreur de cela ! Et puis, crois-tu que je sois mariée, le crois-tu vraiment ?

MARCELLE

Quel esprit !

EDWIGE

De même que je prétendais me sentir l'invitée de même j'ai l'impression que je ne suis pas mariée pour de bon !

MARCELLE, *sévère*.

Tout simplement parce que tu as fait un trop beau rêve.

EDWIGE

Oui, sans doute cela ! Mettez votre main sur mon front, Marcelle.

MARCELLE

Encore vous !

EDWIGE

Mets ta main sur mon front, Marcelle. Tu vois comme j'ai chaud. Je dois avoir la fièvre.

MARCELLE

Tu n'es pas malheureuse ?

EDWIGE

Pourquoi le serais-je ?

MARCELLE

On ne sait jamais avec toi ! Tu m'as tant de fois inquiétée.

EDWIGE

Je t'ai inquiétée ?

MARCELLE, *gravement.*

Oui, et tu ne t'en es pas doutée ! Souvent, j'ai eu peur de toi, si peur !...

EDWIGE

Vraiment ! A quel point de vue ?

MARCELLE, *après une hésitation.*

Oh ! ce serait fou à te raconter...

EDWIGE

Je ne comprendrais pas ?

MARCELLE

Si tu comprendrais, très bien, extrêmement bien, mais c'est inutile... et puis j'ai été rassurée amplement, depuis lors ! Je t'ai mieux approfondie et, en vivant côte à côte, comme des égales, j'ai mieux compris que toutes ces bizarreries devaient être mises sur le compte de la race. Je me souviens que, quand j'étais petite, maman elle-même avait de ces nuances étranges, incompréhensibles. Elle a changé au contact de papa... Qu'est-ce que tu as à rire ?

EDWIGE

C'est ta façon de dire « papa ». Je trouve cette expression si drôle en parlant de cette sorte de

Goethe que nous fêtons ce soir. Tu ne trouves pas qu'il ressemble à Goethe !

MARCELLE, *froidement.*

Je ne sais pas, je n'ai pas connu Goethe !

A ce moment, Bouguet sort de l'orangerie avec sa femme et Blondel. Ils accompagnent le directeur de l'Aube.

LE DIRECTEUR DE L' « AUBE »

J'ai été heureux de vous apporter, ce soir, l'hommage de mon admiration à tous deux et de vous remercier, Madame, de l'article que vous avez bien voulu envoyer au journal.

BOUGUET, *présentant.*

Ma fille...

LE DIRECTEUR

Mademoiselle... L'article paraît demain matin. Vous a-t-on apporté les épreuves ?

MADAME BOUGUET

Pas encore... J'ai dit faiblement ma reconnaissance à tous les souscripteurs de cet objet d'art que je garderai précieusement. C'est bien la première fois de notre vie, par exemple, que nous écrivons dans un journal...

LE DIRECTEUR

Les savants nous dédaignent, je sais...

MADAME BOUGUET

Mais j'ai été heureuse de cette occasion de dire au public ce qu'était notre collaboration, à Laurent et à moi...

BOUGUET

Je suis inquiet. Je n'ai pas encore pris connaissance de l'article. Ma femme a dû modestement encore s'effacer devant moi, comme toujours.

LE DIRECTEUR

La page est concise et admirable... Si, si, Madame, admirable. Puisque le groom n'est pas venu, je vais vous l'envoyer tout de suite avec les épreuves, dès que j'arriverai au journal... Mademoiselle... Monsieur Blondel...

MADAME BOUGUET

Au revoir... et confuse de l'honneur que vous m'avez fait avec cet hommage...

LE DIRECTEUR

Qui a pris, vous l'avez vu... un caractère quasi national.

Bouguet et sa femme accompagnent le directeur de l'Aube.

BLONDEL, à Marcelle.

Ma femme n'est pas plus souffrante ?

MARCELLE

Rassurez-vous.

BLONDEL

Je la trouve un peu nerveuse, ce soir.

MARCELLE

En effet. Nous causions là, en prenant le frais.

BLONDEL, à Marcelle.

Voulez-vous voir les musiciens ? Monsieur HERNERT désire, pour clôturer, qu'on finisse en jouant un air de Bach. Le chef d'orchestre a dit que c'était possible si vous aviez la partition de piano... L'aria de Bach, je crois.

MARCELLE

Parfait. J'y vais.

Elle rentre dans la salle.

BLONDEL, s'approchant de nouveau d'Edwige.

Ça va-t-il mieux, ma petite ?

EDWIGE

Oh ! je t'en prie, ne t'occupe pas de moi.

BOUGUET, *revient du fond et se retourne avant d'entrer dans la salle.*

Qu'est-ce qu'il y a ?

BLONDEL

Ma femme est un peu incommodée par la chaleur.

BOUGUET, *s'approchant.*

Rien de grave ?

EDWIGE

Rien du tout... J'étouffais un peu, j'ai pris l'air, voilà... Qu'on ne s'occupe pas de moi !

BLONDEL, *lui entourant la taille.*

Pauvre chérie ; c'est vrai qu'elle est pâlotte ! Elle a les yeux cernés. (*Il rit bruyamment.*) Eh ! eh ! des yeux de lune de miel, après tout !...

EDWIGE, *se dégageant en repoussant le bras de Blondel.*

Mais laisse-moi, laisse-moi.

BLONDEL, *étonné.*

Mon Dieu ! que tu es nerveuse ! Est-elle assez fébrile, hein, Bouguet ? Tu ne trouves pas cela extraordinaire...

EDWIGE, *s'en allant sur le rocking.*

Je vous en prie...

BLONDEL

Bon, la voilà qui pleure !... Ma chérie !... Qu'a-t-elle donc ?

EDWIGE

Je désire aller me coucher.

BLONDEL

As-tu besoin des domestiques ? La femme de chambre elle-même est employée au buffet.

EDWIGE

Non, non, de personne. Veux-tu simplement donner l'ordre à la femme de chambre qu'elle fasse mon lit et puis qu'on me laisse seule, qu'on ne me dérange plus. J'essaierai de me reposer.

BLONDEL

Bien, j'y vais.

EDWIGE

Ai-je la fièvre ? Je n'en sais rien. *(Elle tend brusquement son poignet à Bouguet qui s'en allait.)* Dites-moi si j'ai le pouls agité ?

Blondel est parti. Elle retire brusquement son poignet de la main de Bouguet.

SCÈNE IV

BOUGUET, EDWIGE

EDWIGE

C'est trop ! c'est trop !... j'aurai trop souffert ce soir... Oh ! ne me regardez pas ainsi, de cet œil glacé... Ne jamais vous parler, ne pouvoir jamais tenir que cette conversation banale qui devient pour moi mourante, entendez-vous ?...

BOUGUET

Ce sont nos conventions mêmes.

EDWIGE

Oui, oui, ce sont nos conventions, et je les exécute suffisamment, je crois ! Vous ai-je jamais importuné ? Vous ai-je excédé de mon amour ? Mais tout de même si inaccessible que vous soyez, il y a des moments où ce silence et cette froideur dépassent toutes les permissions !

BOUGUET, *dans une attitude froide et hautaine.*

Qu'y a-t-il de particulier aujourd'hui ?

EDWIGE

Il le demande ! Ce qu'il y a de particulier aujourd'hui ? Mais c'est votre fête, c'est la joie sur toute la maison, sur toute votre vie ! Tout l'amour monte vers vous, du passé, du présent, de la foule inconnue. Seul, un pauvre petit amour meurtri reste dans son coin et n'a même pas sa part de souvenir ! Aujourd'hui, je souffre d'une jalousie atroce. Jeanne est là, contre vous, à votre bras. C'est une sorte d'auréole et d'apothéose que vous partagez tous les deux. Tout à l'heure, je vous ai vu, je vous ai entendu lui donner un baiser, un baiser si profond, si grave, que j'en suis encore toute bouleversée !...

BOUGUET

Ce sont là des sentiments que vous avez tort d'éprouver. Ils ne vous font pas honneur, Edwige.

EDWIGE

Songez que vous n'avez même pas eu la délicatesse d'un souvenir aujourd'hui qui fût à moi... Si j'avais compris que, dans cette minute de plénitude, il y avait, pour l'ancienne amie, un regard pareil à ceux d'autrefois ! Mes engagements, ne les ai-je pas tous tenus ? Je ne vous approche plus jamais qu'avec des paroles de respect semblables à celles de tout le monde... mais vous, vous savez bien, au fond, que mon amour n'est pas mort ! Vous savez que la vie que je mène m'est insupportable ! Oui, oui, parfaitement, vous le devinez... Oh ! je ne cherche pas maintenant à la fuir, cette vie-là. Je l'ai acceptée, elle sera ce qu'elle sera ! Mais, au moins, qu'est-ce que je souhaitais comme récompense, une fois de

temps en temps... que sais-je?... tous les six mois... tous les ans?... Que vous me preniez affectueusement dans vos bras, que vous mettiez un baiser sur mon front douloureux ! Aujourd'hui, vous avez embrassé des amis, des indifférents ! Moi seule, vous m'avez oubliée !...

BOUGUET

Edwige, mon enfant, je comprends et je sens tout ce que vous dites, mais il y a entre nous un pacte conclu que je considère comme sacré. Je ne dois pas transiger avec lui. Ai-je besoin de te rappeler que si je ne me suis pas opposé à ce mariage, c'est uniquement parce que tu m'avais juré de rejeter toute mémoire d'une aventure qui fut si brève, de ne jamais y faire allusion. A ce prix seulement, j'ai consenti à ne pas dévoiler une vérité qui eût entraîné en effet des désastres ou des chagrins immenses. Ne me fais pas repentir d'un optimisme qui, pour qu'il se réalise, dépend uniquement de ta sagesse.

EDWIGE

Je crois que j'ai tenu parole. Je ne me suis pas engagée à ne plus vous aimer dans mon âme, car, cela, je ne le pouvais pas !

BOUGUET

Mais tu t'es engagée à faire tous tes efforts pour chérir ton mari... Et nous avons tous les deux escompté le temps et la sagesse, pour transformer dans ton cœur tout sentiment passionné, s'il en subsistait encore un. Ai-je eu tort de te croire ? J'ai trouvé qu'il y avait une très réelle beauté dans ce pacte. puisqu'il maintient l'équilibre de toutes ces existences, qui auraient pu être compromises, et dont tu es pour ainsi dire la clef de voûte !

EDWIGE

Je n'ai pas besoin que vous récapituliez tous vos mobiles, je les sais tous, je ne les oublie jamais. Vous en omettez même un qui est le meilleur et qui vous vaut toute ma reconnaissance...

BOUGUET

Lequel ?

EDWIGE

C'est que vous n'avez pas voulu que je sois chassée par Madame Bouguet et que je tombe à la misère ou au néant... (*Silence.*) J'ai donc contracté vis-à-vis de vous un engagement qui est, en effet, sacré... Enterrer mon amour, vous en libérer !... Mais que voulez-vous... tout le monde est heureux ici... tout le monde est pleinement heureux... vous, mon mari, elle, tous, sauf moi ! Ah ! que ce serait peu de chose pourtant ! A de certaines heures un regard de l'âme qui me dirait : « Je n'ai pas complètement oublié. Courage, ma petite ! » Et à d'autres moments même un baiser, oui, un baiser... oh ! qui n'ait plus rien de sensuel... comme celui, tenez, que vous avez donné tout à l'heure à votre femme et qui m'a fait si mal dans l'âme...

BOUGUET

Voyons, Edwige !...

EDWIGE

Songez donc que c'est moi qui ai tous les soucis de cet équilibre moral dont vous parlez et dont je suis la ménagère !... Vous, qui ne pensez plus à moi, cela vous est facile de vivre ! Mais moi, il faut que je surveille toutes mes pensées, tous mes actes... (*Elle met la tête dans ses coudes.*) Et puis, la chose terrible, oui, la chose terrible...

BOUGUET

Laquelle ? Pourquoi t'arrêtes-tu ?

EDWIGE

Ah ! vous me devinez !

BOUGUET, *vivement.*

Voyons, Edwige, ce n'est pas vrai, tu mens en ce moment-ci, car je sens bien que tu commences à aimer ton mari. (*Elle secoue la tête.*) Si, si, tu l'aimes déjà ! Tu as beau dire, tu ne le sais pas toi-même, mais moi je le devine... j'ai la joie de le découvrir... L'autre jour, tu t'es mise en colère, tu l'as défendu à propos d'une futilité, avec de la véhémence que j'ai trouvée charmante.

EDWIGE

Ce n'est pas l'amour !

BOUGUET, *s'animant comme pour se persuader lui-même.*

Et comme il t'aime, lui ! Quel plaisir à voir la bonne candeur de ses yeux, la sollicitude joviale dont il t'entoure, sa transformation, car il est transformé depuis...

EDWIGE

Taisez-vous ! taisez-vous ! (*Elle lui prend la main, la retire.*) Permettez que j'appuie ma tête sans rien dire sur votre épaule...

BOUGUET

Allons, Edwige ! Pas de mots d'enfant gâtée ! Une plus noble attitude ! Plus de ces faiblesses d'adolescente. C'est exact, je pourrais, je devrais te dire, peut-être, de temps en temps, le mot qui fouetterait ta volonté et qui rassurerait tes émois.

EDWIGE

Ah ! vous le reconnaissez !...

BOUGUET

Mais je ne le ferai pas. Je ne dois pas le faire, je ne le dois pas. Moralement, j'ai vis-à-vis de mon ami un devoir qui doit toucher au scrupule. Le silence total est préférable. Tout rapprochement, s'il t'apportait un bienfait et du courage, serait tout de même un pas en arrière... Mais oui... je crains tes bras tendus... (*Se reprenant*), quoique je te prie de n'avoir aucun doute là-dessus, je n'éprouve pour toi qu'une profonde sollicitude...

Il le dit sèchement, presque durement.

EDWIGE

Quelle cruauté ! prononcez donc au moins le mot amitié, s'il ne vous écorche pas la bouche !...

BOUGUET, *avec une force croissante.*

Une très profonde amitié, oui.

EDWIGE

Et puis, ne dites plus rien. Que font les mots !... Voyez, on va, on vient. Accordez-moi ces cinq minutes silencieuses, je vous en supplie. Si vous ne voulez pas me les accorder ici, que ce soit n'importe où, tenez derrière notre maison, dans une allée, dans plus d'ombre encore... que je sente, en ce soir si bon pour tous, si cruel pour moi, vos lèvres sur mon front. J'en aurai peut-être pour une année de courage !... Vous verrez, j'arriverai au but, mais d'ici là... oh ! d'ici là... par pitié... ne me refusez pas cette seconde... Je meurs de solitude et de courage vain... !

BOUGUET

Je la refuse.

EDWIGE, *tombant à genoux.*

Oh ! c'est trop ! c'est un luxe de cruauté inutile. Pour qui cette cruauté, pour qui ?... Vous

n'avez pas peur de moi, pourtant ! Hélas ! Hélas !...

Elle sanglote.

BOUGUET

Lève-toi... lève-toi vite. Tu ne vois donc pas que c'est un hasard qu'il n'y ait pas dix personnes ici.

EDWIGE

Pensez à l'effroyable contrainte de mon cœur !... Oh ! mon adoré !...

BOUGUET, *la faisant se lever brusquement.*

Lève-toi, te dis-je !

Un temps. Il s'écarte.

EDWIGE, *à voix basse, se rapproche.*

Dites-moi alors que je vous verrai tout à l'heure, n'importe où... que l'on ne va pas se séparer ainsi ce soir... c'est impossible !... Oh ! ce soir !...

BOUGUET

Tais-toi !... Voici Hernert.

SCÈNE V

BOUGUET, EDWIGE, HERNERT

HERNERT, *des marches de l'orangerie.*

Eh bien ! Vous n'entrez pas pour écouter du Bach ? Vous entendez, on commence. Avouez que j'ai eu une bonne idée : du Bach vous va mieux qu'une mauvaise valse.

BOUGUET, *vague, cherchant ses mots.*

Certainement oui, je vous remercie.

HERNERT

A moins que vous ne préféreriez l'entendre du dehors sous les arbres ?

BOUGUET

Si c'est avec vous. (*A Edwige, qui lui fait des signes désolés.*) Va, rentre dans la salle.

EDWIGE, ramasse une écharpe et bas en s'en allant.

Dites-moi deux mots tout à l'heure, dans la foule. je vous attends, — si, je vous attends !...

BOUGUET, après une hésitation.

Va.

Elle se sauve.

SCÈNE VI

BOUGUET, HERNERT

BOUGUET

Monsieur Hernert, précisément je vous cherchais. Je voulais me donner le plaisir très grand (*Edwige est sortie. Les deux hommes se serrent la main.*) de vous serrer la main. Le permettez-vous ? Je me suis souvent demandé pourquoi vous, l'auteur dramatique glorieux, l'auteur de tant de beaux poèmes, vous aviez tenu à faire ce beau geste et à vous effacer devant un homme si éloigné de vous. Elle ne manque pas de grandeur, cette fraternité des esprits d'élite qui ne se connaissent pas. Mais en quoi ai-je mérité, je ne dirai pas le sacrifice, mais l'honneur que vous m'avez fait ?

HERNERT

Oh ! c'est une vieille dette, une très vieille dette contractée il y a déjà plusieurs années. Vous dites que nous n'avons point de contact, d'abord c'est faux. Vous savez que mes dernières œuvres sont des essais de philosophie pure ?

BOUGUET

C'est vrai, et ce sont de nobles œuvres qui date-

ront. Votre réfutation de Kant est un morceau étonnant.

HERNERT

Eh bien, c'est à vous que je dois de les avoir écrites, ces deux dernières œuvres.

BOUGUET

A moi ?

HERNERT

Oui. J'ai renoncé au théâtre, vous le savez. Je méprise presque maintenant la forme poétique et plastique. Je suis arrivé à ne concevoir que la pensée abstraite. Cette métamorphose, je la dois à bien des événements, à une évolution naturelle, il se peut, mais c'est à vous surtout, et, en m'effaçant devant vous, j'acquittais une dette de reconnaissance dont vous ne pouvez deviner la poignante histoire... Tout un drame que personne ne connaît et que personne ne connaîtra jamais !

BOUGUET

Pourquoi ne le connaîtrais-je pas ? Si vraiment, à une époque de votre vie, j'ai été l'appoint que vous dites, le camarade inconnu dont vous parlez, pourquoi ne vous demanderais-je pas le premier cette confidence ?

HERNERT, *le regardant en face.*

Peut-être, après tout ! Oui, c'est un émouvant miracle que celui auquel vous faisiez allusion tout à l'heure, la fraternité des esprits supérieurs, cette marche sourde en avant de mille têtes qui ne se connaissent pas et qui poursuivent, chacune dans sa sphère, la recherche des vérités. C'est un bataillon bien dispersé, mais, voyez, nous ne nous étions jamais parlé, et, dès que nos deux regards se sont rencontrés, il semble que nous ayons deviné en nous des ascendances communes, des affinités

qui font de nous deux êtres très proches, et qui se sont peut-être toujours connus... C'est assez grand...

BOUGUET

Oui, c'est très grand... Alors, à quoi servirait donc cette parenté mystérieuse, si elle ne nous donnait pas le droit de brûler les étapes de l'amitié et de parvenir, d'un coup, à ce plan de confiance ou d'aveu que je réclame ? En des domaines très proches, ceux de la recherche et de l'idée, nous sommes déjà de la famille.

HERNERT

Mais, moi, je suis le néophyte. Je suis le nouveau venu. Vous, vous avez toujours vécu dans la pensée, moi pas. Je suis parti des sens. Oui, j'ai été un sensuel jusqu'à trente ans ; puis, après les sens, j'ai traversé les sentiments... Aujourd'hui, je suis parvenu à la pensée et je me suis livré à elle complètement... Ceux qui comprennent le mieux imaginent que j'ai traversé ces trois cercles successifs : les sens, les sentiments et les idées, par un enchaînement tout naturel. Du tout, c'est à un grand à-coup que je le dus. Il fut simple. Vous, vous pouvez savoir...

BOUGUET

Dites, dites... Je vous en prie...

HERNERT

Depuis des années je cachais un amour tranquille et heureux... un amour sans publicité qui a pourtant alimenté dix ans de ma vie, dix ans !... Tout à coup, en un jour, en une soirée, dans les solitudes vertes de Normandie où je vivais, ç'a été l'effondrement, la rupture la plus atroce, — les saletés révélées, le cri furieux de la haine... La désillusion se reportait sur tout mon passé et,

dans la débâcle, cette femme a détruit jusqu'au souvenir, jusqu'aux images !... Un soir, je suis sorti dans le jardin, un jardin comme celui-ci, tout mouillé de lune... je me suis traîné sous un chêne — je me souviens — pour mourir. J'ai appuyé le canon du revolver sur la place choisie. Je me suis étendu dans la position de la mort... et, alors, dans cette position, mes yeux se sont fixés tout naturellement sur le ciel... C'est ce qui m'a sauvé. Je n'y ai pas vu Dieu, certes !... Mais, dans ce raccourcissement suprême de la volonté, au moment de l'effort sur le tremplin, j'ai vu là-haut, par une espèce de synthèse que connaissent tous ceux qui ont failli mourir et qui ont interrogé le ciel, j'ai vu les flambeaux... les idées qui illuminent toute la conscience du monde que j'allais quitter !... J'ai vu là-haut, accrochée, je puis dire, d'étoile en étoile, toute la pensée humaine... comme si, désagrégée mais jamais perdue, elle vivait réellement au-dessus des morts, et formait ce grand nimbe universel, qui nous emporte vers des fins de clarté ou de sérénité... Ma main s'est attardée longtemps, longtemps, indéfiniment... Dès ce regard suprême j'avais été happé par le ciel de l'homme... Le ciel divin — l'autre, non !... — J'ai voulu atteindre le connaissable avant de partir pour l'inconnu ! Dès lors, je me suis acheminé comme vous, comme tant d'autres, vers l'Infini... La chair n'a plus compté : ma douleur se perdait dans l'esprit universel !

BOUGUET

Oui, la pensée est le refuge des âmes qui ont vécu ! L'idée est tout. Voilà. Ah ! la bienfaisante certitude !... Et comme on en a besoin quelquefois !...

Son œil s'anime étrangement.

HERNERT

Oui, n'est-ce pas ? L'idée est devant nous. Elle éclaire le monde entier dans sa marche. Les flambeaux sont là qui précèdent. Dès qu'on s'est penché sur toutes les possibilités immenses de l'esprit, on voit que l'idée précède l'acte. Alors, que deviennent la terreur, l'amour, la douleur ? Des résidus, des déchets de l'âme en marche ou de la pensée universelle... On ne sent plus l'amputation qui vous est faite d'une partie de soi-même... Alors, de toute mon énergie, la mort que j'espérais, dont j'avais soif, je l'ai repoussée comme une formule insignifiante et je me suis précipité sur des livres. Les premiers qui me soient tombés sous la main ce furent les vôtres. Oh ! qu'ils sont beaux dans leur sécheresse et dans leur volonté aride. Votre dernier, *Evolution et Matière*, m'a empoigné comme un flot. De ce jour, je suis arrivé à vivre et à agir par des énergies immortelles... La fatalité qui a failli m'écraser n'est qu'un point de vue bien mesquin et, au-dessus de la fatalité, il y a la majestueuse liberté de la pensée... Je vous dois infiniment, Bouguet !... comme je dois ma vie et mon courage à la pure contemplation du ciel, un soir, sous le chêne d'un petit village. L'âme suprême a consolé mon âme d'homme.

BOUGUET, *avec une grande émotion.*

Comme c'est étrange que vous parliez ainsi... comme c'est curieux, cette confession aujourd'hui !... Et comme je suis ému... effrayé... Vous ne pouvez pas savoir non plus à quel point !...

HERNERT

Pourquoi ?

BOUGUET, *lui saisissant tout à coup nerveusement le bras.*

Pourquoi ?... Parce que... j'ai cinquante-cinq

ans, mon ami... Dès l'âge de quinze ans, je vivais dans ce troisième cycle dont vous parliez : la pensée, la recherche... Et voici que je fais peut-être le chemin inverse de celui que vous avez fait !

HERNERT

C'est-à-dire ?...

BOUGUET

Oui, parti de la pensée après être passé par les sentiments, j'en arrive peut-être aux sens.... dont vous venez !... Quelle affreuse contradiction !... Et quel échange !...

HERNERT

Est-ce possible ?...

BOUGUET

Pendant que vous parliez, j'écoutais votre histoire avec angoisse... Vous ne pouvez concevoir mon doute de moi-même en ce moment... mon étonnement... ma rage, depuis quelques jours... le doute de ma fierté qui m'envahit !... Celui auquel vous vous confessez avec ardeur n'est peut-être qu'un pauvre vieux savant naïf et falot, qui n'a même pas la connaissance de soi-même et qui, à cinquante ans passés, se sent tout à coup pris par une force rétrograde... Oui, ne cherchez pas à comprendre... Nous sommes deux voyageurs, nous nous rencontrons en chemin inverse. Nous pensions l'un à l'autre, sans nous connaître... et nous nous rencontrons en passant, l'un allant là, l'autre en revenant. Et nous nous tendons la main fraternellement, mais avec une bien belle amertume !

HERNERT

Ce n'est pas encore assez que cette poignée de main... Je ne sais ce qu'évoque pour vous cette

soirée, ces arbres, ce jardin. Je devine obscurément une terreur... Mais je sens monter en moi, près de vous, toute l'émotion du soir où j'ai souhaité de disparaître à cause d'elle... Voyez-vous, c'est le même ciel immobile... Il n'y a qu'une chose qui est peut-être changée... le visage de ma douleur... Et un peu grâce à vous, n'est-ce pas ? Comprenez-vous ma dette superstitieuse, maintenant ? et pourquoi j'ai tenu à l'acquitter ?

BOUGUET

Il faut que je vous embrasse... il faut que nous nous embrassions !...

HERNERT

De tout mon cœur !

Et ces deux hommes, dans l'ombre, se donnent un baiser maladroit où se mêlent des larmes et de larges respirations oppressées.

BOUGUET

Mon ami, mon cher ami ! qui pourrait comprendre notre émotion en ce moment et le baiser d'homme que nous venons d'échanger ?

HERNERT, *radieux.*

Vous voyez que j'ai bien fait de venir ce soir. Je ne m'attendais pas à un pareil moment.

BOUGUET

Quelqu'un vient nous le voler.

HERNERT

Et, voyez, c'est un peu comme dans des histoires et comme à la fin des rêves, la musique cesse avec nos paroles.

SCÈNE VII

LES MÊMES, HERVÉ, DES INVITÉS, puis MADAME BOUGUET, PÉLISSIER, CORMEAU, MARCELLE, puis EDWIGE.

Une quinzaine de personnes sortent et descendent les marches de l'orangerie.

HERVÉ, à Bouguet.

On vous cherchait, Monsieur Bouguet. Vous n'avez pas entendu ?

BOUGUET

Nous écoutions du dehors, Hernert et moi.

Il rentre précipitamment dans l'orangerie, presque en courant.

HERVÉ

Monsieur Hernert ! vous a-t-on remis ou envoyé votre exemplaire de la médaille commémorative ?

HERNERT

Je ne sais pas si je l'ai reçue. En tout cas, on ne me l'a pas donnée ici. Au fait, je réfléchis même que je ne l'ai pas vue.

HERVÉ

Tenez, la voilà.

Quatre ou cinq personnes se rapprochent. Hernert regarde, sous la lumière qui vient de l'orangerie.

HERNERT

C'est très bien. Autant qu'une médaille peut être bien. Puis, c'est une plaisante idée du sculpteur d'avoir doucement appuyé le visage de son mari sur celui de Madame Bouguet. On ne sait pas lequel des deux reflète l'autre... On dirait que ces grands fronts absorbent toute la lumière...

HERVÉ

Comme c'est vrai, Monsieur, ce que vous dites !

D'ailleurs, Madame Bouguet aime passionnément la lumière. Figurez-vous qu'il n'y a pas de rideaux à ses fenêtres et elle se coiffe résolument en arrière.

Madame Bouguet descend de l'orangerie.

MADAME BOUGUET

Vous parliez de moi ? Vous vous moquiez de ma coiffure ?

HERNERT

Au contraire. Nous admirions votre front que le sculpteur a fait très ressemblant. Nous disions : un front qui absorbe toute la lumière.

MADAME BOUGUET

On m'a assuré que Victor Hugo avait l'habitude, quand il voyait le front d'une femme embroussaillé, de lui rejeter tous les cheveux en arrière. Il avait raison : le front, c'est le visage de l'intelligence... Je ne dis pas ça pour moi !

UN ÉLÈVE, du perron de l'orangerie.

Mesdames, Messieurs, Mademoiselle Mériel, de la Comédie-Française, veut, avant que nous nous séparions, vous dire un sonnet qu'un des nôtres, un jeune élève de l'Institut Claude-Bernard, a écrit en l'honneur de notre maître. Mademoiselle Mériel le dira, appuyée au socle de la vieille statue de Pomone, ici à droite...

PÉLISSIER

Excellente idée. Il faisait si chaud à l'intérieur.

CORMEAUX

Et ce sera beaucoup plus décoratif. Elle est si décorative !

MARCELLE, s'empressant et désignant le fond du jardin.

Si vous voulez tourner... à droite... c'est la

statue qui est presque au pied de l'escalier.

On se dirige en masse dans le fond à droite. Il ne reste plus sur la scène que Madame Bouguet, HERNERT, Hervé. Edwige, à ce moment, sort de l'orangerie et passe en se dirigeant vers sa maison.

MADAME BOUGUET, *l'apercevant.*

Edwige, tu ne viens pas ?

EDWIGE

Non. Je vais me coucher. Je n'en peux plus.

MADAME BOUGUET

Tu n'attends pas la fin ?

EDWIGE

Je suis prise d'un véritable étourdissement. Je monte dans ma chambre. Excusez-moi, et à demain.

MADAME BOUGUET

Tu n'as besoin de personne ?

EDWIGE

J'ai prié la femme de chambre, au contraire, de ne pas me réveiller.

MADAME BOUGUET

Le bruit ne te dérangera pas ?

EDWIGE

Pas le moins du monde. Avant un quart d'heure, je serai endormie. Je n'en peux plus !

UN PRÉPARATEUR, *appelant dans le fond.*

Vous venez écouter, Hervé ?

HERVÉ

J'arrive. Une seconde.

Edwige est entrée dans le pavillon. Elle attend à l'intérieur. On entend plus loin une voix qui psalmodie quelques vers. Madame Bouguet, au premier plan, donne un ordre à Hervé.

MADAME BOUGUET

Dites-moi, Hervé, il n'est pas venu un groom du journal l'*Aube* apporter des épreuves ?

HERVÉ

Non, Madame. Je suis au courant, s'il était venu, je ne l'aurais pas fait attendre.

MADAME BOUGUET

S'il n'arrivait pas avant un quart d'heure, vous seriez bien aimable de téléphoner au journal, car je ne veux pas qu'un article de cette importance paraisse sans que mon mari en ait pris connaissance. Vous me les apporteriez, je les corrigerais là... tenez... près de cette lampe...

HERNERT, *baisant la main de Madame Bouguet.*

Je prends congé de vous...

MADAME BOUGUET

Comme je vous remercie d'être venu ce soir, Monsieur Hernert. J'espère que nous deviendrons de vrais amis.

HERNERT

C'est le vœu que j'exprimais à Bouguet lui-même, il y a un instant. Nous venons de causer amicalement. Quelle étonnante impression de candeur et de sincérité se dégage de lui !... Vous savez... la pure simplicité des voyants !... Vous êtes tous des candides ici. Vous m'avez encore donné, ce soir, un peu de réconfort, et je m'en vais charmé. A bientôt donc. J'ai hâte de revoir déjà cette maison de travail, d'ardeur, cette ruche paisible de l'intelligence et du savoir qui veille au cœur de Paris.

Il s'en va. Au moment où il se dirige vers le fond pour aller rejoindre le groupe qui s'est réuni dans le jardin, on aperçoit Bouguet qui, à son tour, descend de l'orangerie et passe en se dirigeant du même côté qu'Edwige tout à l'heure.

SCÈNE VIII

MADAME BOUGUET, *qui remontait en suivant Hernert.*

Tiens ! tu fuis aussi ? Tu n'étais pas là-bas, sous les coups de l'encensoir...

BOUGUET

Je commence d'ailleurs à en avoir par-dessus la tête. Nous en a-t-on asséné, ce soir !... C'est fastidieux !

MADAME BOUGUET

Où t'en vas-tu, lâcheur ?...

BOUGUET

Je monte au laboratoire. Je m'aperçois que j'ai complètement oublié de fermer à clef mon secrétaire. Il y a mon manuscrit... Demain, le garçon de salle pourrait fouiller ; c'est tout à fait inutile... Déjà, quelques indiscretions ont été commises dans la *Revue bleue*... Je reviens tout de suite...

Il s'en va par une allée à gauche, derrière le pavillon des Blondel.

MADAME BOUGUET, *aux domestiques
qui sont sur le seuil de l'orangerie.*

Oui, vous pouvez commencer à éteindre.

MARCELLE, *revient au fond.*

Maman ? Tu es là ?... Ton absence est remarquée.

MADAME BOUGUET, *toujours aux domestiques.*

Et vous pouvez fermer de ce côté.

Ils ferment les volets de l'orangerie.

MARCELLE

Edwige est montée se coucher, je crois ?

MADAME BOUGUET

J'espère que nous n'allons pas tarder à en faire autant. Minuit est proche.

MARCELLE

Pas loin.

MADAME BOUGUET

Je fais fermer les portes, de ce côté, pour indiquer aux retardataires que je voudrais bien avoir la paix. Il faut que je fasse demain matin une série d'inoculations.

BLONDEL, *arrivant du fond.*

Eh bien, je vous assure que vous avez absolument l'air de le faire exprès !... Ni le mari, ni la femme !... Les vers de ce pauvre garçon sont d'une idiotie !

MADAME BOUGUET

Mais c'est par pudeur que je n'ai pas voulu entendre. Ça me gêne.

BLONDEL

Allez le féliciter tout de même. Il est ému.

MADAME BOUGUET

Qu'est-ce que je dirai ?

BLONDEL

Dites que le dernier vers est admirable. Ça fait toujours plaisir à un poète.

Blondel reste en scène et allume une cigarette en riant.

SCÈNE IX

PÉLISSIER, *son pardessus sur le bras, sort du pavillon des Blondel.*

Tiens ! vous êtes là, Blondel !

BLONDEL

Pourquoi cet étonnement ?

PÉLISSIER

Ah ! je croyais que c'était vous qui étiez rentré dans votre maison.

BLONDEL

Non. J'étais de service, mon cher.

PÉLISSIER

Je prenais dans l'obscurité mon pardessus que j'avais déposé chez vous, avec le vestiaire de Madame Duruy, quand on vint juste éteindre votre rez-de-chaussée. Alors je me suis trouvé stupidement dans l'obscurité !... A tâtons, je me suis mis à chercher, autour de votre billard sur lequel j'avais jeté le pardessus, et...

BLONDEL, *regardant le pavillon.*

Ah ! oui ! tiens, au fait, c'est éteint ! Pourquoi ?... C'est absurde. Je vous demande bien pardon.

PÉLISSIER

On a poussé la porte pendant que j'étais là. C'était un couple. Je croyais que c'était vous qui accompagniez Madame Blondel.

BLONDEL

Du tout. Ma femme était seule... Ce ne peut être elle que vous avez aperçue.

PÉLISSIER

Alors, vous avez des invités chez vous...

BLONDEL

C'est d'ailleurs imprudent de laisser ainsi toutes les portes ouvertes. Je recommande toujours à ma femme de fermer au moins la porte qui donne derrière ce massif d'arbres.

PÉLISSIER

C'est par là que je suis entré.

BLONDEL

Un instant. (*Au moment de s'en aller.*) Vous désirez du feu ? Voilà une boîte d'allumettes.

Il lui laisse les allumettes. Pélissier allume un cigare, met son pardessus. Quelques secondes après Blondel, qui a fait le tour de sa maison, revient ; il remet des clefs dans sa poche.

PÉLISSIER

Adieu, mon cher ; alors je ne serre pas la main de Madame Blondel.

BLONDEL

Ma femme se sentait souffrante. Elle est montée depuis longtemps se coucher.

PÉLISSIER

Ah ! elle est montée !...

BLONDEL, *regarde la fenêtre du premier.*

Oui...

PÉLISSIER

Vous lui présenterez tous mes respects.

BLONDEL, *distrain, regardant la maison.*

Vous dites ?

PÉLISSIER

Vous lui présenterez tous mes respects.

BLONDEL

Oui... Cependant, pourquoi n'est-ce pas allumé dans sa chambre ? Et pourquoi tout est-il éteint en bas ? (*La lumière s'allume au premier.*) Ah ! voilà, justement. Mais, alors, elle n'était peut-être pas montée... Tiens !...

Il jette un caillou dans la fenêtre.

PÉLISSIER

Ce n'est pas pour me dire adieu, cher ami, que vous allez déranger Madame Blondel ?

BLONDEL

Rassurez-vous ! *(Il jette un second caillou et appelle.)* Edwige !...

La fenêtre s'entr'ouvre. Edwige passe imperceptiblement la tête par les volets.

EDWIGE

Qu'y a-t-il ? C'est toi ?

BLONDEL

Oui. Tu es encore habillée ? Comment n'es-tu pas couchée ?

EDWIGE

Je flâuais.

BLONDEL

Tu viens pourtant d'allumer tout de suite ?

EDWIGE

Oui. Pourquoi ?

BLONDEL

Pour rien...

PÉLISSIER

Au revoir, Madame.

EDWIGE, *à la fenêtre.*

Au revoir, Monsieur. Je vous demande pardon. Je suis montée ; j'étais un peu souffrante !

PÉLISSIER

Reposez-vous. Il est déjà si tard !

Edwige a refermé la fenêtre.

BLONDEL

Adieu, mon cher. *(Le retenant.)* Vous vous trouviez dans la salle de billard quand on a éteint ?...

PÉLISSIER

Oui, je prenais mon pardessus...

BLONDEL

En passant, voulez-vous avoir la complaisance de dire à Bouguet... ou plutôt à Madame Bouguet... oui, à Madame Bouguet... que je désire lui parler... Ils sont certainement dans le groupe. Je viens d'y laisser Monsieur Bouguet.

Un grand temps. Il reste seul et considère machinalement sa maison.

SCÈNE X

MADAME BOUGUET, BLONDEL

MADAME BOUGUET, *dans le fond.*

Mon ami ? Péliissier m'avertit que vous me cherchez.

BLONDEL

Oui. Je voudrais dire un mot à Bouguet. Où est-il ?

MADAME BOUGUET

Voilà quelques minutes, il s'est absenté... attendez... (*Se rappelant.*) Ah ! il est monté au laboratoire. Il m'a dit qu'il allait fermer son secrétaire.

BLONDEL

Depuis combien de temps ?...

MADAME BOUGUET

Une dizaine de minutes !

BLONDEL

C'est curieux... Pourquoi fermer son secrétaire ? A quel propos ?

MADAME BOUGUET

Sans doute à cause du fameux livre, des notes

aussi relatives au sérum. Il y a eu des fuites. Vous savez qu'il n'aime pas beaucoup laisser les clefs sur les portes.

BLONDEL

C'est une excellente habitude, en effet. Il faut toujours fermer les portes ; je viens d'en faire autant... Pourquoi riez-vous ?

MADAME BOUGUET

Je ris... de vos axiomes... La Palice ! C'était tout ? Oui ? C'est pour cette question insipide que vous m'avez appelée ? Vous ne pouvez donc pas bouger d'ici ?...

BLONDEL, *hésitant.*

Non, en effet... Et alors, je désire qu'on aille le chercher. Je veux savoir où il est en ce moment.

MADAME BOUGUET, *riant de plus en plus.*

Laurent ? Elle est bonne !... Allez-y vous-même. Pourquoi restez-vous là comme un paquet !

BLONDEL

Madame Bouguet... je suis un peu inquiet et troublé... Oui, je suis très inquiet de la santé de ma femme. Elle était vraiment dans un émoi... dans une irritation bizarre... Ecoutez, voulez-vous avoir l'obligeance de monter chez elle, dans sa chambre ? Je préfère ne pas la déranger moi-même. Montez, vous lui demanderez si elle ne désire pas un cachet d'antipyrine.

MADAME BOUGUET

Mais, très volontiers, mon ami.

BLONDEL

Montez. Je vous attends ici. (*Madame Bouguet entre dans le pavillon. Blondel se promène, craintif, timide. Il approche des fenêtres du rez-de-chaussée. De la*

main, il s'assure que la persienne qu'on aperçoit est bien fermée. Puis il s'efface sur la gauche en regardant la porte. Les musiciens passent le long de l'orangerie avec leurs boîtes d'instruments. Ils parlent bruyamment.) Chut ! Silence, Messieurs ! (Il écoute attentivement à la porte, mais sans entrer, puis il revient à l'avant-scène. Il regarde à nouveau la persienne du premier éclairée.) Elle éteint !

Il se cache derrière un arbre.

SCÈNE XI

Quelques instants après Madame Bouguet sort à pas précipités. Elle a l'air de s'enfuir vers le fond en ne voyant plus Blondel.

BLONDEL

Eh bien, je suis là... Où couriez-vous ?

MADAME BOUGUET, *arrêtée net, se retourne.*

Je ne courais pas.

BLONDEL

Vous avez vu ma femme ?

MADAME BOUGUET

Oui, je l'ai vue... ce ne sera rien.

BLONDEL

Et le cachet ?

MADAME BOUGUET

Quel cachet ?... Ah ! oui... Non, elle n'a besoin de rien. Elle dormait...

BLONDEL, *s'approchant d'elle.*

Qu'est-ce que vous avez ?

MADAME BOUGUET

Moi, rien.

BLONDEL

Si je vous assure... votre visage paraît con-

tracté, vous êtes toute pâle... comme si vous aviez eu une frayeur...

MADAME BOUGUET

Vous voyez cela dans l'obscurité ?

BLONDEL

Je le vois... je le sens...

MADAME BOUGUET

La fatigue nous gagne. Nous sommes épuisés. Allons congédier tout le monde... Mais venez donc !

BLONDEL, *ne cessant de l'observer.*

Non, je n'irai pas. C'est vous qui allez venir ici.

MADAME BOUGUET

Qu'est-ce qui vous prend ? Vous n'aviez jamais osé me parler sur ce ton...

BLONDEL

Je veux que nous restions ici. Continuons à parler à voix très basse. Vous là, moi là ; vous, tournant le dos à la maison, à la porte... et moi, moi...

MADAME BOUGUET, *essayant de se dégager
mais la voix fléchissante.*

Je crois que vous perdez la tête, Blondel !

BLONDEL, *il la place derrière l'arbre.*

Il y a l'un de nous deux qui est certainement plus ému que l'autre. Lequel ? Lequel ?...

MADAME BOUGUET

Je ne sais pas ce que vous voulez dire ! Je me sou mets à votre fantaisie...

BLONDEL

Mais ne vous retournez donc pas comme cela tout le temps !... Parlons, vous dis-je... Ou plutôt, non, taisez-vous, donnez-moi votre main, sim-

plement. Asseyez-vous... Asseyez-vous là... ma pauvre, asseyez-vous...

MADAME BOUGUET

Oh ! mais, vous êtes odieux, Blondel, simplement !... Qu'avez-vous, ce soir ?

BLONDEL

Et vous, qu'avez-vous donc ? On dirait que vos yeux ont reçu une commotion... On dirait qu'ils ont tout à coup aperçu un désastre... Vous luttez... vous plastronnez...

MADAME BOUGUET

Mais encore...

BLONDEL

Chut !... Taisez-vous. Cette fois, je l'exige !... Taisez-vous ! Demeurons cachés, tapis... (*Silence prolongé.*) Qu'est-ce que ça peut bien vous faire qu'on ouvre la porte derrière vous ?... Silence !... (*A ce moment, la porte du pavillon s'entr'ouvre tout doucement. Blondel s'est dissimulé à droite avec Madame Bouguet, qui reste de dos au pavillon, tandis que Blondel, la main sur l'épaule de Madame Bouguet, regarde et attend. Une silhouette d'homme sort du pavillon, inspecte et, à pas pressés, mais avec précaution, s'enfuit vers le fond, du côté des lumières. Blondel veut se précipiter... Madame Bouguet, toujours sans se retourner, l'arrête du bras. Blondel la repousse, fait quelques pas en avant, et, au moment où la silhouette d'homme disparaît complètement au tournant d'une allée, il appelle de tous ses poumons.*) Bouguet ! Bouguet !

SCÈNE XII

BLONDEL, MADAME BOUGUET,
BOUGUET

BOUGUET

Qui m'appelle ?

BLONDEL
Blondel.

BOUGUET
Que me veux-tu ?

BLONDEL
Tu es monté dans ton bureau ? Tu en arrives, n'est-ce pas ?

BOUGUET
Oui, pourquoi ?

BLONDEL
Tu avais laissé ton secrétaire ouvert, paraît-il ?

BOUGUET
Oui...

BLONDEL
C'est ce que me disait ta femme... Tu as raison... on pourrait te voler.

BOUGUET
Il y a mon manuscrit...

BLONDEL
Tu n'as rien de plus précieux, toi !... *(Terrible.)*
Ecoute... *(Madame Bouguet a un gémissement.)* Non, d'abord, regarde ta femme.

BOUGUET
Qu'a-t-elle ?

Blondel saisit la lampe du jardin qui était à droite, près du perron, sur une table. Il vient à Madame Bouguet, la lampe à la main, et lui éclaire le visage. On distingue le ravage du tourment, sur ses traits, sans toutefois que la noblesse en ait disparu.

BLONDEL
Regarde dans quel état elle est... Et toi !...

Il place la lampe brusquement sous le visage de Bouguet. A ce moment, Hervé arrive du fond, poussant un groom devant lui.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, HERVÉ, UN GROOM

HERVÉ, *en courant, et repoussant Blondel.*

Ah ! Madame Bouguet ! je vous cherchais...
voici les épreuves.

BLONDEL, *à voix forte.*

Non, non... tout à l'heure ! Après !... Va-t'en
Hervé !

MADAME BOUGUET, *avec énergie, se détache de l'arbre
auquel elle s'appuyait, et prend des mains de Blondel
la lampe qu'il tenait levée.*

Non pas tout à l'heure... Maintenant. Blondel, il
faut que je corrige cet article. Hervé, je vais le
corriger ici. (*Elle passe la lampe à Hervé et désigne la
petite table de jardin à côté d'elle. Puis, simplement, à
son mari.*) Mon ami, veux-tu que nous corrigions
ces épreuves à tête reposée ? Hervé, disposez ce
qu'il faut. Assieds-toi là, veux-tu ? (*Bouguet hésite
puis passe lentement et s'assied à la table désignée. Elle
va à Blondel qui demeure interdit.*) Je vous en supplie
partez... il le faut, vous entendez... il le faut...

BLONDEL

Parce que...

MADAME BOUGUET, *se dressant presque sur la pointe des
pieds et considérant Blondel avec une souveraine autorité
retrouvée.*

Avant toute chose, laissez-nous, je l'exige...
Moi d'abord... Obéissez, Blondel, à la femme que
je suis !... Obéissez ! Vous le devez.

BLONDEL, *intimidé devant elle, puis, sourdement.*

Soit... Je vous donne les minutes nécessaires, usez-en comme vous voudrez, mais à la condition expresse qu'après nous restions tous les deux seuls, lui et moi.

Il passe devant elle et va à Bouguet, assis, de dos à eux, et auquel Hervé a passé un stylographe et parlé à voix basse.

MADAME BOUGUET

Merci.

BLONDEL

Puisque tu as fermé, dis-tu, ton bureau, veux-tu m'en donner la clef ? Un papier à y prendre. (*Bouguet, lentement, sans mot dire, tire de sa poche un trousseau et le remet à Blondel. Celui-ci lui frappe sur l'épaule et d'un air menaçant.*) Travaille, mon vieux, travaille !

Il s'en va, hâtif, par l'allée de gauche. Hervé remonte le bec de la lampe sur la table, au premier plan.

BOUGUET, *dès que Blondel a disparu.*

Jeanne... tu as cru, parce que tu m'as heurté dans l'ombre de cet escalier, que...

MADAME BOUGUET, *simple et froide.*

Laisse... (*Au chasseur, qui est demeuré dans le fond.*). Chasseur, vous avez les épreuves ?... Hervé, laissez-nous.

LE CHASSEUR

Les voilà.

MADAME BOUGUET, *au chasseur, désignant un bosquet au fond.*

Voulez-vous attendre là-bas ?

Hervé et le chasseur s'éloignent.

SCÈNE XIV

BOUGUET, MADAME BOUGUET, seuls

BOUGUET, *voulant parler.*

Jeanne... Jeanne...

MADAME BOUGUET, *très simplement, l'arrête du geste.*

Il faut d'abord que tu écoutes ceci... Tu jugeras si j'ai bien dit ce qu'il fallait dire. Si quelque chose ne te plaît pas, un mot même, barre. (*Elle lui tend le stylographe.*) Tu verras, les premières phrases sont insignifiantes, un remerciement banal... je les passe : « Je remercie les amis connus et inconnus... je conserverai leur témoignage, etc. » Tiens, le prote a sauté un mot... Passe-moi le stylographe...

Elle lui reprend le stylo des mains et corrige.

BOUGUET

Jeanne, ma chérie...

MADAME BOUGUET, *vivement.*

L'essentiel, le voici. Ecoute : « Je ne voudrais pas que ce témoignage de sympathie eût cependant un caractère personnel... Je tiens à le redire ici... ma part de collaboration a été une œuvre modeste et respectueuse aux côtés de l'homme le plus grand, le plus haut de cœur et d'esprit que je connaisse, le guide le plus sûr... Notre collaboration fut si étroite, nos heures furent si mêlées, que, pendant vingt ans, je puis le dire, nous ne connûmes pas une minute qui ait été dissociée, pas un instant qui n'ait été la plus efficace des tâches... »

Elle s'arrête, étranglée d'émotion, elle ne peut plus parler.

BOUGUET

Ma bien-aimée...

MADAME BOUGUET, *les yeux dans les yeux.*
Est-ce cela qu'il fallait dire, Laurent ?

BOUGUET, *avec un emportement soudain.*
Non, c'est cela qu'il faut barrer, barrer !...

Il a un geste qui zèbre l'air.

MADAME BOUGUET, *le considère
avec une expression atterrée.*

Est-ce vrai ?... Vingt ans... de cet amour...
vingt ans de collaboration... il faut les barrer !...
Est-ce cela que tu veux dire vraiment, Laurent ?...
Ce furent donc vingt années de mensonge ?...
(*Brusquement.*) A quand cela remonte-t-il ?... A
quand ?

BOUGUET

Je t'expliquerai... Oh ! Jeanne, j'ai des remords,
mais pas celui que tu crois, pas ceux que tu sup-
poses. Quand tu m'as heurté là, dans l'ombre de ce
couloir, sache que je ne venais pas de sa chambre,
je te l'affirme... Pas cela, non !...

MADAME BOUGUET

Pourquoi ne m'as-tu pas avoué ? Je t'avais
pourtant un jour demandé de le faire... Tu le
pouvais. (*Avec force.*) Si, si, tu le pouvais... (*Elle
ressaisit le feuillet et lit.*) « Cette collaboration qui
a été ma gloire, cette affection qui a été mon
honneur, à l'heure où on fête ce grand homme
et ce grand cœur, je ne veux pas la dimi-
nuer par une feinte humilité... Je désire simple-
ment qu'on lui conserve le caractère qu'elle a
toujours revêtu à mes yeux. Elle n'a été grande
que par la ferveur que nous avons mise dans le
travail journalier et dans l'union la plus parfaite.
(*En lisant, ses yeux s'emplissent de larmes.*) Et je suis
heureuse, au milieu du concert d'admiration qui

entoure aujourd'hui mon mari, d'apporter moi-même ici le tribut de ma reconnaissance, de ma foi... » (*Elle a lu ces mots presque religieusement avec l'expression d'un noble orgueil voulu, et puis elle s'arrête, la voix devient timide.*) J'avais ajouté : « de tout mon bonheur », sur le brouillon... mais il s'agissait d'un journal... alors, par pudeur, j'avais effacé !...

Cette fois, elle pleure, comme une pauvre femme.

BOUGUET, à voix étranglée.

Ah ! tu sauras tout, Jeanne, et c'est bien peu de chose !... Tu comprendras... Le cri de négation que je viens de pousser était un cri de révolte contre moi-même ; mais, ma très chère bien-aimée, tu verras que toute ma pensée t'est restée fidèle... Ce que tu as écrit là, c'est bien trop beau pour moi ! Pourtant, malgré les larmes qui coulent de tes yeux, je t'affirme que pas une ligne n'est à retrancher, et que tu peux les signer de cette main-là...

Il lui saisit la main et la baise avec tendresse.

MADAME BOUGUET, avec un lourd soupir.

Fasse le ciel que cela soit vrai ! Alors, si ce pauvre article n'a pas menti, si tu juges qu'il peut paraître au jour... devant tout Paris demain matin... que je n'aurai pas à rougir de l'avoir écrit... (*Elle le regarde encore en une interrogation craintive, un appel émouvant de confiance, comme si elle lui remettait le dépôt de sa vie, le soin de son honneur.*) Alors, chasseur ! (*Elle appelle à voix forte. Le groom s'avance.*) Voici les épreuves ; elles sont corrigées.

Elle les tend au chasseur en silence. Il s'en va. A peine le chasseur a-t-il disparu, qu'elle désigne à Bouguet, muette du doigt, l'allée de gauche. C'est Blondel qui guettait et se hâte.

SCÈNE XV

BLONDEL, *arrivant, jette les clefs sur la table, menaçant.*

Ton secrétaire n'était pas fermé !... Madame Bouguet, je vous prie de nous laisser seuls tous les deux... Renvoyez, congédiez tout le monde. Qu'il ne reste personne ! Eloignez votre fille aussi, car il se peut qu'il se passe ici des choses violentes... (*Mouvement de Madame Bouguet.*), ou très calmes, n'ayez pas peur. Cela dépend de lui. Cela ne dépend plus que d'une chose en tout cas... de la vérité...

Hésitation dramatique.

MADAME BOUGUET, *à Bouguet simplement.*

Que dois-je faire ?

BOUGUET

Ce que te dit Blondel.

Obéissante, elle s'éloigne.

SCÈNE XVI

BLONDEL, BOUGUET

BLONDEL, *le poing tendu de suite.*

Pourquoi m'as-tu fait épouser ta maitresse ?

BOUGUET

Tu t'égares, Blondel. Je t'affirme que...

BLONDEL

Allons, allons, pas de phrases, maintenant. Liquidons la vérité... la vérité ! Ah ! il la faut, par exemple ! J'ai été le benêt, le malheureux sot qu'on a berné, le dernier des imbéciles, je le reconnais !... J'avais la foi !... Sa maitresse ! J'ai

servi à cela ! Comme c'était commode, en effet ! Tu l'avais là, à la portée de ton désir... à la portée de ta main, et désormais c'était l'impunité, la tranquillité sereine. Gredin !

BOUGUET

Ce n'est pas vrai ! Faire de ta femme ma maîtresse, c'est une accusation d'ignominie qui ne peut m'atteindre !

BLONDEL

Ah ! prends bien garde. Si tu mens, prends bien garde, parce qu'il n'y a pas d'amitié qui tienne... Si tu as osé cette saloperie...

BOUGUET

Je le nie.

BLONDEL

Alors, alors, tu vas m'expliquer ta présence ici ce soir, dans ma maison. Oui, allons, c'est inutile de bluffer ! Tu as dû fuir et trouver fermée la porte par où tu t'étais glissé dans ma maison, là, derrière... Sache que c'est moi qui avais donné le tour de clef... D'ailleurs, je n'ai eu qu'à regarder le visage de ta femme, le visage épouvanté de la malheureuse quand elle est ressortie de ma maison. Allons, tout t'accuse, tout ! Eh bien, réponds ! Réponds donc, si tu le peux !

BOUGUET

Quand tu te seras apaisé ! Je ne puis répondre qu'à ce prix. Rien ne s'est passé que de très simple et de très ordinaire. Rappelle-toi, voyons. Je t'ai dit autrefois : il y aura un danger à redouter dans ce mariage, c'est l'influence que je pourrai garder sur l'esprit de cette enfant, car ce que tu ne dis pas aujourd'hui, c'est que tu savais qu'elle m'aimait. Oui, oui, tu le savais, seulement tu en avais fait bon marché, tu avais passé

outré en haussant les épaules !... Or, suppose que cette affection, à de certaines heures, l'ait poussée à me demander quelques réconforts, des conseils. Suppose justement que ce soir, douloureuse, presque malade, elle ait voulu s'épancher, se réclamer d'une amitié ancienne, paternelle...

BLONDEL

Assez ! Excuse inepte !

BOUGUET

Alors, c'est sans doute que la vérité est difficile à reconnaître.

BLONDEL

Non, elle n'est pas si difficile à reconnaître... car, subitement, en une seconde, on comprend tout, même si l'on a mis des mois ou des années à s'égarer et s'aveugler !... Je la démasque très bien maintenant, cette vérité-là... Dans les mots embrouillés que tu viens de prononcer je distingue ceci, en effet, et clairement : c'est que tu n'es pas son amant ! Ça, ce doit être vrai !

BOUGUET

Tu vois bien !

BLONDEL

Tu ne l'es plus, mais tu l'as été !... Pour la première fois, les mots te trahissent, Laurent. Les mots te trahissent... et ton visage, lui aussi, te trahit, ton visage de mensonge et d'hypocrisie, ta face d'orgueilleux féroce...

BOUGUET

Ah ! en voilà assez ! Je ne te permets pas d'en dire plus !... Du jour où j'ai connu, je ne dis pas ton amour, mais seulement, entends-tu, la naissance de ton affection pour elle, je me serais fait tuer plutôt que d'être auprès de cette enfant autre chose que son ami le plus réservé !

BLONDEL

Alors, c'est l'aveu ? c'est l'aveu du passé ?...
 Donc, à une heure quelconque, autrefois, tu l'as
 eue... Elle a été ta maîtresse !... Canaille !

Il se précipite sur lui.

BOUGUET, *se dégageant.*

Voyons... nous n'allons pas nous colleter comme
 des croquants ou comme des écoliers !

BLONDEL

Oh ! pas d'orgueil, mon vieux !... Tu peux
 laisser ta superbe pour d'autres occasions ! Ne
 t'abrite pas derrière ta gloire !... Elle ne te sau-
 vera pas !... Ne te crois pas un tabou national...
 Quand on a fait ce que tu as fait, on est le dernier
 des lâches, on mérite toutes les corrections et on
 les reçoit... Tu as escompté que, le jour venu où
 la vérité éclaterait, je serais l'être chétif, le subal-
 terne d'avance vaincu et résigné... L'habitude de
 la hiérarchie... Quelle farce ! Non, tu as devant
 toi un amoureux, un simple amoureux dont le
 cœur est déchiré par toi... Car je l'aimais... ah !
 comme elle était devenue ma femme, cette femme-
 là !... M'avez-vous assez trompé tous les deux !
 Et dire qu'elle est là, qu'elle pense à toi !... Dieu
 que c'est douloureux ce que j'éprouve là ! Dieu !
 que c'est mauvais ! que c'est mauvais !

Il s'appuie.

BOUGUET, *épouvanté.*

Blondel, je sens au fond de moi saigner nos
 vingt ans d'amitié et toute ma tendresse. Je ne
 suis pas coupable de ce que tu crois. Ces bassesses-
 là ne sont pas de mon domaine. Si je suis cou-
 pable de quelque chose, voilà... voilà... c'est
 d'avoir voulu, comme toujours, équilibrer les
 forces de la vie. Il est fou de vouloir être sage,

absurde de vouloir être juste. Je n'ai pas perdu le sens des responsabilités, ne le crois pas. Non, je l'ai soumis, comme je le sentais, à des idées ou à des morales supérieures, mais sans doute ai-je trop présumé de mes forces ou de la clémence de la vie, et ne suis-je pas arrivé à mettre d'accord la vie et la pensée... Utopiste, ah ! fatal utopiste !... Savant naïf, mauvais critique, qui crois tenir les fils de la vie dans les quatre murs de la chambre où tu travailles en reclus ! Toi qui travailles au bien de toute une humanité, voilà ce que tu as fait de ton meilleur ami... de ta femme... de tous les tiens. Ah ! si j'étais seul à payer mon utopie et mon absurde optimisme ! Comme j'en serais ravi ! Il serait juste qu'une mathématique supérieure fût venue m'en punir à l'instant même où je sortais de la voie stricte. Mais il y a toi, mon ami !... toi, pour lequel je n'avais pas d'assez belles espérances, toi que j'aime, va, dont j'aurais tant souhaité le bonheur, oui, oui, ne ris pas lugubrement à ce mot !... Voilà que je te fais souffrir de dure façon, et cela me navre ! Ah ! j'aurais dû avoir le courage de mentir encore !... Je n'ai pas pu !... Je n'ai pas pu !... j'en suis désespéré !...

BLONDEL

Il parle de mentir encore !... C'est le comble ! Il appelle encore le mensonge à son aide comme si ce n'était pas assez ! Je ne cherche pas à comprendre le mobile qui t'a poussé à cette combinaison infâme, je n'y arriverais pas !... C'est ou de l'ignominie ou de l'aberration pure !...

BOUGUET

Non, je ne pouvais agir autrement ! Non, cent fois !

BLONDEL

Ce n'est pas vrai !... Ton devoir était de me crier casse-cou ! et tu m'as poussé... J'ai encore tes paroles dans l'oreille !... Ton devoir était de me crier, à moi, vos amours...

BOUGUET, *lui prenant le bras avec énergie.*

Ecoute, Blondel, écoute bien ceci, car c'est la vérité suprême... Je n'ai jamais aimé Edwige...

BLONDEL

Continue ton œuvre de mensonge !... Achève !

BOUGUET

Tout ce que j'ai de pouvoir affectueux n'a jamais appartenu, n'appartiendra jamais qu'à ma femme !

BLONDEL

Tu mens ! tu mens !

BOUGUET

Je ne mâcherai pas les mots. Qu'était cette petite quand elle est entrée à la maison, il y a quelques années ?... Tu t'en souviens ? Tu étais toi-même à mille lieues de supposer qu'un jour tu l'aimerais. Nous la considérons tous comme une petite subalterne de mon service. Elle s'enthousiasma pour le maître. Un soir, une heure, pas autre chose, ma camaraderie pour elle s'est brusquement transformée en le plus banal et le plus fugace des désirs !... Et puis la vie s'est refermée et a repris son cours.

BLONDEL, *à voix basse, les poings serrés.*

Si tu m'avais crié il y a deux mois un pareil aveu, je n'en serais pas à ce désastre.

BOUGUET, *revivant le passé phrase à phrase.*

Je ne le pouvais pas, je t'assure, je l'affirme !

Deux années avaient effacé presque totalement dans mon souvenir cette minute d'entraînement... et qu'elle ait pu engager l'avenir et la vie de cette enfant, voilà ce que je me refusais à admettre ! La seule chose que je pouvais faire, c'était de te dissuader de cet amour ! Je l'ai tenté... si, si, rappelle-toi. Pendant un mois je me suis employé à refréner délicatement ton amour ! Peine perdue !... La balle était partie et faisait sa trajectoire ! Tout le monde, toi, Edwige elle-même, ma femme, tous rayonnaient ! Trop d'espoir de joie était en jeu. Et je serais venu, moi... de quel droit ?... avec mes scrupules de conscience, une franchise impossible, détruire un avenir aussi plein de promesses !... Allons donc ! En parlant, je n'aurais fait que des ruines !

BLONDEL

Mais non, c'est ta lâcheté, tes calculs, qui t'ont arrêté !

BOUGUET

C'est ma bonté ! ma bonté seule !... mon désir du bien, ma confiance dans les forces vives de la nature, dans la puissance grandiose du temps qui répare, qui façonne, qui harmonise tout. (*Blondel est assis. Bouguet se met à genoux, du geste malhabile d'un homme qui n'a pas l'habitude des genuflexions. Cet homme d'âge vient de le faire, presque comme un enfant.*) Regarde, ton vieil ami est à tes genoux. Regarde-moi à travers ta colère, Paul, ta légitime colère et tes souffrances de grand enfant douloureux. C'est ce qu'a eu de pur et de charmant notre amitié passée qui va nous sauver. Faisons appel à tout ce qu'il y a de meilleur en nous, de plus noble. Ne te laisse pas abattre. C'est vrai, il y a, d'une part, contre nous, les misères et les préjugés, mais il y a aussi, pour nous sauver, les radieuses

vérités dans lesquelles nous avons confiance depuis tant d'années, qui nous guident et nous prodiguent l'effusion de leur lumière.

BLONDEL, *jetant des regards détournés sur ce maître à ses genoux.*

Ah ! ta voix et ton éloquence de séducteur ! Oh ! tes yeux aussi... les yeux de mon maître ! C'étaient plus que les yeux de mon ami, c'étaient ceux qui m'auraient conduit au bout du monde, sans réflexion... Mauvais conseiller, va !... Tentateur d'idées !

BOUGUET, *voyant l'ascendant qu'il reprend sur le disciple, et passionnément.*

Oh ! si jamais j'ai eu un peu d'empire sur toi, je t'adjure de m'écouter. Elève-toi, oui, élève-toi au-dessus des autres hommes, au-dessus de leur vulgarité. Ils sont faibles ; toi pas... Tu es de l'autre classe, toi, de la grande ! Ne sois pas le jaloux qui se torture par un atavisme fatal... Refoule la bête héréditaire. Souffre si tu veux, laisse-toi souffrir, mais que ton esprit vienne à ton secours. Elève-toi. Ne brise pas la vie devant l'accident. Sois comme le médecin en face de l'artère ouverte, bride-la. Qu'un acte oublié et si vain n'aille pas tout à coup stupidement anéantir nos trente ans de vie profonde, toute notre richesse intérieure, l'allégresse de l'œuvre. Pour dominer une alerte du cœur et de la chair, il ne te faut que le sang-froid de l'intelligence, et un peu de mépris... Oui, du mépris !... Nous sommes d'un autre camp ! Donnons le spectacle de deux hommes qui mettent en pratique leurs propres idées. Qu'il y ait eu une fois cela dans la vie, sur la terre.... Comme ce serait beau ! Que ce soit possible ! Devant la douleur faisons le miracle de nous élever au lieu de nous diminuer, de nous

rapprocher dans le danger qui nous assiège !... Dis-moi que nous allons le faire !... Mon cher, mon excellent, mon meilleur ami !...

Il le caresse presque.

BLONDEL

Mais je ne suis supérieur à rien du tout, moi !... Je souffre en homme simple et droit et bon. Je souffre comme tout le monde !... Je suis un pauvre bougre sur lequel on a tiré !... Mon instinct crie en moi de toutes mes forces. La bête ancestrale ? Ah ! elle est bonne !... Si c'est avec des mots pareils que tu comptes expliquer ton ignominie ou ton cynisme ! C'est fini cela ! Je ne te subis plus !

Il se redresse.

BOUGUET

Non, sauve-toi, au contraire, par l'acte réfléchi... Raisonçons... raisonne... Tu admettais avec un sourire méprisant que ta femme ne fût pas vierge. Tu admettais le premier larron... parce que tu ne l'avais pas connu, voilà tout ! Tu admettais le principe du libre arbitre. Seule, la jalousie d'homme à homme est donc entre nous... Eh bien, je te le jure encore, sur tout ce qu'il y a de plus sacré, ce passé est aussi anéanti que celui qui l'a précédé.

BLONDEL, *tout à coup.*

Mais, j'y songe, j'y songe tout à coup... Ah ! tout s'éclaire... oui, cette histoire de l'officier dans son pays... le premier amant... Au fait !... Ah ! je comprends !... Invention pure ! (*Avec rage.*) C'est toi qui as eu sa virginité !... toi qui as été le premier amant !

BOUGUET

Tu es fou ! Ça, jamais ! Jamais !

BLONDEL

Mais si. Vous avez fabriqué tous les deux cette histoire dans laquelle nous avons tous coupé, ta femme comme les autres... J'y vois clair enfin !

BOUGUET

C'est maintenant que tu t'enfonces dans les ténèbres ! Hélas ! j'ai envie pour toi de crier au secours !

BLONDEL

Au secours ! oui : tu le peux ! mais pour ton compte ! Tu as été le premier, entends-tu, l'unique, le seul amant !

BOUGUET

Non !

BLONDEL

Et tu l'es encore, cet amant, toi qui descends de la chambre où tu la rejoignais comme d'habitude !... Et, depuis deux mois, vous continuez vos trahisons ! Tu t'es servi de moi comme j'ai toujours été le domestique de ta gloire. Toute ta vie, tu t'es servi de moi !... Et ce dernier acte couronne ta carrière d'ami !...

BOUGUET

Ah ! tu blasphèmes l'amitié !

BLONDEL

L'amitié ! Tartufe ! Mais c'est mon tour, maintenant. C'est le tour de l'ami, du vieux collaborateur... Ah ! ah ! je vais secouer toute ma boue ! Attends un peu. Tu y passeras en entier, toi et ta gloire avec toi !

A ce moment la fenêtre s'ouvre. Edwige passe peu-reusement la tête.

EDWIGE

Qu'y a-t-il ? Qu'y a-t-il ?

BLONDEL

A la bonne heure ! Descends donc ! Viens voir ton amant ! Toi aussi tu vas me connaître.

Elle referme la fenêtre.

BOUGUET, *désespérément.*

Fais ce que tu voudras de moi, peu m'importe, je m'abandonne à toi... puisqu'il n'y a plus rien à faire et que l'instinct est lâché !

BLONDEL

Oui, la bête ! Mais c'est la bête qui va foncer sur toi, entends-tu !...

BOUGUET

Épargne du moins les autres, ta femme, Jeanne, tous... notre œuvre... notre maison... notre travail...

BLONDEL

Ah ! ah ! notre œuvre, la boîte !... Tu verras ce qu'il en restera ! Ah ! vous m'avez fait ça, à moi, tous, tous, car il y a eu entente de tous ! « Le bon Blondel » on l'a ligoté, en cinq secs, ficelé dans ce mariage ! Il fallait se débarrasser sur celui-là de tous les crimes, de toutes les gênes ! (*Edwige apparaît un peignoir hâtivement jeté sur elle.*) Arrive toi aussi. Tu es un spectacle idéal ! Mais je ne me vengerai pas de toi de la même manière !

SCÈNE XVII

LES MÊMES, EDWIGE

BOUGUET

Dites-lui, dites-lui, Edwige, la vérité !... Dites-lui que vous l'aimez de tout votre cœur...

EDWIGE, avec un élan de décision brutale.

Eh bien, non. Non. Tout vaut mieux que cette

vie de mensonge qui m'excède. Tant pis ! Que ce qui doit arriver arrive !...

BOUGUET, *éperdu.*

Edwige !

EDWIGE

J'ai pu tout espérer de mon cœur et de ma volonté... mais maintenant, puisque la vérité éclate, advienne que pourra ! C'est vous que j'ai aimé, c'est vous seul que j'aime !

BLONDEL, *se rue sur elle.*

A la bonne heure ! A la bonne heure ! Viens jeter ta perfidie entre nous ! Viens attiser nos colères ! Sois fille jusqu'au bout !...

EDWIGE

J'accepte toutes les conséquences de ma franchise... Blondel, j'avais pour vous la plus sérieuse affection, une amitié chaque jour grandissante... Je suis désespérée, déchirée jusqu'au tréfonds de moi, mais je ne vous aimais pas d'amour... Il faut que je m'en aille ! Il faut que je disparaisse !...

BLONDEL

Gredine !... Ah ! vous faisiez un beau couple avec votre sereine impudence et toi la femme t'appuyant à ce beau cynisme de demi-dieu !... Moi aussi je veux des actes maintenant ! Eux seuls comptent !... Reste avec ton vénérable amant... Restez, mes agneaux, restez là !

D'un bond il s'enfuit.

SCÈNE XVIII

EDWIGE, BOUGUET, puis BLONDEL

EDWIGE, *interdite de cette subite défection.*

Qu'est-ce qu'il fait ?

BOUGUET

Je n'en sais rien.

EDWIGE

Que va-t-il faire, mon Dieu ?

BOUGUET

Qu'importe, maintenant !... Que viens-tu de dire, malheureuse !... Tu viens de briser l'existence entière de ce brave homme !

EDWIGE

Oui, tout est fini ! Je vais payer aussi de ma vie l'aveu de mon amour, mais il me brûlait, il m'étouffait trop... L'existence que je menais était impossible. Il y a des minutes où la franchise vous empoigne...

BOUGUET

Et tu n'as pensé qu'à toi ! Tu n'as pensé ni à ma femme ni à ton mari !... A l'heure peut-être où j'allais sauver cet ami, où je pouvais le ramener à la rive... car j'en sentais encore le pouvoir... ton cri perfide est venu !...

EDWIGE, *l'interrompant.*

Ah ! taisez-vous ! taisez-vous ! J'ai peur tout à coup. Une peur affreuse. Ah ! pas pour moi ; pour vous. J'y songe ! S'il allait vous tuer. Il semblait hors de lui.

BOUGUET

Si tu savais le mépris que j'ai de la mort !

EDWIGE

Allez-vous-en... allez-vous-en !

BOUGUET

Non, certes, je ne me déroberai pas !

EDWIGE

Allez-vous-en ! Dieu ! que j'ai peur ! C'est ef-

froyable cette sensation que de là... à droite... à gauche... Où est-il ?... Qu'est-ce qu'il faut que nous fassions ?

BOUGUET

Attendre. Demeurer. (*Il se recule et du geste indique le champ désormais de la séparation.*) Ecartez-vous ! S'il vient, qu'il ne nous trouve pas dans l'attitude de deux complices qui se parlent à voix basse. Nous sommes à jamais séparés. Restez-là, dans la seule attitude qui convienne : celle du silence et de l'acceptation.

EDWIGE

Elle s'arc-boute contre le banc à droite. Elle a tout à coup une exclamation comme si elle avait entendu quelque chose près d'elle.

Là... là... par là... (*Nouveau silence.*) Non, je me suis trompée ! Ah ! le voilà !

BLONDEL, *accourt tenant quelque chose d'enveloppé sous son aisselle.*

Sais-tu ce que je tiens là ? Mais tu l'apprendras tout à l'heure ! Peu de chose, en vérité ! Auparavant, il faut que je t'annonce ce qui t'attend...

EDWIGE

Prenez garde... quelqu'un... quelqu'un à droite... peut-être un étranger, un invité qui sera resté...

BLONDEL

Tout le monde peut venir ! Tout le monde doit entendre. Demain, il y aura bien assez de public !... Demain, il y aura la foule pour juger !... Tout Paris saura ce qu'était l'illustre Bouguet, le grand savant... lauréat de tous les triomphes !...

EDWIGE

Qui est là ?

SCÈNE XIX

LES MÊMES, MADAME BOUGUET

MADAME BOUGUET, *s'avançant.*

Moi !

Bouguet joint les mains comme un vaincu.

BLONDEL

Vous aussi, Madame, venez... Le grand jour... Tout le monde !... Savez-vous ce que je tiens là ? C'est le manuscrit, le fameux manuscrit, le chef-d'œuvre auquel il travaille depuis dix ans, soigneusement recopié par les mains de ma femme. La plus grande partie est en train de brûler dans le poêle du laboratoire... tout se consume en ce moment... jusqu'aux brouillons !...

BOUGUET, *dans un hurlement de désespoir.*

Malheureux ! Qu'as-tu fait ?

BLONDEL

Et ce qui reste, le voici... je suis venu le déchirer feuille à feuille devant toi !... Tenez, tenez... Table rase !

Il se met avec fureur à en déchirer les feuillets qui s'animent sous ses doigts.

BOUGUET, *se précipite sur lui.*

Arrête... arrête !...

BLONDEL, *strident.*

Tu m'as volé ce que j'avais de plus précieux et tu viens me dire : « Qu'est-ce que ça peut bien faire ! élève-toi ! » Ah ! ah ! je ris !... Regarde ton instinct, la bête... Tu te précipites à ton tour pour défendre ce que tu as de plus cher... Je déchire... Au vent, tout ça ! Au feu, ta renommée... en petits morceaux !

Il lacère, déchire et piétine, comme acharné sur une chose vivante. Madame Bouguet et Edwige se

précipitent, cherchent instinctivement à ramasser par terre les morceaux épars. C'est le geste du désastre.

MADAME BOUGUET

Ne détruisez pas le livre innocent !

BLONDEL

Revanche pour revanche ! (*A sa femme qui est à genoux, les mains tendues vers les feuillets.*) Debout ! toi, debout ! (*A Bouguet.*) Ah ! je sais maintenant par où vous atteindre ! Dans ta pensée !... D'elle je te ferai veuf !...

MADAME BOUGUET, *suppliante.*

Pas notre œuvre ! Pas notre travail !...

BLONDEL

Tout y passera... (*A sa femme.*) Et toi, au bercaïl !...

Il la relève.

EDWIGE, *avec une protestation hautaine de tout l'être.*

Vous prétendez ?

BLONDEL

Tu t'étais dit : « Maintenant que le coup est lâché, je vais partir !... » Du tout... du tout !... Je te garde ! Tu entends... je te garde !... Tu entends, Bouguet, je la garde !... C'est ma femme !... Et tu vas marcher droit, s'il te plaît... Rentre... (*Il la pousse du poing.*) Chez nous, je te dis, chez nous... chez nous !...

Il la pousse sauvagement par les épaules dans la villa, retrouvant le geste du guerrier ou du chasseur antique qui s'empare de la proie, et, pendant qu'il referme la porte sur eux, instinctivement toujours, Bouguet et sa femme tendent leurs mains, dans l'ombre, vers les feuillets épars ou déchirés.

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Une pièce au premier étage de l'Institut Claude-Bernard. C'est une pièce donnant sur la chambre de Madame Bouguet. On voit, dès le premier abord, qu'elle sert de bureau. Le buste de Pasteur sur une vieille cheminée Régence. Boiseries du vieil hôtel. Une table de bois blanc. Un tableau au mur. Chaise longue, meubles très simples.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME BOUGUET, MARCELLE,
HERVÉ, UN ÉLÈVE, puis TALLOIRES

MADAME BOUGUET, *se promenant de long en large les mains derrière le dos.*

Combien avez-vous fait de litres de sérum ?

HERVÉ

Sept.

MADAME BOUGUET

Et les ampoules ?

HERVÉ

Les nouvelles ne sont pas encore arrivées, Madame.

MADAME BOUGUET

Vous auriez déjà dû envoyer quelqu'un à Bercy. Je l'exige. Comment se comporte le cheval ?

UN ÉLÈVE

Aucun changement apparent dans la tumeur, Madame ; mais il y a un cobaye qui me paraît présenter une sérieuse aggravation. Celui qui est à gauche en entrant est mort, avec l'injection pure sans colloïde.

MADAME BOUGUET

C'est ennuyeux !... (*Avec impatience.*) Je vais descendre, à la fin !

MARCELLE

Maman, je t'en prie... Je comprends ton impatience, mais il vaut tellement mieux que tu demeures dans l'appartement... D'ailleurs, puisque tu as fait dire que tu étais souffrante et que tu as consigné ta porte, résigne-toi.

MADAME BOUGUET

Consigne à laquelle personne ne croit !

MARCELLE

Mais dont tout le monde apprécie le sentiment.

MADAME BOUGUET, *aux hommes.*

Est-il encore venu des journalistes ?

HERVÉ

Quelques-uns. Et je vous certifie qu'on les reçoit de belles façons !

MADAME BOUGUET

Poliment, n'est-ce pas ?... J'ai recommandé qu'on les reçoive poliment... Il ne faut froisser personne... Ce n'est pas leur faute, après tout !

TALLOIRES, *entrant.*

Madame, le directeur de l'*Aube* demande au téléphone s'il peut personnellement vous rendre visite vers les cinq heures. Il ne s'agit pas, dit-il, d'une interview, mais, au contraire, s'il peut vous rendre service en s'employant à arrêter la campagne de presse sur l'incident de l'Académie... (*Devant le regard sévère de Madame Bouguet il s'arrête.*) Je rapporte ses paroles.

MADAME BOUGUET

Je n'ai besoin du secours de personne. Ces gens commencent à m'échauffer les oreilles !

TALLOIRES

Que faut-il répondre ?

MADAME BOUGUET

Que je suis malade, et que je le fais remercier... Je n'ai pas à transiger avec la presse... Qu'on imprime ce qu'on voudra... cela nous indiffère !

TALLOIRES

Bien, Madame... Monsieur Barattier est aussi venu.

MADAME BOUGUET

Ah ! Barattier est venu... Quel manque de tact ! (*Talloires va sortir. Madame Bouguet, d'un ton d'apparence indifférent.*) Monsieur Bouguet n'est toujours pas rentré ?

Marcelle fait signe de loin à Talloires.

TALLOIRES

Non, Madame... je ne l'ai pas encore vu.

MADAME BOUGUET

Tu as l'heure, Marcelle ?

MARCELLE, *regardant sa montre au poignet.*

Cinq heures.

MADAME BOUGUET

Ton père devrait être cependant de retour.

MARCELLE

Oh ! il ne doit pas se presser... exprès, probablement pour ne point se heurter ici à une visite ou à une indiscretion de journaliste... Puis cette réunion du Muséum s'est peut-être prolongée...

TALLOIRES

Madame, puis je me retirer ?

MADAME BOUGUET

Oui. Laissez-nous seules, Hervé...

Il sort avec Talloires.

SCÈNE II

MADAME BOUGUET, MARCELLE,
puis VERNIER et TALLOIRES

MADAME BOUGUET

Je ne vois pas l'avenir bien rose, ma pauvre fille, ni pour moi, ni pour toi !

MARCELLE

Oh ! maman !... La lutte t'effraierait-elle ?

MADAME BOUGUET

N'aie pas peur !... Ce bluff officiel, cette bravade, je les soutiendrai jusqu'au bout... Je ne faiblirai pas. Tu vois que j'ai tenu à ce que ton père se rendit à cette réunion du Muséum. Mais quels abîmes ouverts ! Le scandale monte, monte et nous étouffe !... Oh ! ces journaux !... (*Elle froisse plusieurs journaux.*) Tous... tous !... Je n'aurais pas dû les lire, mais on ne peut résister à cette tentation malsaine... Marcelle, nous sommes bien injustement malheureuses !*Elle tend les bras à sa fille.*

MARCELLE

Allons, ton beau courage, maman, où est-il ?

MADAME BOUGUET, *lui montrant son cœur.*

Là... toujours ! Mais je lui demande un ter-

rible crédit. Quelle dégradation de nous-mêmes !...
Quelle honte !

MARCELLE

Allons donc ! Dans trois ou quatre mois personne à Paris n'y pensera plus.

MADAME BOUGUET

On dit ces choses-là, Marcelle, mais le coup est porté. La campagne fera le tour du monde officiel et dans tous les pays. Ma vie intime, je la guérirai, mais ma vie publique, notre sacrée vie publique !... (*Elle redresse la tête avec orgueil.*) Bah ! tu portes un bien beau nom tout de même, ma fille ! (*On frappe.*) Entrez...

Vernier entre apportant le courrier.

VERNIER

Votre correspondance, Madame.

MADAME BOUGUET

Donnez... (*Du même ton indifférent que tout à l'heure.*) Monsieur Bouguet n'est pas rentré ?

VERNIER

Non, Madame, je ne crois pas... Je ne m'en suis pas informé... C'est tout ?

MADAME BOUGUET

Pour le moment.

Quand l'interne va sortir, Marcelle l'appelle.

MARCELLE, *bas.*

Oh ! je meurs d'impatience... Avez-vous des nouvelles ?... Des nouvelles pour l'amour de Dieu ! Cinq heures ! Et papa n'est pas rentré. On devrait nous téléphoner.

VERNIER

Mais, Mademoiselle, c'est la preuve même que tout s'est bien passé.

MARCELLE

Voyez-vous, je constate une circonstance anormale, inquiétante... Je surveille d'ici les fenêtres du pavillon de Blondel... or Blondel n'est pas rentré non plus... A une heure aussi tardive, que signifie cette double absence ?...

VERNIER

C'est cela même qui devrait vous rassurer, car...

MADAME BOUGUET, *fouillant son courrier et le lisant près de la fenêtre.*

Que dites-vous là-bas ?

MARCELLE

Je m'informe de l'attitude de chacun... Vernier m'assure que tout le monde travaille comme à l'ordinaire, que le ton de tous est très respectueux.

MADAME BOUGUET

Je voudrais bien voir qu'on se permit...

MARCELLE, *bas, le congédiant.*

Allez vite, mon petit Vernier et surveillez. Qu'on monte quatre à quatre quand on saura quelque chose, et qu'on me fasse le signe de main convenu...

VERNIER

Comptez-y, Mademoiselle.

On frappe.

TALLOIRES, *entrant.*

Mille pardons de vous déranger encore, Madame ; c'est Monsieur Hernert qui insiste et demande s'il peut vous voir un instant.

MADAME BOUGUET

Oh ! oui ! Oh ! oui ! qu'il entre !... Pour lui, je lève la consigne...

Entre Hernert.

SCÈNE III

LES MÊMES, HERNERT, puis HERVÉ

MADAME BOUGUET

Ah ! je suis satisfaite de vous voir, cher ami ! J'avais fait condamner ma porte, mais je sais que votre sympathie ne trouvera que les mots qu'il faut.

HERNERT

Bonjour, Mademoiselle.

MARCELLE

Bonjour, Monsieur.

HERNERT

Je suis encore sous le coup de l'indignation...

MADAME BOUGUET

N'est-ce pas ? Quel goujat !

HERNERT

C'est sur Blondel que retombera le scandale... Seulement je n'en sais pas plus long que ce que les journalistes ont raconté.

MADAME BOUGUET

Oh ! ils ont dit la vérité... Ç'a été une agression, mon cher, une véritable agression dans les couloirs de l'Académie, devant une vingtaine de collègues... On venait de voter pour l'élection au fauteuil de Morière. Dans la salle de séance, en sortant, Blondel a levé la main sur Laurent en prononçant d'inintelligibles paroles... ou du moins on se plait à m'assurer qu'elles étaient inintelligibles... Enfin, la boue, quoi, la boue !... Alors, voyez, toutes ces sales feuilles se sont emparées de l'affaire et la politique s'en mêle... il y a deux

partis maintenant... On s'en donne à cœur joie !... Voyez les manchettes !... (*Elle montre un journal.*) Notre vie privée étalée mensongèrement, avec des doigts haineux et salisseurs !... La curée !... Ça donne le frisson !...

HERNERT

Pourquoi la ramassez-vous, cette fange de rue et de salle de rédaction ?

MADAME BOUGUET

Je ne la ramasse pas, vous êtes bon ! Je la reçois... Et vous avez lu dans certains journaux des insinuations abominables sur ma propre personne ?

HERNERT

Je ne veux pas prendre connaissance de ces bassesses... La seule chose qui me peine, c'est le fait qu'un homme de science comme Blondel en soit descendu là !

MADAME BOUGUET

Oui, c'était là notre ami !... Et croyez-vous qu'il s'est encore trouvé des gens, des collègues notamment, qui voulaient forcer Laurent à demander une réparation par les armes à son ancien ami... C'eût été complet !... Je m'y suis opposée de toutes mes forces... J'ai senti qu'il allait céder à ces conseils perfides. Nous nous y sommes opposées toutes les deux, n'est-ce pas, Marcelle ?

MARCELLE

Et nous voilà tranquilles, maintenant.

MADAME BOUGUET

Il n'aurait plus manqué que cela !... N'est-ce pas que j'ai bien fait ? Vous m'approuvez, vous, Monsieur Hernert ?

HERNERT

Certainement... Quand on a atteint la zone supérieure de la gloire et du respect national, un savant de cette taille ne doit pas se commettre à des réparations de ce genre. Il ne ressortit pas à ce code d'honneur-là ! Je considère que lever bêtement la main sur lui constitue une sorte de sacrilège.

MADAME BOUGUET

Mais oui, mais oui, mille fois !... Voilà la vérité ! Il l'a compris d'ailleurs et s'est résigné... A l'heure où le monde entier applaudit à cette découverte, où nous tenons peut-être la guérison du cancer, à l'heure où toutes les espérances sont tournées vers nous... que le collaborateur rancuneux, et peut-être jaloux, se détache de la trinité soit !... qu'il s'en aille !... mais il ne fera pas tomber le grand homme avec lui !... Je suis sûre qu'au Muséum, aujourd'hui, il aura été accueilli avec le respect accoutumé !

MARCELLE

Tenez, Monsieur Hernert, je vous recommande ceci...

Elle montre une brochure à couverture rouge.

MADAME BOUGUET

Vous pouvez lire. Ah ! c'est du propre !

MARCELLE, *elle s'approche d'Hernert, la brochure en mains, bas.*

Hélas !... Vous savez où ils sont en ce moment ?

HERNERT

C'est pour cela, que moi, je suis ici, Mademoiselle.

MARCELLE

Tout nous a été si soigneusement caché par

mon père, que la vérité m'est connue depuis à peine une heure !... Vous pensez quel coup et, depuis, par quelles transes je passe !... Il a fallu user de subterfuges pour décider ma mère à s'enfermer ici, chez elle, sous prétexte d'attitude et de dignité, car je redoutais par-dessus tout qu'une indiscretion, qu'une maladresse échappée à quelqu'un du personnel lui donnât l'éveil. De la sorte, quand il reviendra, car il va revenir sain et sauf, malgré l'heure avancée, maman n'aura plus à s'émouvoir !... Mais, comme il tarde !... Pourvu qu'il ne soit rien arrivé !...

HERNERT

Vous connaissez le proverbe. Pas de nouvelles...

MADAME BOUGUET, *qui classe son courrier.*

N'est-ce pas que c'est du propre ?

HERNERT, *froissant la brochure et se retournant vers Madame Bouguet.*

Immonde ! Ah ! tout cela est vraiment sans joie et sans beauté. Evidemment, la première conséquence va être le départ de Blondel ?

MADAME BOUGUET

Bien entendu... Aucun lien officiel ne nous attachait !... Il n'a pas de titre particulier à l'Institut qui est autonome et placé sous la direction unique de mon mari. Je ne l'ai pas revu... mais j'espère bien qu'il aura le tact de ne plus se montrer ici... Il s'est tenu dans son appartement du reste. Quelques formalités à remplir seront indispensables. Je pense recevoir bientôt sa lettre de démission... ou plus exactement son retrait de collaboration... Nous l'attendons d'un moment à l'autre. Et juste quand nous atteignons la dernière marche !... Car il avait collaboré plus intimement encore à la sérothérapie. Il avait de lui-

même trouvé, le mois dernier, une amélioration incontestable du sérum par une adjonction colloïdale qui atténue la terrible virulence ! L'immunisation est désormais une échéance peut-être proche !... Quel résultat à répartir entre eux deux !...

HERNERT

Allons donc ! Pour le public, la découverte est votre œuvre à vous deux, le mari et la femme.

MADAME BOUGUET

Eh bien, mon cher ami, là serait peut-être l'injustice. Rien ne m'empêchera de dire que l'apport de Blondel a été considérable dans nos travaux. C'était une belle intelligence. Quel dommage ! S'il n'était pas, et de beaucoup, égal à Laurent, soyez bien persuadé que moi, sans ces deux hommes-là, je n'aurais pas été à même de faire avancer la question d'un pas.

HERNERT

Non, non, Blondel vient de signer sa part de collaboration ; et c'est une signature d'ouvrier.

SCÈNE IV

LES MÊMES, HERVÉ

HERVÉ, *entrant.*

Monsieur Hernert, je vous cherchais.

HERNERT

Moi ?

HERVÉ

Figurez-vous que le cocher qui vous a amené rapporte ceci qu'il assure vous appartenir. Vous l'aviez laissé dans sa voiture.

HERNERT

Tiens !

Hervé lui fait signe de venir à l'écart et lui remet un paquet.

HERVÉ

C'est un pur prétexte. Il veut vous voir. On lui a appris que vous étiez là auprès de sa femme. Il veut vous dire un mot.

HERNERT

J'y vais... Mais quelle situation, cher Monsieur ! La fille cache à la mère une vérité pénible et nous-mêmes en cachons une plus cruelle encore à cette enfant... Sortons vite... Je me défie de leur perspicacité. (*Haut.*) Vous permettez, Madame Bouguet... Une erreur, sans doute. Il faut que je descende.

MADAME BOUGUET

Mais vous revenez, n'est-ce pas ?

HERNERT

Si vous le permettez.

Il sort.

SCÈNE V

MADAME BOUGUET, MARCELLE

MADAME BOUGUET

Tiens, Marcelle, puisque nous sommes seules... Dans mon courrier, à l'instant, Talloires vient de me remettre cette lettre...

MARCELLE

De qui ?...

MADAME BOUGUET

D'Edwige... Une pudeur bien compréhensible

nous fait éviter de parler d'elle, mais surmontons cette répugnance. Tu sais où se trouve Edwige ?

MARCELLE

Tu ne voudrais pas que je l'ignore ! C'est une de mes préoccupations. Je sais qu'elle s'est enfermée dans un logement de l'orangerie, l'ancienne chambre du cocher... et là, elle écrit, elle écrit, paraît-il... Elle doit rédiger des monceaux de mémoires avec sa manie épistolaire... Elle devrait seulement les rédiger ailleurs qu'à l'Institut !...

MADAME BOUGUET

Eh bien, sache que c'est moi, Marcelle, je puis bien te l'avouer maintenant, moi-même qui ai exigé d'elle, dans la seule et pénible entrevue que nous ayons eue, qu'elle ne quittât pas l'Institut... Elle peut divorcer, ou retourner à l'étranger, la suite de son existence m'importe peu, mais j'estime qu'il nous vient assez de souffrances d'elle pour qu'en retour elle demeure actuellement à notre disposition...

MARCELLE

C'est-à-dire ?

MADAME BOUGUET

C'est-à-dire que pour l'instant, je ne veux pas qu'elle donne raison à l'opinion publique par une fuite intempestive !... Que cette femme demeure consignée, c'est le mot, jusqu'à ce que nous levions cette consigne : c'est indispensable. Le mieux eût été, certes, qu'elle disparût avec son triste époux, mais il ne faut pas espérer une réconciliation.

MARCELLE

Ce serait folie d'y songer. Elle refuse même, m'a assuré Hervé, de revoir son mari, et, de ce sentiment, je ne saurais lui en vouloir.

MADAME BOUGUET, *lisant.*

« Madame, il faut que vous sachiez que mon soin unique, mon acharnement, sera celui-ci : où que je vive, où que ce soit, je demeurerai enfermée dans une chambre avec des bouts de sténographie conservés, quelques brouillons que j'avais providentiellement jetés dans un tiroir ; avec ce que ma mémoire fidèle saura se rappeler, je m'efforcerai de reconstituer non l'œuvre détruite, hélas !... car, seul, Monsieur Bouguet pourra, peut-être, y parvenir, s'il en a l'énergie... mais quelques fragments et un plan général. Au fur et à mesure, vous recevrez ces documents qui pourront servir au maître pour réédifier le manuscrit. C'est à cette tâche que je vouerai mes jours et pour le reste... »

MARCELLE, *l'interrompant.*

Tais-toi.

SCÈNE VI

LES MÊMES, HERNERT, HERVÉ

HERNERT, *à Madame Bouguet.*

Je vous demande pardon, l'erreur est réparée.

HERVÉ, *à Madame Bouguet.*

Vous m'avez prié de vous prévenir de tout ce qui se passerait. Eh bien, voici le devis qu'apporte Leclerc. Il me paraît tellement exagéré...

MADAME BOUGUET

Vous permettez, Hernert.

HERNERT

Je vous en prie. (*S'approchant de Marcelle pendant que Hervé entretient exprès Madame Bouguet près de la*

fenêtre, à la table.) Mademoiselle, votre père est rentré.

MARCELLE, *avec un cri de joie.*

Eh bien, pourquoi ne monte-t-il pas ?... Ah ! mon Dieu, je lis dans vos yeux un malheur.

HERNERT

Ne vous effrayez pas... Il est blessé, mais très légèrement blessé. *(Marcelle est presque défaillante.)* Prenez garde à votre mère.

MARCELLE

J'aurai du courage, mais la vérité, je vous en supplie... Je puis l'entendre.

HERNERT

Il y a une heure que votre père a été ramené ici... On vient de procéder à un examen rapide dans sa chambre, là, à deux pas de vous, derrière ce cabinet de toilette... Nous avons fermé la double porte à clef à cause de Madame Bouguet... La balle est entrée dans le gras de l'épaule, mais n'a touché aucun organe.

MARCELLE

J'ai la tête qui tourne.

HERNERT

Ne vous alarmez pas. Rien de grave ou de périlleux, à coup sûr. La meilleure preuve, il va vous la fournir lui-même. Maintenant que l'examen est terminé, on va passer à la radiographie dans le cabinet de toilette, ici, à côté, mais votre père redoute la première émotion de Madame Bouguet si elle le voyait étendu ou alité ; il vient de me faire appeler pour me communiquer ses ordres... car avec un tel homme, il faut en passer par où il veut !... Du reste, Pravielle, qui a été

son médecin, l'autorise, selon le vœu qu'il en formait, à rester debout, mais les quelques secondes nécessaires seulement... Donc, il a été décidé qu'il va traverser ce cabinet de toilette et entrer ici, appuyé sur le bras de Pravielle, de façon à ce que Madame Bouguet ait la vision de son mari debout. Pravielle vous prie de préparer, sans en avoir l'air, quelques coussins sur la chaise longue de Madame Bouguet.

MARCELLE

Oui... c'est possible... Allez, dépêchez-vous ! Je ne vis plus !

Il désigne la porte du cabinet de toilette à gauche et sort précipitamment avec Hervé, qui le guettait tout en parlant à Madame Bouguet.

SCÈNE VII

MADAME BOUGUET, MARCELLE

MADAME BOUGUET, *étonnée, à sa fille.*

Eh bien, quoi ? il s'en va encore ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

MARCELLE

Il a peur de nous déranger, je pense.

MADAME BOUGUET

Il est étrange... Et toi, qu'as-tu ?

MARCELLE, *arrangeant le canapé.*

Cette journée ! Je me sens un peu souffrante... La tête me tourne.

MADAME BOUGUET, *méfiant.*

Oui... mais tout à coup... ainsi... Enfin, je

trouve tout cela extraordinaire ! Hernert qui disparaît... ce va-et-vient continuel... ton émotion...

MARCELLE

Que vas-tu imaginer, maman ?... De la lassitude, voilà tout. Passe-moi ce coussin...

MADAME BOUGUET

Ah ! mais, ah ! mais ! On me cache quelque chose... Est-ce que par hasard ?...

MARCELLE

Quoi ?...

MADAME BOUGUET

Oh ! J'ai des doutes ! J'essaie en vain de me les dissimuler. Ce retard anormal de ton père... Marcelle, où est ton père ?

MARCELLE

Comment veux-tu que je le sache plus que toi ?

MADAME BOUGUET

Ta voix ment... Vous me cachez tous un accident.

MARCELLE

Calme-toi, maman, calmons-nous... nul accident.

MADAME BOUGUET

Alors, parle... Je comprends. Ils se sont battus, n'est-ce pas ?...

MARCELLE

Eh ! je n'en sais pas plus que toi !

MADAME BOUGUET

Ah ! c'est un demi-aveu... Mon Dieu, si tu t'es ainsi étendue, après qu'Hernert a eu conversé avec toi, à voix très basse, c'est que tu viens d'apprendre une mauvaise nouvelle... Tu me la dissimules...

MARCELLE

Que vas-tu imaginer, maman ?

MADAME BOUGUET

Vous mentez tous... vous mentez tous... Quel est ce bruit en marche qui vient?... ces pas mous, trop lents... Ah ! que j'ai peur !... que j'ai peur !...

Elle recule, tout en prêtant l'oreille. La porte s'ouvre. Paraît Laurent en chemise molle, le bras gauche et la poitrine bandés, soutenu par le docteur. Ils sont précédés de Hernert. Bouguet a une cigarette à la bouche et sourit.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BOUGUET,
LE DOCTEUR HERNERT, PRAVIELLE

MADAME BOUGUET, *poussant un cri d'effroi.*

Blessé ! Tu es blessé ?...

Elle s'élançe vers lui. Pravielle et Hernert lui font signe de ne pas s'avancer.

HERNERT

Une simple éraflure !...

BOUGUET

Rien, rien, ma chérie... Tu vois, Jeanne, c'est comme si je m'étais flanqué dans l'escalier... Aucun mal !... Ah ! c'est bon, une cigarette, tout de même.

HERNERT

Mettez-vous là... Etendez-vous. Nous allons vous installer.

BOUGUET, *du bras droit, il tend la cigarette à Hernert, bas.*

Merci, mon ami. Maintenant que l'effet est

produit, je n'irai tout de même pas jusqu'à la fumer !

MARCELLE, *lui baisant le front pendant qu'on l'étend avec mille précautions sur le canapé et qu'on met des oreillers.*

Père chéri ! Quelle émotion tu m'as faite !

PRAVIELLE

Doucement, doucement !... Encore un coussin...

MADAME BOUGUET, *de loin, interroge.*

Messieurs, ce n'est rien ? Pravielle, dites, dites-moi ?...

Madame Bouguet est restée exprès un peu éloignée. L'émotion l'empêche de parler. Une douloureuse attitude de dignité froissée.

PRAVIELLE

Non, Madame, ce sera, rassurez-vous, peu de chose. Du premier examen rapide, nous avons conclu que la balle n'a pas atteint le poumon. Elle a contourné la paroi thoracique et doit se trouver à quelques centimètres de l'omoplate.

BOUGUET, *souriant.*

C'est un très joli logement !

HERNERT

Vous voyez, il fait des mots. Il n'est pas bien malade !

PRAVIELLE

L'extraction sera, je pense, très aisée... Sans quoi, nous n'aurions pas toléré l'imprudence qu'il vient de faire, car c'est une imprudence tout de même de s'être levé ! Mais, il tenait tant à ce que vous le voyiez debout ! Je n'ai pas osé le lui interdire. Après la radiographie, il faudra par exemple qu'il demeure couché et les bras immobiles plusieurs jours...

MARCELLE

Tu souffres, père ?

BOUGUET

Non ! C'est même curieux comme je souffre peu ! (*A Pravielle.*) Regardez ! (*Il lui désigne du regard sa femme.*) On dirait que c'est elle qui a reçu la balle.

MADAME BOUGUET, *qui a entendu, et gravement.*

Peut-être... En plein cœur...

BOUGUET

Ne sois pas trop sévère, ma chérie. Je ne pouvais agir autrement, je t'assure. (*Bas à Pravielle.*) Eloignez-les une seconde... J'ai à vous dire quelque chose d'important, maintenant qu'elle m'a vu.

PRAVIELLE, *à Madame Bouguet.*

Chère Madame, il faut me laisser seul avec Bouguet... Je vous en demande pardon, mais l'immobilité, le calme, sont nécessaires. Oubliez un instant que vous êtes l'épouse.

MADAME BOUGUET, *avec une rougeur subite, comme si on l'avait offusquée.*

On oublie difficilement ces choses-là, Monsieur. Viens, Marcelle... Mais votre diagnostic est-il certain, au moins ?...

PRAVIELLE

Je ne crois à aucune complication et je vais vous rappeler... Je m'excuse, chère Madame, mais il est dans les mains de la Faculté.

MADAME BOUGUET, *tristement.*

Hélas, je sais par expérience que dans la vie le rôle d'épouse ne précède jamais et suit toujours le cortège ! (*Vivement.*) Marcelle, viens, mon petit.

Elles sortent en laissant la porte ouverte, pour que Hernert puisse les suivre. Hernert, durant cet aparté, a parlé bas à Bouguet qui sourit.

BOUGUET, *au moment où il va s'en aller.*

Hein, vous souvenez-vous, Hernert, de notre conversation dans le jardin, il y a quelques mois ?

HERNERT

Si je m'en souviens !

BOUGUET

Comme c'est beau, deux hommes qui se comprennent !... Deux hommes !...

Il appuie sur le mot.

PRAVIELLE, *se rapprochant.*

Je vous en prie, Monsieur Hernert.

HERNERT

C'est juste...

Il lui serre la main.

BOUGUET

A bientôt, maintenant que vous êtes à peu près sûr de me revoir...

HERNERT

Tout à fait sûr ! ...

BOUGUET

Regardez-moi bien tout de même... comme si ça ne l'était pas.

Il lui serre la main en le regardant fixement. Hernert s'en va avec un geste un peu contracté et en parlant bas au médecin qui referme la porte.

SCÈNE IX

BOUGUET, PRAVIELLE

BOUGUET, *sans bouger la tête, à voix très retenue.*

Maintenant, Pravielle, pas de blagues !... Je serai votre homme dans quelques minutes ; je me

livrerai à vous, mais y eût-il une chance sur mille que des complications se produisent, il faut que je le sache.

PRAVIELLE, *s'asseyant près de lui.*

Il n'en est pas question.

BOUGUET

La vérité... vous entendez bien ! J'ai absolument besoin de la connaître. Je suis épouvanté en pensant à la situation effroyable que je laisserais derrière moi, s'il m'advenait de disparaître avant d'avoir pu dicter mes volontés. Cet institut a été toute ma vie... je veux en régler la destinée, l'avenir... non, non, laissez-moi parler... Et puis, la dignité de mon nom compromis... ma femme et ma fille... Ce serait lamentable !... Et ce sont là des dispositions, hélas ! que je ne peux écrire !... Mon devoir suprême, même avant de penser à ma sauvegarde, est de laisser debout un édifice qui a fait tout mon effort et qui pourrait s'effondrer dans une faillite sans nom ! Maintenant, allez-y !

PRAVIELLE

Je vous ai laissé m'exposer tous vos scrupules, mon cher ami. Si vous étiez en danger, je ne manquerais pas de vous le dire, je vous le promets. Je connais la situation à laquelle vous faites allusion et je m'inclinerais devant votre grave volonté.

BOUGUET

Alors, mon cas...

PRAVIELLE

Pour l'instant, le diagnostic me paraît bien déterminé. La balle peut être logée à proximité du poumon, mais le poumon n'est sûrement pas touché. Je vous ai observé tout le long du trajet

et vous m'avez dit vous-même qu'à aucun moment vous n'avez craché le sang. Il n'y a pas eu d'hémoptysie...

BOUGUET

S'il y avait hémoptysie, si légère soit-elle, ce serait le signe certain que la balle logerait dans le poumon, n'est-ce pas ? Et alors ?...

PRAVIELLE

C'est un des seuls cas où l'on puisse, *a priori*, redouter qu'il y ait péril ou danger... Dans ce cas, le malade est sous la menace d'une hémorragie qui peut être ou légère, ou grave, ou funeste... mais, encore une fois, je me serais opposé à votre transport, si je n'étais convaincu que la balle n'intéresse que la paroi thoracique. Nous allons en avoir le cœur net. Vous serez, je pense, complètement rassuré après l'examen radiographique.

BOUGUET

Merci, mon ami... Allez, en effet, préparer la radiographie avec Hervé et les autres... et faites entrer ma femme, je vous prie.

PRAVIELLE, *après une hésitation.*

Je redoute votre émotion et les paroles.

BOUGUET, *fermement.*

Vous avez vu, la pauvre créature déçue et froissée s'est tenue à l'écart quand je suis entré !... Malheureuse femme ! Je ne dirai que les mots nécessaires, indispensables, mais, n'aurait-elle de moi qu'un baiser, je le lui donnerai sans témoin, comme je le dois (*Avec autorité.*), et comme je le veux...

PRAVIELLE, *s'inclinant.*

C'est trop naturel, après tout ! Je consens à ne pas vous contrarier. Demeurez seulement rigou-

reusement immobile et mesurez vos paroles. Je n'exige pas plus.

BOUGUET

Allez.

PRAVIELLE, *entr'ouvrant la porte de droite.*

Voulez-vous avertir Madame Bouguet de ma part qu'elle est autorisée à venir auprès de son mari ? (*A Bouguet.*) Encore une fois, je vous recommande, mon ami, le plus grand calme.

BOUGUET

Soyez tranquille, et merci de la permission... merci pour tout...

Pravielle sort à gauche. Entre ensuite Madame Bouguet par l'autre porte.

SCÈNE X

BOUGUET, MADAME BOUGUET

BOUGUET

Me pardonnes-tu, Jeanne ?

Silence.

MADAME BOUGUET, *ne s'approchant pas.*

J'éprouve une mortification infinie. Mais ce n'est pas l'heure de te reprocher quoi que ce soit, n'est-ce pas ? Tu viens de justifier toutes les calomnies qui montent vers nous, vers toi... Tu as fait plus que de donner raison à Blondel. Tu as, par ce duel inattendu entre deux collaborateurs et deux savants, sanctionné pour ainsi dire ton aventure avec cette fille. Laurent, est-ce pour elle que tu t'es battu ?...

BOUGUET

Ma femme, ma femme bien-aimée !... Comment peux-tu me demander cela ?

MADAME BOUGUET, *éclatant.*

Ah ! Laurent, c'est que je t'aime tant !

Elle se précipite à genoux près du canapé.

BOUGUET

Et je ne peux même pas aller à toi pour t'embrasser ! (*Elle se lève et avec précaution lui donne plusieurs baisers sur le front.*) Comme j'ai abîmé ta vie !...

MADAME BOUGUET

N'emploie pas de pareils mots, Laurent... Rien n'est abîmé en nous, ou si peu... Pense à ta pauvre épaule blessée... qu'il faut guérir... que nous allons guérir tout doucement... à l'aise... loin des méchants !... On vient de me raconter ce duel !... Tiens, j'aime mieux ne pas avoir su...

BOUGUET

Que tu es belle ! Et quel chagrin j'aurais eu à te quitter !... Je ne suis pas en danger, mais laisse-moi te parler comme si je l'étais... si, laisse... pour le plaisir... pour le plaisir seulement !... Laisse-moi te dire comme on le ferait dans un testament, que ta bonté envers moi a passé toute expression... Tu as été un idéal et une influence. Peut-être seule n'aurais-tu pas fait ce que nous avons fait, c'est vrai, mais nos découvertes, nos recherches, tout ce qui est spirituel dans la vie est devenu, à tes côtés aussi simple, aussi naturel que la lumière du jour !...

MADAME BOUGUET, *laissant couler ses larmes*

Mon ami, mon époux.

BOUGUET

Je ne t'ai pas trompée, crois-moi. Il se peut que j'aie rêvé de plaisir quelquefois, car ma nature est brutale et grossière, mais, Jeanne, quelle lèvres méprisante j'ai posée sur ce qui n'était pas toi !

MADAME BOUGUET

Laisse bien ta tête sur l'oreiller... Je ne veux pas que tu bouges... Ne parle pas...

BOUGUET

Assieds-toi... Regardons-nous longtemps, longtemps... Repasse toute ta jeunesse, toute ta vie dans mes yeux. Je repasserai la mienne dans les tiens. *(Ils se fixent ainsi pendant un très long temps, les yeux humides.)* Vois-tu, ma chérie, désormais, je n'aurai plus qu'une pensée, toi... toi seule !. Ecoute bien... je ne suis pas en danger, c'est entendu... mais, à tout hasard... il peut toujours survenir un accident... il faut que je prenne toutes mes précautions, que je règle la situation...

MADAME BOUGUET

Laurent, ne pense pas à des choses vaines, ne te tourmente pas.

BOUGUET

Hier, j'ai sommairement résumé mes instructions par écrit mais aucune allusion n'est faite à notre vie privée... Or, j'ai pris des résolutions... Et que je guérisses vite, lentement ou pas, ces résolutions sont, tu l'entends, inébranlables. Je veux les notifier aux intéressés, dès maintenant... *(S'animant.)* Il faut que demain la face des choses soit changée ici... Songe, les journaux, le public, la meute nous guettent !... Il faut nous tirer à tout prix de ce désarroi lamentable, hideux...

MADAME BOUGUET

Je n'ai pas l'habitude de discuter tes ordres, tu le sais... quels qu'ils soient... Ces précautions sont exagérées, mais si elles peuvent t'apaiser... en effet... (*Résolue.*) Que faut-il faire ? Et qu'exiges-tu ? Je le ferai...

BOUGUET, *avec intention.*

Je veux ordonner moi-même. Et cela, dans un seul but : ton intérêt, ton bonheur.

*Ils se taisent, un peu haletants.*MADAME BOUGUET, *tout à coup.*

Ah ! j'hésite à comprendre... Tu veux la revoir... elle ? Non, pas cela... pas cela... Laurent !...

Ses yeux supplient, apeurés.

BOUGUET

Alors, c'est que tu n'as guère pénétré ma pensée

MADAME BOUGUET

Tu veux la revoir... elle !

BOUGUET

Il le faut. Tu peux te fier à moi. Elle est encore ici, n'est-ce pas ?...

MADAME BOUGUET, *se ressaisissant.*

Elle s'est enfermée. Elle attend nos déterminations, c'est vrai. Je les lui ai promises.

BOUGUET

Eh bien, il faut qu'elle vienne... et les entende de ma bouche...

MADAME BOUGUET

Oh ! à cet instant !... Elle, près de toi !... Quelle peine ! Pourquoi maintenant ?... Tu as bien le temps !...

BOUGUET

Non, les minutes sont comptées... J'en suis avare.

Elle se lève simplement, va à la cheminée et sonne.

MADAME BOUGUET

Après tout !... (*Elle s'approche du bureau et écrit un mot dans le silence. Le domestique entre.*) Portez ceci à Madame Blondel et introduisez-la ici directement.

Il sort.

BOUGUET

Tu vas entendre les quelques mots que je dirai.

MADAME BOUGUET, *avec dignité.*

Non, Laurent, je ne les entendrai pas... Je m'en veux du sentiment inférieur qui m'agitait à l'instant... Je ne doute pas de toi... Ce que tu feras sera bien fait, ce que tu diras sera bien dit. Je n'ai même pas voulu connaître ce qu'avait été au juste cette femme dans ton existence, quelle part tu lui en avais donnée... Je la crois infime, mais, quand je me tromperais, je te répète que je m'inclinerais encore devant ta volonté sûrement loyale... Je vais aller rejoindre Pravielle, à côté. Je lui dirai que tu te reposes quelques instants et que tu souhaites ces minutes de sommeil avant de procéder à l'examen radiographique. Lorsque tu désireras m'appeler, tu n'auras qu'à frapper sur ce timbre. (*Elle place une petite table près de lui.*) Je reviendrai, et tu me retrouveras alors comme je serai sortie, sans curiosité, sans appréhension, et avec toute la déférence de l'amour. A tout à l'heure, mon chéri... (*Elle se penche vers lui.*) Tu ne souffres pas trop ? Ça ne

te fait pas trop mal ?... Reste bien étendu... mon chéri...

Elle l'embrasse doucement sur le front et sort en lui dissimulant un visage d'énergie navrée.

SCÈNE XI

BOUGUET, puis EDWIGE

Laurent, resté seul, ne bouge pas, la tête sur l'oreiller qu'on lui a placé tout à l'heure sous la nuque. Bruit de porte discret. Edwige vient d'entrer. Le canapé est placé de façon que Bouguet ne peut pas voir entrer.

BOUGUET

C'est vous, Edwige ?... Enfin !... Je craignais tant de ne pas vous revoir... !

EDWIGE, *accourant.*

Blessé !... Vous êtes blessé !... Pas grièvement, n'est-ce pas ?... On m'a dit que ce ne serait rien !... Oh ! comme c'est bon à vous d'avoir permis que je vienne !... Quand on m'a apporté ce mot, j'ai frémi... j'ai cru à une catastrophe ! Mais, mon Dieu, tout de même, après ces huit jours, vous revoir ainsi tout à coup, la tête en arrière, quelle abomination !... Oh ! tout ce qui est arrivé, par ma faute, par ma faute !...

Elle parle, incohérente, affolée.

BOUGUET

Je redoutais cette explosion. Sois maîtresse de toi ; je ne peux parler qu'à voix très mesurée... avec des mots brefs... Surmonte tes nerfs ! Et écoute... Nous ne disposons que de deux minutes, pas plus !...

EDWIGE

Oui... à voix basse... oui... je vous écoute... Là... ne vous fatiguez pas... Tout ce que vous voudrez !... Je ne comprends pas pourquoi on a ouvert ma cage tout à coup... pourquoi je suis ici... à vos côtés... moi qui croyais ne jamais vous revoir ! Mais je vais surmonter l'épouvante de vous retrouver ainsi... Oh ! cet homme a osé !... Dieu, que je le hais !... Oui, je divague, je sais... Ne vous tourmentez pas... je serai sage... j'écoute les mains jointes... là, là... Alors, vous voulez... quoi... quoi ?... C'est là, n'est-ce pas ?... En dessous du bras ?... C'est douloureux, dites ?

BOUGUET

Ecoute. Ce que je ne peux pas avouer à ma femme, à toi, mon enfant, je le puis... Je crois que je suis extrêmement atteint... Je suis peut-être perdu.

EDWIGE

Qu'est-ce là ?...

BOUGUET

Regarde ce mouchoir. (*Il sort du coussin le mouchoir qu'il y a caché tout à l'heure.*) Je l'ai caché à tout le monde parce qu'on m'aurait interdit de parler à ceux qui doivent m'écouter, et ça... jamais ! jamais !... Plutôt la mort... Cette tache de sang, c'est le signe certain que la balle loge dans le poumon... Je peux m'en tirer, seulement, c'est... très grave.

EDWIGE, *perdant la tête.*

Mais il faut appeler... Il faut appeler... Il faut vous sauver... Mon Dieu, que dites-vous là ? Mais c'est effrayant !

Elle se lève pour se précipiter vers la porte.

BOUGUET, *frappant de la main libre
sur le bras du fauteuil.*

Non !... Ici !... Obéis ! Obéis donc ! La mort ne m'effraie pas... C'est théorique, la mort ! Mets-toi là... proche... Voici ce que j'exige de toi. (*Elle retient ses sanglots.*) Que je vive ou que je meure, voici ma volonté... (*Gravement.*) Il faut que tu les laisses entièrement tranquilles !... que tu ne les revoies jamais... même dans l'avenir, même dans cinq, huit, dix ans... Tu entends, il faut t'en aller... pour toujours !...

EDWIGE, *trouvant ses larmes puériles.*

Bien sûr, c'est entendu... mais je ne sais même pas ce que vous me demandez !... Je vais retourner en Hongrie dès cette semaine... Qu'importe moi ! Mais ce que vous me dites de vous ! C'est impossible !... Une pareille chose ne peut pas être !...

BOUGUET, *répétant.*

Dès demain, tu partiras...

EDWIGE

Dès demain... si vous voulez !... Oui...

BOUGUET

Même si, dans l'avenir, Blondel te rappelait... sait-on !... tu n'accepterais pas.

EDWIGE, *avec un réveil de tout l'être.*

Quelle horreur !... Cet homme qui vous a étendu là, tout sanglant !...

BOUGUET, *poursuivant.*

Si je mourais, j'ai mis dans mon testament...

EDWIGE

Cette torture ! Cette torture !

BOUGUET

On trouvera dans mon testament... une donation qui doit assurer ton avenir.

EDWIGE, *rejetant sa chaise.*

Ah ! par exemple ! Jamais ! jamais ! Si vous quittiez la vie... si...

BOUGUET, *l'interrompt avec une autorité formidable et sans réplique.*

Tu accepterais. C'est indispensable. Ne me contrarie pas, ne tourmente pas ma conscience inutilement... à cette heure où il faut qu'elle se nourrisse d'espérance !

EDWIGE, *subitement, se met à rire pour le rassurer.*

Et puis, et puis... je promets tout ce que vous voudrez... Suis-je bête de discuter ! Quelle folie ! Quelle folie de penser que vous soyez même en danger ! Vous vivrez, vous éblouirez encore le monde de vos découvertes, de vos travaux, de votre grandeur, pendant que moi je serai dans quelque coin de ville, perdue, oubliée de vous à tout jamais... Moi, c'est fini, mais vous, vous ! Allons donc !...

BOUGUET

Qui sait !... Voici peut-être l'assignation !... Comme ce serait étrange, alors, que je meure pour avoir une fois, une seule, accepté les préjugés, les conventions, et la plus bête de toutes... celle du sang qui répare la vie... tandis que Blondel a été emporté par l'instinct de la possession, le premier en date, celui qui vient du début du monde !... C'est drôle, tout de même ! Deux savants qui soufflent leurs chandelles et s'entre-tuent, comme des ignares au nom des vieilles règles qu'ils sont chargés de transformer !... Comique, vraiment !... Mon vieux maître Tardieu aurait souri, satisfait de

cette ironie... Ah ! justice, justice des idées (*Avec un immense soupir.*), que tu es donc difficile !

EDWIGE, *écroulée sur le pied de la chaise longue*

Je suis désespérée !... Je suis désespérée !... Pardon, pardon, mon adoré, pour avoir défendu si stupidement mon triste amour... Pardon même de vous avoir aimé !

BOUGUET, *lui imposant la main libre sur le front.*

Il ne faut pas demander pardon d'aimer... mais d'avoir exigé toi aussi des droits illusoires !... Allons, ne pleure pas... Il ne convient pas de pleurer... Adieu, ma pauvre petite, car tu es une pauvre petite. Bonne chance ! Que la destinée te soit clémente !... Grandis et vieillis, harmonieusement, si tu le peux !... Je te le souhaite de tout mon cœur. (*Une grimace de souffrance.*) Quitte-moi, maintenant, nos minutes sont révolues

Il laisse retomber la tête sur les coussins.

EDWIGE, *éperdument.*

Quoi ?... Adieu, comme cela !... C'est vrai ? Je ne puis pas rester plus longtemps à vos côtés ?... Quel cauchemar ! Cette entrevue de deux minutes, la dernière !... Et quelle entrevue !...

BOUGUET

Va-t'en !...

EDWIGE

Ah ! c'est atroce !... surhumain !... M'arracher à vous ainsi comme au milieu d'une catastrophe et pour toujours, pour l'existence entière !... Oh ! oh !... Alors, je ne vous reverrai plus jamais !... Est-ce possible, jamais plus ?... Ce visage-là !... ces yeux !... ces mains !... tout ce qui a été mon amour !... Vous vivrez... mais pour moi ce sera tout comme si vous n'étiez plus !... Oh ! c'est

trop dur à supporter, un moment pareil. J'en mourrai sûrement !...

BOUGUET

Va-t'en, tu me fais un affreux mal...

EDWIGE

Voilà, voilà... Je m'en vais !... Adieu ! Adieu !

Elle retombe en sanglots contre la chaise longue, embrasse au hasard les mains, la couverture.

BOUGUET

Enfant navrée !... La vie n'a pas été non plus très juste pour toi... Efforce-toi de ne plus penser à moi, travaille... Tu verras, dans dix ans, je ne serai qu'un souvenir heureux !... Par pitié, laisse-moi... ma tâche est loin d'être terminée... (*Sourdement.*) Le plus dur est encore à faire !...

EDWIGE

C'est vrai ; j'aurai trouvé encore moyen de vous martyriser par mon adieu éternel ! Oh ! mon ami ! Quel déchirement !... mon doux maître ! C'est fini, alors ?... C'est fini ?... dites, dites, dites ?...

BOUGUET

Eh ! oui... Edwige !... Et ce n'est même pas un adieu !... c'est une bénédiction. (*De la main il lui touche gravement la tête.*) Bon courage !

EDWIGE

Adieu, mon amour ! adieu, vous !... toi !... toi !...

Elle marche à reculons, les mains désespérément tendues vers lui, puis sort en poussant des sanglots qui sont presque des cris. Alors, resté seul, il penche la tête en avant, prend son mouchoir et l'appuie sur sa bouche longtemps... Il la considère et ensuite le cache brusquement de la main libre sous un coussin. Il sonne sur un timbre à la portée de sa main. Quelques secondes après, entre Madame Bouguet.

SCÈNE XII

BOUGUET, MADAME BOUGUET,
puis ARTHUR

BOUGUET, *tout de suite.*

Jeanne, elle partira demain. Sois tranquille.

MADAME BOUGUET

Edwige m'est indifférente par comparaison. C'est lui !... Tant que je le sentirai là, je respirerai mal... (*Avec un effort.*) Mais je ne te demande rien.. Parlons de choses sérieuses et heureuses. Je viens de causer avec Pravielle, il m'a pleinement rassurée, tu sais... Comme je suis contente !... Je l'appelle ?...

BOUGUET

Une seconde, Jeanne... Je vais te demander maintenant un effort et un courage plus coûteux. Mais je l'exige de toute la force de mon âme.

MADAME BOUGUET, *pressant un sacrifice,
mais inflexible dans la résolution prise.*

Je souscris à tout ce qui pourra t'apaiser et te rassurer. Après ce que m'a dit Pravielle sur la certitude de ta guérison, tout ne peut que m'apparaître léger, heureux.

BOUGUET

Sonne Arthur.

MADAME BOUGUET

Que lui veux-tu ?...

BOUGUET

Tu le verras.

MADAME BOUGUET, *repoussant toute autre idée.*

Oui... ça m'est égal !... (*Avec exaltation.*) Ce qui

est essentiel, c'est ce que je viens d'entendre. Désires-tu que je te le répète mot pour mot ? Je suis si ravie !... Eh bien, il a assuré que la balle...

Entre Arthur, le garçon de salle. Il s'avance, timide.

BOUGUET, *sans le regarder.*

Approchez.

ARTHUR

Monsieur ne va pas plus mal ?... Il paraît que ça ne sera rien... Nous avons été bien attristés, Monsieur...

BOUGUET

Merci, Arthur... Allez dire à Monsieur Blondel que je l'attends ici... Qu'il vienne vite, très vite, par exemple...

ARTHUR, *stupéfait.*

A Monsieur Bl... (*Il se reprend devant le regard sévère de Bouguet.*) Bien, Monsieur.

Il sort.

MADAME BOUGUET, *tremblante.*

Qu'as-tu dit ?... Laurent... J'ai dû mal entendre ou il faut que je sois folle ! ...

BOUGUET

Tu as bien entendu.

MADAME BOUGUET

Oh !

BOUGUET

Reste. J'exige impérieusement que tu sois là, cette fois !

MADAME BOUGUET, *révoltée.*

Jamais ! Jamais !... Pas cela !... Je ne le pourrais pas... Lui, ici, devant moi, ton meurtrier !...

BOUGUET

Je l'exige, cependant !

MADAME BOUGUET, *se tordant les mains.*

Non, pas cela, Laurent !... Tu ne sais pas à quoi tu t'exposes ! Je ne sais pas moi-même de quoi je serais capable ! Malgré ton repos nécessaire et ma tendresse vigilante, je ne répondrais pas de moi, je te jure !... ne fais pas cela. Je sais bien que tu l'appelles pour le chasser, pour lui dire ton mépris et notre horreur... mais, par pitié... c'est toi que je veux épargner... Il va se passer quelque chose de hideux et tu en seras le témoin... Cela te fera mal... Pas maintenant ! Plus tard, plus tard, Laurent... Tu avais bien le temps. Pourquoi le faire venir maintenant ! Quelle folie te prend de te surmener l'âme et le corps au moment où tu as le plus besoin de repos !... Tu n'es pas en danger, pourquoi faire ainsi maison nette, avec cette précipitation, comme si la mort était à nos trousses ?... C'est dément, et dément à moi de t'obéir... Tu sais si je te respecte et si je m'incline toujours devant tes ordres, mais, cette fois, non, je me révolte. Je m'y oppose. Je vais fermer cette porte.

Elle se précipite à la porte.

BOUGUET

Ta résistance est inutile. Vous vous mettriez à cent qu'on ne m'interdirait pas cette comparution !... Je suis d'ailleurs très maître de moi...

MADAME BOUGUET

C'est possible... Grâce au ciel, tu es pétri d'une autre argile que moi... mais, alors... chasse-le, en dehors de ma présence... sans exiger que je demeure inerte, impassible, devant celui qui vient de tirer sur toi... de te loger cette balle dans la chair... Je t'en supplie, permets que je sorte... Je ne suis qu'une femme.

BOUGUET

Non ! Tu es plus, bien plus qu'une femme !... J'ai confiance en toi !... Tu vas rester, et tu seras sage, forte, bridée. Contiens-toi !... J'attends cet effort de ton cœur... Reste, ma Jeanne... et pas de fatigue inutile... Jusqu'à ce qu'il soit ici, recueille-toi ! Recueillons-nous dans notre tendresse... Silence !...

MADAME BOUGUET, *hésite, baisse les yeux, et, la voix résignée.*

Alors, donne ta main !...

Un long silence. Ils se tiennent la main, les yeux grands ouverts devant eux. La porte s'entr'ouvre lentement.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, BLONDEL

BOUGUET

Eh bien, mon vieux... entre... entre... Tu vois dans quel état tu m'as mis !... Voilà ce que tu as fait de ton ancien compagnon d'armes !

MADAME BOUGUET *ne pouvant pas se contenir.*
Assassin... Assassin !...

BOUGUET

Silence, Jeanne, tu m'as promis le silence !

MADAME BOUGUET

On vient de me le rapporter saignant et vous êtes là, devant moi ! Mais, prenez garde ! Votre jour viendra.

BOUGUET

Tais-toi ! Pense à moi.

MADAME BOUGUET

Ah ! si vous me l'aviez tué !... Mais, heureusement, il est là, le cher époux, il est là... bien vivant... à peine touché... Vous avez mal visé, mon cher !... C'est à refaire !... Je le guérirai, je vous le garantis... et il triomphera de vous... de votre haine basse !...

BOUGUET

Jeanne... je me lève... prends garde ! Je me dresse.

MADAME BOUGUET

Là, j'ai fini !... Seulement, je ne pouvais pas, je ne pouvais vraiment pas empêcher ce cri de sortir de ma poitrine !... Ne crains rien... maintenant... Parle-lui en toute paix... Il n'aura plus que mes deux yeux fixes pour le mépriser !...

Farouche, elle s'assied près de la chaise longue, dans une attitude de défi.

BOUGUET

Excuse-la... c'est une femme... Elle a eu beaucoup d'émotion.

Silence.

BLONDEL, *est là, hébété. Une grande lutte intérieure se livre en lui. Tout à coup il balbutie, de loin.*

Pardon... Pardon...

BOUGUET, *avec un soupir d'aise.*

Ah ! je savais bien... je savais bien que tu aurais du chagrin.

MADAME BOUGUET

Du chagrin ! Quel mot pour cette chose !

BLONDEL

Je ne sais plus ce que j'éprouve, ce que je ressens... Je suis passé par dix ivresses différentes et affreuses. Et, tout à coup, te voir là... étendu...

par moi... Laurent... ça me paraît une vérité inconcevable... bouleversante... J'entends ta voix qui dit : « Mon vieux, mon vieux... » Tu me regardes et... Pardon ! Pardon !... Bouguet !

Il éclate en sanglots.

MADAME BOUGUET

Heureux encore que vous ne pleuriez pas un crime !

BOUGUET, *très doux.*

Tu vois, Jeanne... Il est dégrisé... alors, il souffre... Il comprend peut-être enfin que je n'ai pas été ce qu'il pensait... Il voit la vérité toute simple... Blondel, je t'aimais beaucoup, je te jure... J'ai cru bien faire. J'ai eu tort, sans doute... mais, depuis, tu aurais dû me croire... et ne pas accumuler l'irréparable... qui ne console pas !...

BLONDEL

Ah ! ne parle pas avec cette douceur cruelle !... Il ne s'agit plus de faire appel à une raison quelconque ! Tes torts, les miens, tes erreurs et peut-être mes divagations, tout cela ne forme plus qu'un amas de cendre ou de boue... Il n'y a qu'une chose qui compte... une seule qui soit... ce spectacle que j'ai là sous les yeux. Ce que je vois devant moi, sur ce canapé, c'est vingt ans d'amitié, de confiance, de souvenir... (*Avec empressement.*) Donne-moi ta main, veux-tu ?... Donne !... Donne !

BOUGUET, *lui tend sa main libre.*

Ah ! si tu me l'avais demandée plus tôt, en serrant la tienne, j'aurais refréné cette impulsion d'instinct qui t'a emporté à la dérive !... Blondel, mon vieux, tu vois. Prends mesure sur cette

femme qui n'a pas même murmuré ni bronché... Va, les liens charnels sont de peu de poids. Ah ! la vieille équivoque charnelle ! Le problème du cœur n'est pas là... j'en réponds !...

Il regarde sa femme avec un sourire attendri. Madame Bouguet demeure fixe, hostile, dans son attitude de dégoût.

BLONDEL

Laurent, ne parle plus de cette ombre qui s'est abattue sur notre vie... J'ai peur d'y rentrer. Je ne veux penser en ce moment qu'au remords qui m'a étreint quand je t'ai vu chanceler tout à l'heure sur la prairie... J'avais poursuivi l'idée de la mort, je m'en rends compte, mais pas la mort elle-même. Ah ! si vous saviez, Madame Bouguet, ce que j'ai pu souffrir depuis cette semaine, au milieu de la trahison générale... j'étais comme un fou qui s'exalte tout seul... J'ai vu rouge. Pardon, Madame... c'est à vous d'abord que j'aurais dû penser !...

MADAME BOUGUET

Non, Blondel, je ne vous pardonnerai jamais ! Il faut que vous le sachiez... vous entendez, jamais !...

BOUGUET

Ne dis pas cela, Jeanne... Toi, tu peux t'élever au-dessus des actes... Blondel, la vie spirituelle, qui aurait dû nous sauver, n'a servi à rien cette fois ! Quel dommage ! Nous, les scientifiques, nous avons été comme les autres, comme des enfants. C'eût été si beau, pourtant, si beau de surmonter la matière, de rejoindre les vérités éternelles... mais tu ne l'as pas voulu... tu ne l'as pas su... Tu n'as été qu'humain... C'est peu ! Hélas, j'en sais quelque chose !

MADAME BOUGUET

Va ! mon chéri ! Ton exemple l'écrasera et triomphera de tout !...

BOUGUET, *avec précaution.*

Maintenant, approchez... plus près... toi à genoux... ma chérie, là... *(Il la force à se mettre à genoux. Puis il fait signe à Blondel de se rapprocher aussi.)* Il faut que je vous confie l'angoisse qui me dévore... une angoisse sans nom... pire cent fois que celle de la dernière heure.

MADAME BOUGUET

Tu m'épouvantes ! Qu'y a-t-il ?... Qu'as-tu ?...

BOUGUET

L'angoisse de peut-être m'en aller sans que nous ayons atteint le but suprême, dont nous sommes si proches... la guérison du cancer !...

BLONDEL

Mais tu n'es pas du tout en danger, Laurent. Quelle aberration de te l'imaginer ! On vient de m'assurer le contraire.

BOUGUET

N'importe... Si je mourais par aventure...

MADAME BOUGUET, *avec le cri de tout son être.*

Ah ! je ne serais pas longue à te rejoindre, comme a fait Madame Berthelot... mon pauvre ami !...

BOUGUET, *s'animant.*

Quel crime ! C'est toi qui parles ? Et notre œuvre ?... Engloutie, alors ?... Toute une humanité attend... De nous dépend la guérison de milliers d'êtres... Nous tenons presque le sérum... Dans quelles mains, dans quelles vulgarisations tomberaient nos travaux ?... Et l'Institut ?... Ma

chère maison !... A deux doigts du but... sentir que tout peut s'effondrer derrière moi !...

Il s'agite.

MADAME BOUGUET

Ne t'enfièvre pas ainsi pour rien !... Tes craintes sont insensées... puisque la blessure est insignifiante.

BLONDEL, intervenant et avec une énergie guerrière.

Je paierai de ma vie, Laurent, ce que j'ai fait, car je viens de me retrouver !... et tout entier, je te le promets !

Bouguet le regarde avec émotion, avec une nouvelle confiance. On dirait qu'une mortelle inquiétude vient de se dissiper en lui.

BOUGUET, souriant doucement.

Merci. *(Un temps. Il semble regarder au-dessous de lui comme pour y puiser l'inspiration.)* Alors... alors... voici le grand moment venu !... Oui, le grand moment, le vôtre... celui que vous allez me donner, celui que j'attends de vous... et qui va apaiser mon âme inquiète... Après quoi je me livre aux médecins... *(Ils écoutent, anxieux.)* Si je meurs...

MADAME BOUGUET

Laurent, assez, par pitié !

BOUGUET, avec force, imposant une volonté suprême.

...Si je meurs, vous allez me jurer que vous respecterez ma volonté testamentaire... Elle est irréductible, et, devant elle, vous vous inclinerez dans une stricte obéissance... Elle est ma dernière et ma plus ardente pensée... la seule... *(Il se frappe le front.)* La voici... C'est que vous oubliez l'un et l'autre le ressentiment, la colère, le passé, nos gestes misérables, nos impuissances, et que, réunis comme les plus étroits collaborateurs, vous conti-

nuiez l'œuvre côte à côte... ici, à l'Institut même, afin que vous parveniez ensemble au triomphe !...

MADAME BOUGUET, *reculant d'effroi.*

Avec toi jusqu'à la mort, Laurent !... Sans toi, jamais !

BOUGUET, *impérieux.*

En mon nom, Jeanne, au nom de notre travail, au nom du devoir même... jure ! Tu le dois.

MADAME BOUGUET

Et toi, tu me brises... Je ne peux pas en entendre davantage !...

BOUGUET

Je n'aurai de repos que vous n'ayez fait le serment... (*Suppliant et fiévreusement.*) Délivre mon esprit... délivre... je t'en conjure !

BLONDEL, *avec élan.*

Bouguet, je comprends la beauté de ta pensée et de ton angoisse ! Eh bien, en mon nom personnel, au moins, pour te rassurer, au cours de ta guérison proche et certaine, pour apaiser le tourment de voir avorter ton œuvre, ton effort et ta maison, sois tranquille... je m'engage de la façon la plus solennelle à expier mon crime dans le travail acharné, près ou loin de toi, le plus humblement possible, dévoué à ta pensée vive... ou morte !

Il a étendu la main.

BOUGUET, *l'émotion l'empêche de parler.*

Merci, Blondel... (*Il lui serre doucement la main.*) Je vais aller bien mieux tout de suite, vous verrez... (*A sa femme écroulée.*) A ton tour, Jeanne... Ma chérie, tu as été une lumière précieuse, mais il faut un cerveau d'homme attelé à la besogne... Et puis, Blondel, qu'on sache que j'ai voulu cela !..

que ma pensée a voulu votre union, que je vous ai confié l'Institut... (*Suppliant.*) Tu n'as pas juré, Jeanne chérie. Ne pleure donc pas... je ne mourrai point... Mais, quand bien même, la mort n'est rien !... Nos corps ne sont rien... (*Il appuie la tête de sa femme contre sa poitrine.*) Au-dessus des cellules... regarde toujours... fixes... là-haut... les flambeaux... les idées... qui nous conduisent... C'est par elles que tout est beau, clair, juste... Peut-être qu'on ne les voit plus par-delà la mort... Vous qui les verrez encore... ah ! que je vous envie !... aimez-les... suivez leur marche, suivez-les dans leur belle lumière, plus belle et plus regrettable que la lumière du jour !... Et puis, il faut que je vous dise... je vous conseille de continuer l'adjonction colloïdale... c'est sûrement la vérité... si le sélénium ne donne rien... essayez... d'autres métaux... (*Il parle avec peine, à bout de souffle.*) Dans trois ou quatre ans, vous arriverez, j'en suis sûr... C'est la clinique qui donnera la solution... Les pages 246 et 247... du livre...

MADAME BOUGUET, *se penchant sur lui.*

Que dis-tu ? Appelez Pravielle... Appelez... Nous avons trop obéi...

BOUGUET, *la retenant de la main.*

Jure... Que tu tardes, ma chère âme !... Mon esprit dans ton esprit... toujours...

Il est tendu vers elle, avide de sa parole.

MADAME BOUGUET

Il a une fièvre intense.

BOUGUET

Souvenez-vous... la lumière.

BLONDEL

Du sang !... Mon Dieu du sang ! Est-ce que ?

MADAME BOUGUET

Du sang ! à flots ! Au secours... au secours...
Pravielle.

BLONDEL, *se précipitant à la porte.*

Pravielle !...

MADAME BOUGUET

*Bouguet a un hoquet terrible. Un râle d'aspiration.
Il tombe la tête en avant sur le corps de la chaise
longue.*

Laurent, mon chéri !...

SCÈNE XIV

LES MÊMES, PRAVIELLE

PRAVIELLE, *accourant.*

Une hémorragie... Alors, la balle était dans le poumon ! Mais il a dû faire un effort effroyable ! La tête en arrière... là... Vite, vite !... Mais c'est un véritable suicide, voyons !... Vous l'avez laissé parler, s'agiter ! Vous m'avez menti, Madame !... Vous m'avez menti ! (*Hors de lui.*) Pour provoquer une hémorragie pareille, il a fallu qu'il fît des efforts immenses !

MADAME BOUGUET

Je ne savais pas... j'étais folle d'émotion !... Nous lui avons obéi comme des insensés !... Sauvez-le... Au secours !...

BLONDEL, *terrifié.*

Le pouls ?

PRAVIELLE

Aidez-moi... Comme ceci... les tractions...

BLONDEL, *bas.*

Mais le pouls m'effraie !...

MADAME BOUGUET

Laurent !... Laurent !... (*Grand silence. Elle se rapproche.*) Mais vous ne voyez pas qu'il est mort !... Je vous dis qu'il est mort !...

PRAVIELLE

Allez-vous-en... Madame... je vous en conjure.

MADAME BOUGUET

Laurent !

Bouguet fait un mouvement convulsif.

PRAVIELLE

Il ne respire plus. Le sang l'étouffe...

MADAME BOUGUET, *éperdue, crie au hasard ;
elle s'élance aux portes.*

Au secours... Au secours !... (*Des têtes apparaissent aux deux portes. Personne n'ose entrer. Elle se rapproche ensuite, peureusement, pas à pas*) C'est fini, n'est-ce pas ?

Alors, elle pousse un grand cri, les mains devant le visage, et reste ainsi, immobile, figée, les lèvres remuées.

BLONDEL, *à genoux contre le canapé, sanglote.*

Pardon... Pardon... Pardon...

Par la porte ouverte, Hervé se glisse.

PRAVIELLE, *bas à Hervé.*

J'ai peur pour elle, maintenant. Elle m'effraie... Regardez-la !... Que va-t-elle devenir ? (*Elle demeure toujours ainsi. Puis elle a l'air de sortir de cette stupéfaction et s'avance vers le corps de Bouguet. Elle touche hébétée, les yeux, le front. Ensuite, elle prononce tout bas* « Chéri !... » *Par les portes ouvertes, des élèves, attirés pa-*

les cris de secours, sont arrivés. Talloires et les autres. Ils se glissent, un à un, en proie à la plus grande émotion. A Pravielle.) Fermez la porte. Fermez, voyons !

MADAME BOUGUET,

tout à coup, dans un sursaut extraordinaire.

Non... Tous ! Tous, qu'ils entrent ! laissez-les !...
(Ils entrent, les uns en blouse, les autres en veston.)
 Votre maître vient de mourir, Messieurs !... voyez voyez ! *(Sur la pointe des pieds, tête nue, ils se sont avancés. Quelques-uns se mettent à genoux. On entend des sanglots de toutes parts.)* C'est fini !... Ce beau front ne pensera plus... Ce lèvres ne parleront plus !...

Elle défaille, presque extatique. Hervé la soutient. Pendant ce temps, un mouvement hostile à Blondel se produit. Certains vont jusqu'à le menacer, à voix basse. On le pousse.

HERVÉ, *bas.*

Votre place n'est pas ici, Monsieur. Sortez...

TALLOIRES

Oui... Qu'il sorte... l'assassin !...

Blondel inerte, pleurant, ne répond pas. Il se laisse presque faire et pousser des épaules vers la porte.

MADAME BOUGUET, *qui allait s'évanouir, se redresse et les arrête d'un geste solennel. Surhumaine, dressée en statue livide, elle parle.*

Messieurs... la dernière pensée de votre maître a été celle-ci : « Je vous lègue mon esprit et ma tâche ! » Il nous a dit, à Blondel et à moi : « Jurez que vous vous élèverez au-dessus des actes et de la haine... jurez que, unis par-delà ma mort, vous travaillerez ensemble à mon œuvre... » Il est mort, Messieurs, avant que j'aie pu le satisfaire !...
(Tout le monde éclate en sanglots et se met à genoux. Elle

s'approche.) Laurent... Laurent... Ton esprit, dans mon esprit... oui, mon ami... tu seras exaucé ! Votre main, posez votre main sur cette poitrine... Blondel !... (*Blondel s'avance et pose sa main d'abord, puis à son tour elle pose sa main par-dessus la sienne.*) Je le jure, Messieurs, devant vous... Je te le jure Laurent... nous t'obéirons... J'en aurai le courage... et peut-être la force !

Elle s'est raidie de toute son énergie... et cela fait, elle s'écroute dans les bras des disciples.

RIDEAU

LES SŒURS D'AMOUR

PIÈCE EN QUATRE ACTES

Représentée à la Comédie-Française, le 15 avril 1919

PERSONNAGES

		MM.
JULIEN BOCQUET		ALEXANDRE.
MONSIEUR BOCQUET		LÉON BERNAED.
DASTEGUE		PAUL NUMA.
MONSIEUR ULRIC		DORIVAL.
MONSIEUR DE VILLEDIEU		LAFON.
MERCEREAU		POLACK.
ROZENNE		ALCOVER.
FILLON, SECRÉTAIRE		SAINTE-MARC.
LE RÉGISSEUR		P. BAYLE.
LE DOMESTIQUE		X.
		Mmes
FRÉDÉRIQUE ULRIC		BERTHE CERNY.
EVELINE MARTIN		THÉRÈSE PIÉRAT.
MADAME BOCQUET		KOLB.
MADAME DESROYER		S. DEVOYOD.
BLANCHE CASTEL		LAGRANGÉ.
JEANNE CASTEL		NIZAN.
THÉRÈSE		LOBRY.
L'AVEUGLE		RÉMY.
ANNA		EVEN.
LA NURSE		GAVEAU.

LES SŒURS D'AMOUR

ACTE PREMIER

Sur le haut d'une colline, le rond-point de quatre allées. A droite, une pergola récente. Les terres encore remuées de chaque côté des colonnes... Derrière les colonnes blanches, un horizon de forêts en contre-bas, des prairies. Et juste le toit d'ardoise d'un château derrière un repli de terrain. Au milieu du rond-point, un banc circulaire agrémenté d'une statue de Bacchus.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, FRÉDÉRIQUE, ULRIC, son mari, MADAME DESROYER sa mère, avec une sœur de charité ; à ses côtés, un voisin, MONSIEUR DE VILLEDIEU, JULIEN BOCQUET.

ULRIC, *désignant la pergola à droite.*

Vous voyez quatorze colonnes de chaque côté.

FRÉDÉRIQUE

Mère, vous n'aurez pas froid ?

LA SŒUR, *s'approchant.*

Madame, il est déjà quatre heures.

LES SŒURS D'AMOUR

MADAME DESROYER

Jamais de la vie ! Il y a six mois que je ne me suis senti d'aussi bonnes jambes !

MONSIEUR DE VILLEDIEU

Vos douleurs vont disparaître avec l'arrivée du printemps, Madame Desroyer.

MADAME DESROYER

Le printemps ! le printemps ! j'en suis revenue. Le printemps, c'est comme les enfants qui tarabustent les vieux et les font enrager en leur tirant les jambes. Si ce n'était mon accident d'il y a un an, je ne me serais jamais mieux portée et j'aurais pu envoyer cette bonne sœur au diable.

LA SŒUR

Ne faites pas attention, Monsieur, je suis habituée aux rebuffades de Madame Desroyer. D'ailleurs elle a raison de ne pas me considérer comme sa garde ; je travaille au jardin potager, je sarcle, je bine.

MADAME DESROYER

Elle bouchonne les chevaux et elle m'a appris à jouer au bésigue chinois... Il faut ça quand on vit seule...

FRÉDÉRIQUE

Mère, ne vous plaignez pas de nous cette année ; jamais vous n'aurez eu vos petits-enfants aussi longtemps.

MADAME DESROYER

Le fait est que vous m'avez gâtée !

ULRIC

Vous les aurez eus trois grands mois.

MADAME DESROYER

Jamais vous n'étiez venus avant les aubépines... mais, si vous avez devancé la date, cette fois-ci, c'était pour la construction de votre machine en bois, en pierre, en bouse de vache... je ne peux jamais dire ce nom auvergnat... pergo... perga...

MONSIEUR DE VILLEDIEU

Elle est vraiment réussie, votre pergola... élégante de proportion...

ULRIC

Finie d'avant-hier, c'est Flemme qui en est l'auteur... Nous appelons Flemme Julien Bocquet... un surnom !... qui n'a aucun rapport avec la personne, car nul n'est moins flemme que lui !

MONSIEUR DE VILLEDIEU

C'est vous qui l'avez dessinée, Ulric ?

ULRIC

Du tout. Je ne m'en suis même pas occupé... Je n'avais guère le temps, moi ! C'est Flemme, qui a pu venir plus régulièrement que moi à Vivières.

JULIEN

Oh ! rien de moins sorcier ! Il n'y avait que la pente du terrain à calculer.

ULRIC

Moi, je n'ai pu venir que les dimanches... ma présence est indispensable à Paris pour la construction du Splendid-Hôtel, qui est une grosse affaire.

JULIEN

Enfin, j'ai mené ça rondement, avouez, Monsieur !... la pergola, le bassin, l'escalier ont été

exécutés en un mois et demi, juste ! C'est formidable !... et avec une main-d'œuvre de paysans.

FRÉDÉRIQUE

Ma sœur aussi a travaillé à la truelle.

LA SŒUR

On s'est amusé comme des fous.

JULIEN

Tenez, c'est la sœur elle-même qui a tourné la statue de « Bacchus ». Elle n'a pas voulu que sa face regardât le château, elle l'a tournée vers la porte de la forêt.

MONSIEUR DE VILLEDIEU

C'est beaucoup plus inconvenant... Ce qu'il nous montre maintenant, le petit Bacchus, quand on débouche de l'allée du château !

MADAME DESROYER

C'est vrai ? Attendez donc, passez-moi mes lunettes... je ne l'ai jamais bien examiné, ce gamin-là. Il est d'ailleurs fort bien bâti...

Les domestiques apportent les tables et un petit hamac.

FRÉDÉRIQUE, *prenant le hamac
et parlant à Monsieur de Villedieu.*

Et voyez, ma fille est tellement capricieuse qu'elle a voulu qu'on lui plaçât son hamac entre deux colonnes, comme si les vignes et les glycines avaient eu le temps de pousser déjà et de faire de l'ombre !

JULIEN

Oh ! cela ira très vite. Dans six ou sept ans, vous pouvez compter avoir une légère ombre en haut des colonnes.

FRÉDÉRIQUE, *rit.*

Il est encourageant ! Ah ! il connaît la nature !

ULRIC, *à Villedieu.*

L'écart de niveau était de deux mètres dix... De l'autre bout, vous vous rendrez compte... Tenez, venez voir.

Villedieu et Ulric montent les marches de la pergola et s'en vont par la droite.

FRÉDÉRIQUE, *bas à Julien.*

Suivez-les, ne restez pas ici.

JULIEN

Je veux vous parler... Il faut que je vous dise quelque chose que je n'ai pu vous dire ce matin !...

FRÉDÉRIQUE

Pourquoi n'êtes-vous pas chez les Castel ? Pourquoi n'allez-vous pas chercher votre mère, puisqu'elles viennent prendre le thé toutes les trois ?

JULIEN

Parce que je désire avoir, je vous le répète, une conversation sérieuse avec vous, aujourd'hui même.

FRÉDÉRIQUE

Plus tard... allez...

MADAME DESROYER

Tenez, ma sœur, mettez-moi cette chaise au soleil.

LA SŒUR

Ah, vous avez froid, Madame, vous voyez bien !

Julien est parti par la pergola ; Madame Desroyer s'est levée pendant que la sœur dispose la chaise à droite ; elle s'approche de Frédérique.

MADAME DESROYER

Fais attention.

FRÉDÉRIQUE

Ai-je été imprudente, par hasard ? Avez-vous peur que je me trahisse ?

MADAME DESROYER

Je ne sais pas au juste de quoi j'ai peur, mais, depuis quelque temps, je ne m'endors jamais tranquille... Il y a de la nervosité dans l'air... Surveille-toi.

FRÉDÉRIQUE

Qu'ai-je fait ?... Pourquoi ?... Personne ne se doute de rien ?... Pas plus maintenant que l'année dernière.

MADAME DESROYER, *haussant les épaules.*

Ma pauvre enfant ! Jusqu'à cette sœur qui ricane un peu derrière toi... Qui sait même si la domesticité !...

FRÉDÉRIQUE, *très simple.*

Je ne fais rien de mal.

MADAME DESROYER

Bien sûr, mais je songe à tout ce qui peut arriver d'un moment à l'autre. Je t'en prie, pendant les quelques jours que ton mari va passer ici, sois stricte !... Je voudrais tant m'en aller de ce monde avec le sentiment que le cœur va bien, que tu es sortie de là !... Je désire tant qu'après moi tu ne te mettes pas à souffrir, ma fille chérie.

FRÉDÉRIQUE

Je suis heureuse. Je ne l'ai jamais été plus. C'est affreux à dire, n'est-ce pas ?

MADAME DESROYER

La souffrance vient tellement vite !

FRÉDÉRIQUE

Comme vous êtes bonne ! Comme votre cœur est une jolie chose ! Il ne faut pas vous effrayer d'un sentiment nouveau mais sans péril...

MADAME DESROYER

Comment veux-tu ! ce qui est nouveau m'effraie fatalement... A mon âge, le nouveau est sans avenir, alors tout ce qu'on peut faire, c'est d'être poli et de réserver bon accueil à ce dont on ne connaîtra pas même le dénouement !

Elle pousse un soupir.

FRÉDÉRIQUE

Maman, que je vous aime de garder si gentiment, pour vos prières du soir, des reproches que vous ne m'avez jamais faits, des inquiétudes dont vous m'épargnez l'oppression... Votre influence n'a rien empêché parce que j'étais trop démontée, mais je l'ai ressentie tout de même, soyez-en sûre ! Quand je vous vois faire le tour de l'allée circulaire aux mêmes heures, avec votre mante rouge, vous êtes pour moi la règle, la grande aiguille du jardin... qui tourne en rond... Vous donnez à mon trouble le sentiment de l'ordre. Si vous n'aviez pas été là, qui sait ce que je serais devenue, ce printemps-ci ! Je me serais perdue peut-être !... Ah ! vous ne savez pas comme il est bienfaisant, dans ces moments où l'âme prend toute sa liberté, de sentir des espèces de régulateurs à côté de soi. Oh ! des riens quelquefois, mais qui suffisent... Le soir, seulement, le bruit du train de six heures dix qui passe, ah ! pour une âme qui bat la campagne, c'est un bruit très cal-

mant... Une fois, je me rappelle, rien que pour vous avoir vue de loin donner à manger aux poules, avec ce soin extraordinaire que vous y mettez tous les jours, j'ai rebroussé chemin, j'ai fui l'endroit où une voix m'appelait, et je suis rentrée à la maison, tout droit, comme un capucin de baromètre... Oui, j'ai l'air de divaguer, mais, moi, je comprends très bien ce que je veux dire !...

MADAME DESROYER

Et tu m'aides aussi à comprendre bien des choses ! Par exemple, je me demandais souvent pourquoi je continuais bêtement à faire ce que je fais depuis soixante ans... Les mêmes gestes, presque les mêmes manies. Eh bien, tu viens de me l'expliquer : il n'y a jamais rien de perdu. Ça sert toujours à quelque chose de faire ce que l'on doit. *(Elle se lève brusque, et, appelant la sœur qui se tenait un peu éloignée en lisant son livre de prières.)* Ma sœur, hep ! J'oubliais... On va aller coucher les poules.

SCÈNE II

LES MÊMES, plus ULRIC,
MONSIEUR DE VILLEDIEU, JULIEN

ULRIC, *revenant de la pergola avec les autres.*

Vous nous quittez, mère ?

MADAME DESROYER

Un petit remords, j'ai failli manquer à une de mes habitudes. C'est mauvais.

LA SŒUR

D'ailleurs il ferait trop froid pour vous. Il se lève de l'Ouest un grand vent.

MONSIEUR DE VILLEDIEU

C'est une grosse affaire de construction que votre casino de Sinaïa ?...

ULRIC

Oui, cela peut me rapporter au bas mot cinquante mille francs.

MONSIEUR DE VILLEDIEU

Oh ! vous n'avez plus besoin de cette misère.

ULRIC

Mais si, mais si, on a toujours besoin d'économiser pour les enfants.

MONSIEUR DE VILLEDIEU

Bah ! vous gagnez ce que vous voulez, et cette immense propriété...

ULRIC

Mon cher, la propriété est à ma belle-mère... On dépense à l'embellir, mais elle ne rapporte rien... Elle coûte même d'entretien à Madame Desroyer beaucoup d'argent...

MONSIEUR DE VILLEDIEU

Oh ! elle est si riche, Madame Desroyer !

FRÉDÉRIQUE, *du fond.*

Ah ! voilà enfin les demoiselles Castel !

MADAME DESROYER, *à la sœur.*

Alors, j'attends une seconde, je vais les saluer.

FRÉDÉRIQUE, *à Julien.*

Avec votre mère, Julien.

JULIEN

Je vous l'avais annoncé, elle vient vous rendre visite. Ça ne vous gêne pas ?

FRÉDÉRIQUE

Eh bien, allez au-devant d'elle.

JULIEN

Est-ce nécessaire ?...

FRÉDÉRIQUE

Ce sera au moins poli, mon cher. (*Julien s'en va.*)
Il y va comme un chien qu'on fouette.

Elle fait des signes de loin avec la main.

ULRIC

C'est un genre. Au fond, il adore sa mère ; seulement, comme tous les fils qui parviennent à un certain niveau social, il a un peu honte de son extraction. (*Riant.*) Madame Bocquet dit : votre dame, votre demoiselle. Mais il la vouvoie avec respect au moins devant le monde.

FRÉDÉRIQUE

Je trouve ça très délicat. Elle est employée au Bon Marché... surveillante, je crois... Elle en a bien l'air.

ULRIC

Le père est mieux, un ancien marin colonial... Je l'ai vu une fois... Julien ne t'a jamais montré sa photographie ?... Demande-la-lui. Tu verras. C'est un type.

FRÉDÉRIQUE

Au fond, dis-moi, je n'ai pas encore compris ce que fait sa mère depuis huit jours, dans le pays ?

MADAME DESROYER

Ni pourquoi il l'a installée chez les demoiselles Castel ?

ULRIC

Moi, je comprends très bien. Il n'a pas voulu nous mettre dans la nécessité d'inviter sa mère. Et puis, j'aime mieux vous dire que je ne l'aurais pas invitée. Julien est tout de même encore mon employé.

MADAME DESROYER

Il lui fait passer un congé administratif chez nos amis... Comme il répare en ce moment leur maison, les petites ont trouvé ce moyen de l'obliger... C'est ce que j'ai cru comprendre.

MONSIEUR DE VILLEDIEU, *de loin.*

Bonjour !... bonjour !... (*Il se retourne.*) Les deux demoiselles Castel sont vraiment peu élégantes, mais si braves filles !... Je les préfère à leur parente, la riche héritière... Elle marche comme un ramier.

FRÉDÉRIQUE, *regardant.*

... Cette petite Martin a quelque chose de positivement créole... On n'est pas de la Guadeloupe pour rien, n'est-ce pas ?

MONSIEUR DE VILLEDIEU

Au fond, les Castel ne doivent pas être fâchés d'héberger l'orpheline des colonies. Elles ne doivent pas rouler sur l'or...

SCÈNE III

LES MÊMES, plus les DEMOISELLES CASTEL,
MADEMOISELLE MARTIN, MADAME
BOCQUET

FRÉDÉRIQUE

Bonjour, Mesdemoiselles, bonjour, Madame !

JEANNE CASTEL

Nous sommes un peu en retard...

BLANCHE CASTEL

Bonjour, tout le monde.

JULIEN, *présentant à Monsieur de Villedieu.*

Ma mère.

FRÉDÉRIQUE

Mademoiselle Martin, je ne sais pas si vous connaissez notre récent voisin, le marquis de Villedieu, qui a acheté le château des Cheminières...

MONSIEUR DE VILLEDIEU

J'ai déjà rencontré Mademoiselle à l'église.

MADAME DESROYER, *à Madame Bocquet
qui se tient éloignée.*

Je ne voulais pas redescendre à la maison sans vous avoir serré la main. C'est pour vous que je suis restée.

MADAME BOCQUET, *timide.*

Oh ! vous êtes trop aimable.

MADAME DESROYER, *montrant la pergola.*

Voilà l'ouvrage de votre fils. Admirez.

BLANCHE CASTEL

Ah ! tu vois, Jeanne, que j'avais raison, la première colonne est carrée. Nous ne nous en étions pas encore aperçu.

JEANNE CASTEL

Vous permettez que j'aille jusqu'au bout pour regarder dans l'autre sens ?

ULRIC

Mais je vous en prie, mes enfants... Votre intérêt me flatte.

FRÉDÉRIQUE

Nous allons prendre le thé ici, naturellement.

JULIEN, *insistant, à sa mère.*

Accompagnez-les, maman.

MADAME DESROYER, *bas à Frédérique.*

Tu vas voir si je ne suis pas aimable pour l'employée du Bon Marché. (*Haut.*) Tenez, donnez-moi le bras, Madame Bocquet... J'irai jusqu'à la porte de la forêt avec vous. (*À la sœur.*) Je vous fais des infidélités. Allez bêcher les artichauts, ma sœur.

MADAME BOCQUET, *cherchant l'entrée en conversation.*

Alors, comme ça... vous avez des douleurs qui vous tiennent dans les jambes ?

MADAME DESROYER, *riant.*

Qui me tiennent, c'est une façon de dire... qui me tiennent assise, quelquefois couchée ; mais, enfin, vous avez raison, elles tiennent à moi plus que je ne tiens à elles. ..

Elles disparaissent en suivant les demoiselles Castel, et Ulric et Villedieu qui inspectaient au loin les colonnes.

SCÈNE IV

LA SŒUR, FRÉDÉRIQUE, JULIEN

FRÉDÉRIQUE

Enfin, Julien, je vous en veux un peu de n'avoir pas fait descendre votre mère ici.

LA SŒUR, *discrètement.*

Thérèse doit avoir fini son devoir. Faut-il aller la libérer, Madame ?

FRÉDÉRIQUE

Merci, ma sœur, oui. Et dites en même temps à Juliette de monter bébé dans sa voiture.

JULIEN, *seul avec Frédérique.*

Elle aurait des attentions pour nous, cette bonne sœur, qu'elle n'agirait pas autrement.

FRÉDÉRIQUE

Songez qu'elle ne le fait pas par charité chrétienne, mais peut-être par pudeur... J'aime encore mieux croire qu'elle ne se doute de rien ! Vous n'avez pas répondu à ma question.

JULIEN

Quoi ?... Ma mère ?... ici, au château ! Elle en aurait été plus gênée que vous. Les Castel, c'est autre chose, c'est campagnard... Et puis, j'ai réparé leur toit... à l'œil... si j'ose dire... *(Il rit.)* Elles répondent à une amabilité par une amabilité.

Un temps.

FRÉDÉRIQUE

Soyez sincère, votre mère sait tout de nous, n'est-ce pas ?

Un autre temps.

JULIEN

C'est maman.

FRÉDÉRIQUE

Mon Dieu ! Mon Dieu !

JULIEN

Je ne lui ai confié que ce que je voulais ; mais

je lui ai toujours tout raconté de ma vie. Elle a été si bonne ! Elle a fait de gros sacrifices pour moi, savez-vous ? Le produit de ses veilles a fourni l'argent de mon lycée, de mes études d'architecte...

FRÉDÉRIQUE

Je voudrais que vous la laissiez parler un peu avec moi. J'éprouve un penchant, une sympathie naturelle pour elle, parce qu'elle est votre mère !

JULIEN

Je vous en prie ! Cela me sera très désagréable.

FRÉDÉRIQUE

Je ne ferai aucune allusion, je vous prie de le croire.

JULIEN

Mais elle serait capable d'en faire. Non, après le thé elle rentrera et, dans deux jours, elle sera partie d'ici. Il faut qu'elle réintègre son poste.

FRÉDÉRIQUE

Pourquoi la laissez-vous travailler ?

JULIEN

Dame !

FRÉDÉRIQUE, *légèrement, sans avoir l'air.*

Vous savez que mon mari va vous parler de votre augmentation.

JULIEN

Ne revenons pas là-dessus ! Vous me blessez ! J'ai tenu à honneur de ne pas être augmenté et jusqu'à ce que je quitte la place...

Il a dit le mot la « place » visiblement exprès, d'un air rogue ou agacé, tout en repoussant un caillou du pied.

FRÉDÉRIQUE

Que signifie cette phrase : « Jusqu'à ce que je quitte la place ? » Julien, qu'est-ce que vous avez ?... Allons, vous ragez à fond aujourd'hui ! D'ailleurs vous ragez tout le temps maintenant ! Vous ne voyez pas ! Devant les domestiques, devant les enfants même, vous me parlez quelquefois sur un ton !

JULIEN

C'est bien possible.

FRÉDÉRIQUE

Quel caractère ! Ah ! vous n'êtes pas Breton pour rien, vous ! Les voilà ! Qu'aviez-vous à me dire de si pressé que vous ne m'en parlez même plus ?

JULIEN, *après une hésitation*

Je réfléchis tout à coup que j'ai bien le temps!... Plus tard !...

FRÉDÉRIQUE

Alors, c'est moi qui vais vous dire quelque chose d'important.

JULIEN

Quoi ?

FRÉDÉRIQUE

Que je vous aime plus qu'hier et moins que demain. Je suis contente d'avoir eu juste le temps de vous l'apprendre.

JULIEN

Mon susucre quotidien.

FRÉDÉRIQUE, *riant*

Oh ! ne restez pas ainsi les bras ballants, je vous en prie. Aidez-moi à tirer ce hamac, voyons, dépêchez-vous... empoté !

Ils se dirigent, en tenant le hamac, vers la première colonne.

SCÈNE V

LES AUTRES, revenant de la pergola, moins
MADAME BOCQUET et MADAME DESROYER

LES CASTELS

Voulez-vous que nous vous aidions ?

FRÉDÉRIQUE

— Pas encore. Vous m'aidez, tenez, quand on apportera les plateaux du goûter. Où avez-vous laissé ma mère ?

ULRIC

Elle s'est assise, avec Madame Bocquet, à la porte de la forêt et elles jaspinent toutes deux.

FRÉDÉRIQUE

Eh bien, Mademoiselle Martin, vous ne venez guère me voir ? Je m'en plains.

JEANNE CASTEL

C'est une petite sauvage.

MONSIEUR DE VILLEDIEU

Vous avez été complètement élevée à la Guadeloupe, Mademoiselle ?

MADAMOISELLE MARTIN

Oh ! J'avais fait un séjour en France ! J'ai même été un an au couvent, à Bayonne.

MONSIEUR DE VILLEDIEU

Resterez-vous encore longtemps dans nos parages ?

MADAMOISELLE MARTIN

Je crois que je vais bientôt délivrer mes parentes de ma présence.

JEANNE CASTEL

Délivrer !...

MADEMOISELLE MARTIN

Elles ont été vraiment si bonnes, si affectueuses, ces deux petites, dans mon chagrin !

BLANCHE CASTEL

Nous sommes encore plus vos amies que vos parentes.

MADEMOISELLE MARTIN

J'étais venue passer quinze jours avec elles. Et voilà bientôt deux mois que je les encombre.

BLANCHE CASTEL

Ah ! le chérubin.

Arrivent de l'allée de gauche la petite Thérèse, environ onze ou douze ans, et, derrière elle, une femme de chambre qui brouette dans sa petite voiture un enfant ensommeillé. Deux ou trois ans, pas plus.

PLUSIEURS A LA FOIS

Bonjour, Mademoiselle, bonjour, Thérèse !

THÉRÈSE

Bonjour, bonjour, Mademoiselle.

Baisers.

FRÉDÉRIQUE

Tu vois, j'ai fait apporter ton hamac.

THÉRÈSE

Merci, mère, vous êtes bien aimable.

On s'empresse autour du petit.

ULRIC, à Julien.

Flemme ! mon petit, tout cela est très bien, tout cela a été enlevé de main de maître... Bravo ! Vous avez obtenu des maçons du pays une

célérité invraisemblable ; nous allons travailler ferme à Sinaïa et je réitère mon offre : si vous voulez venir là-bas avec moi... vous n'aurez pas à le regretter... De toute façon, vous savez, je vous mets à huit cents francs par mois.

JULIEN

Je vous remercie, Monsieur Ulric, mais je n'accepte pas cette augmentation.

ULRIC

Ce n'est pas assez ?

JULIEN

Je vous donnerai très prochainement la raison.

ULRIC

Tiens ! tiens !

JULIEN

Ce soir ou demain... si vous permettez... demain... après diner... en vérifiant le mémoire de Landry, avec vous...

ULRIC

Entendu, mon garçon...

MONSIEUR DE VILLEDIEU, *appelant.*

Monsieur Ulric ! Le régisseur...

LE RÉGISSEUR, *de loin.*

Monsieur, c'est la voiture qui amène les poissons.

MONSIEUR DE VILLEDIEU

Tiens ! vous allez faire de la pisciculture. Des alevins ?

ULRIC

Je vais peupler la pièce d'eau ; je fais venir cinq cents carpes et quelques truites.

MADEMOISELLE MARTIN

Et elles arrivent en calèche ?

ULRIC

Même en chemin de fer.

Le régisseur est là. Il parle à Monsieur Ulric, le chapeau à la main.

LE RÉGISSEUR

Il y a douze bidons, Monsieur, faut-il les ouvrir et les faire vider tout de suite ?

LES DEMOISELLES

Oh ! mais nous y allons. — Ça va être amusant. — Est-ce qu'il y a de grosses carpes ?

ULRIC

J'en ai commandé de quatre à cinq livres.

BLANCHE CASTEL, à *Frédérique.*

Avons-nous le temps, madame, de descendre jusqu'à la pièce d'eau ?

FRÉDÉRIQUE

Tout le temps que vous voudrez.

BLANCHE CASTEL

Ils ne sont pas asphyxiés, les malheureux, dans leurs bidons ?

ULRIC, *s'en allant avec elles et leur expliquant.*

Non, tant que l'oxygène est renouvelé automatiquement par les mouvements de la voiture ou du train...

Les demoiselles sont parties en courant avec Ulric. Frédérique et Julien ont maintenant installé le hamac entre les deux premières colonnes de la pergola.

JULIEN

Là... Ce sera solide. Mais le hamac est-il bien à votre hauteur, Thérèse ? Essayez...

La petite Thérèse s'assied.

FRÉDÉRIQUE, *bas, à Julien.*

Ayez l'air de descendre avec les Castel et revenez dans trois minutes. (*Julien s'éloigne. Elle reste seule avec les enfants et la femme de chambre.*) Je crois qu'il vaut mieux emmener bébé. L'air est trop vif ! Il a bien dormi après déjeuner ?...

LA FEMME DE CHAMBRE

Très bien, Madame.

Elle s'en va à gauche, poussant la voiture.

THÉRÈSE

Maman, je voulais vous demander. J'ai pris ce livre dans la bibliothèque, est-ce que je peux le lire ?

FRÉDÉRIQUE

Fais voir ! (*Elle s'avance et tend le livre.*) Oh ! un roman, je n'aime pas beaucoup ça.

THÉRÈSE

Si je ne dois pas...

FRÉDÉRIQUE

Attends que je me rappelle ce dont il s'agit... Non, la fin n'est pas pour ton âge... Somme toute, je préfère que tu lises autre chose.

THÉRÈSE

Bien, maman, je vais le remettre.

FRÉDÉRIQUE

Tu peux lire, si tu veux, une nouvelle que j'ai

commencée dans la *Revue des Deux Mondes*... tu trouveras le numéro dans ma chambre.

THÉRÈSE

Merci, maman.

Elle va s'en aller.

FRÉDÉRIQUE, *la rappelant.*

Ah ! mon petit, dimanche nous allons à la messe de neuf heures à Villers-Cotterets.

THÉRÈSE

Oui, c'est vrai... c'est dimanche de Pâques.

FRÉDÉRIQUE

Nous ferons nos Pâques à Villers-Cotterets et, samedi, nous irons donc nous y confesser.

THÉRÈSE

Pourquoi pas au village ?

FRÉDÉRIQUE

Parce que je préfère Villers... (*Un temps.*) et le curé de Villers. Il est très bien, le nouveau curé de Villers, très intelligent, et, étant donné que, pour la première fois, je ne fais pas mes Pâques à Paris, avec l'abbé Loyer...

THÉRÈSE

Bien, maman. Je lui ai envoyé une carte postale à l'abbé Loyer.

FRÉDÉRIQUE

Tu as eu raison.

THÉRÈSE

Je peux rejoindre les autres ?

FRÉDÉRIQUE

Oui.

THÉRÈSE, *part en courant.*

Merci, maman.

Elle demeure seule quelques instants sous le grand cèdre, puis Julien qui guettait revient.

SCÈNE VI

FRÉDÉRIQUE, JULIEN

FRÉDÉRIQUE, *s'asseyant sur le banc de pierre.*

Julien, il ne faut plus nous taquiner ainsi. Ne jouons plus à ce vilain jeu... Je veux avoir l'explication de vos sautes d'humeur brusques et froissantes ; vous me fuyez, nous nous boudons depuis une huitaine de jours, mais ce qui m'afflige, c'est qu'il n'est pas une de vos paroles ou un de vos silences qui n'ait le dessein de me faire de la peine. Vous sentez vous-même le besoin de me parler... Sérieusement, décidons-nous.

Elle a pris un ton résolu et grave.

JULIEN, *après un temps durant lequel il a gardé les yeux fermés.*

Une dernière fois... Frédéric... j'allais dire madame, vous voyez où j'en suis !... une dernière fois, je vous demande et dans un état d'énervement que vous ne pouvez pas évaluer, s'il y a pour moi un espoir quelconque, fût-il dans le plus lointain avenir. Je n'en peux plus, je vous assure, Frédérique ! Je vous supplie d'avoir pitié de moi !

Cette voix a un accent de tremblante sincérité.

FRÉDÉRIQUE

Je le voudrais. Vous ne savez pas à quel point je souhaiterais d'en être capable, mais je ne peux

pas ! Soir et matin je remets tout en question ; ma conscience me répond toujours la même chose : jamais ! Et pourtant, que je voudrais en avoir le courage... ou la lâcheté !...

JULIEN, *agité.*

Ah ! quelqu'un qui nous entendrait n'en croirait pas ses oreilles ! Il y a sûrement ici, à Paris, autour de nous, des gens qui nous supposent amant et maîtresse, mais oui... mais oui... S'ils pouvaient connaître cette impayable vérité que, depuis deux ans, et deux ans d'amour réciproque, nous en sommes à l'innocence du début !... Il y a entre nous les signes évidents d'une vieille liaison, alors que nous ne l'avons pas même commencée !...

FRÉDÉRIQUE

Julien, Julien, voilà que vous allez encore me torturer inutilement. Ce n'est donc pas assez que je vous aime à ce point, que j'aie fait bon marché de tous mes devoirs ! Oh ! si vous m'aimiez autant que vous le dites, cela devrait, sinon vous contenter, du moins tellement vous apaiser.

JULIEN

En ai-je eu de la patience et des résignations ! Les ai-je comptés, les mois et les mois ! Il a fallu que je me donne des relais, des buts, car, sans espérance, je n'aurais pas supporté une telle vie ! Je me disais : au mois d'octobre, je serai son amant, je n'irai pas plus loin qu'octobre. Et puis, c'était janvier, et puis venait juin. (*Avec emportement.*) Mais en quoi êtes-vous faite ? Vous n'êtes pourtant pas pétrie de chair mystique ! Je vous ai tenue dans mes bras prête à vous donner ! Vous avez un visage qui m'a révélé cent fois que vous éprouvez tous les troubles de la femme !

Il s'est approché d'elle.

FRÉDÉRIQUE, *avec un peu de rouge au visage.*

Je vous en prie !

JULIEN

Ah ! vos prêtres, cette religion, comme je les déteste ! Je me suis épuisé contre des ennemis invincibles... car vous ne me voyez plus, mais ma mère m'a trouvé changé à un point extraordinaire ! Je suis devenu nerveux, irascible. Je me sens positivement à bout de patience. Si vous m'aimez, faites attention, ma tendre amie ! Je ne devrais pas vous parler grossièrement comme je le fais, à vous qui êtes la délicatesse même et qui avez sur vous-même des pouvoirs et des dominations que je n'ai pas... mais il est nécessaire que vous sachiez où j'en suis...

FRÉDÉRIQUE, *dans une interrogation naïve et peinée, mais sans y croire.*

Alors vous ne m'aimez plus ?

JULIEN

Mais si, mais si... je vous aime toujours et c'est bien ce qu'il y a de terrible ! Seulement, je déclare que ma vie n'est plus acceptable.

FRÉDÉRIQUE

Et la mienne, donc, Julien qu'en faites-vous ? Et mes mérites, et mes épreuves, et mes tentations ?

JULIEN

Mais non, vous n'en avez pas !

FRÉDÉRIQUE

Hélas !

JULIEN

Ce n'est pas vrai !... ou vous n'en souffrez pas, ce qui revient au même !...

FRÉDÉRIQUE

C'est-à-dire que je suis une femme, une femme vieillissante qui n'avait plus rien à espérer ni à attendre de l'existence. En sorte que votre amour me donne une joie permanente ; ses contraintes mêmes valent mieux que la solitude, et il m'est devenu nécessaire comme l'air à respirer !... Tandis que vous avec vos vingt-huit ans, vous êtes là, piaffant, rageur. Vous êtes trop jeune pour savourer le bonheur d'être aimé et de répandre l'amour.

JULIEN, *s'asseyant près d'elle.*

Ne croyez pas cela ! S'il fallait, par une fatalité inexplicable, vous avoir à moi, tout en étant obligé de vous respecter, mais je le ferais, et avec quel cœur ! à la seule condition, par exemple, que nous vivions ensemble, même au fond d'une mansarde, sans un sou devant nous !... Songez que je n'ai pas une joie réelle, pas un droit sur vous et je ne vois pas se lever à l'horizon une issue quelconque.

FRÉDÉRIQUE

Mais oui, Julien, je m'en fais assez de reproches ! Je compromets votre avenir et vous seriez en droit de me quitter. Tenez, une des raisons pour lesquelles j'ai gardé tant de reconnaissance à l'abbé Loyer, c'est que, justement, au lieu de vous accuser, dès le premier jour où je lui ai confié cette situation, il s'est écrié d'une façon si sincère et si touchante : « Oh ! le pauvre garçon ! » N'est-ce pas que c'est bien ?

JULIEN, *ricanant,*

Je le remercie infiniment, le bourreau plaignant sa victime ! Charmant ! Car, enfin, c'est à ce

directeur de conscience que je dois ma défaite, que...

FRÉDÉRIQUE

Ne le croyez pas ! Sans l'abbé Loyer qui a l'esprit si juste, si élevé, vous ne seriez pas ici à mes côtés... Il a été plus indulgent devant ma douleur que je ne l'étais moi-même. Cent fois il m'a répété : « Luttez... tâchez de lutter contre cette affection. Mais la tache est dans la faute, elle n'est pas dans le sentiment. C'est déjà très beau que de sortir victorieuse d'un pareil combat. » N'est-ce pas que c'est le langage d'un brave homme ?

JULIEN

Ou d'un homme habile.

FRÉDÉRIQUE

Oh ! la religion doit être humaine, voyez-vous, sans quoi... sans quoi... (*Elle pousse un gros soupir.*) on ne pourrait pas !...

JULIEN, *sur le ton ironique des gens qui n'ont pas reçu d'éducation religieuse.*

Je ne connais rien à ces subtilités spéciales !... J'estime que vous êtes aussi coupable du sentiment que vous le seriez de la faute...

FRÉDÉRIQUE

Vous n'entendez rien, mon ami, à la religion... Elle ne dit pas cela... J'ai peut-être tort de vous aimer, mais je ne suis pas coupable du péché mortel...

JULIEN

Aux yeux des hommes, la complaisance morale est pire.

FRÉDÉRIQUE

Alors, c'est que les hommes n'ont pas la cons-

cience aussi humaine que ceux qui ne sont pas des hommes !... Et puis, et puis, c'est tout ce que je peux, moi !... Et, comme dit l'abbé Loyer, j'ai trouvé que c'est déjà très beau comme cela !...
(Et il y a une expression excédée de la voix qui en dit long sur les luttes secrètes.)

JULIEN

A de pareils soupirs, on sent que vous avez le sentiment obscur que votre foi naïve n'est pas à la hauteur de votre intelligence et que votre sacrifice est une duperie...

FRÉDÉRIQUE, *se levant et grave,*

N'attaquez plus ma religion... il ne faut pas chercher à m'enlever cette foi-là, Julien.. Ce serait de mauvais ouvrage... Et dites-vous bien que, même n'y eût-il pas la religion, votre ennemi le plus terrible serait encore ailleurs, dans ma conscience. Même sans religion, je suis sûre que je ne me donnerais pas encore à vous !

JULIEN

Pourquoi ? Pourquoi ?

FRÉDÉRIQUE

Parce qu'il y a encore cette chose : le devoir... Je suis une bourgeoise qui ai contracté des tas d'engagements, en me mariant, et j'y crois aussi, à ceux-là... Mon mari et moi nous n'avons plus guère de liens moraux... mais je ne romprai pas le pacte de fidélité... Je me dois à mes enfants... Que voulez-vous ? Ce serait le bouleversement de toutes mes idées, de toutes mes croyances... Je n'ai rien d'une mystique... Je suis une femme saine et bien de mon temps, que ne hantent pas les scrupules et les contritions exagérées, mais je demeure convaincue que la religion et la société

nous interdisent la faute... Je suis aussi incapable d'y consentir de moi-même que de forcer un tiroir, de faire un faux... C'est instinctif... Cette malpropreté, si j'y cédaï, aurait pour résultat que, dès le lendemain, je ne pourrais plus me regarder dans une glace... Ne le souhaitez pas !... Je vous jure que si cela arrivait, j'irai droit me jeter à l'eau...

JULIEN

C'est exquis !... L'amour vrai ne parle pas ainsi. Sacrifiez-moi quelque chose de vous, votre salut éternel, ou vos devoirs d'ici-bas...

FRÉDÉRIQUE

Ah ! autrefois, dans l'emporlement de la jeunesse, qui sait ce que j'aurais fait ! Aujourd'hui, mon passé, toutes mes traditions me l'interdisent... Après un certain âge on ne peut plus se refaire une âme... Je vous aime, Julien ; je vous donnerais ma vie s'il le fallait, mais ne me demandez pas un corps auquel vous ne devriez déjà plus penser... (*Soupir.*) et que vous avez si peu de temps encore à désirer !

Elle s'est approchée de lui, gentiment, tendrement, avec une coquetterie inconsciente, et lui a posé la main sur l'épaule.

JULIEN

Ah ! que vous regretterez plus tard, malheureuse !... quelles larmes vous verserez !...

Il lui a pris cette main et l'appuie à ses lèvres, — et ses yeux ont l'air de se perdre dans l'avenir.

FRÉDÉRIQUE

Je sais bien que je me condamne... La seule chose qui me console, c'est de me dire que, si j'avais été votre maitresse, c'eût été pire... lorsque vous m'auriez trompée, quittée !... Oh ! cela se-

rait arrivé fatalement... alors... Ah ! tenez, j'aime mieux ne pas y penser ! Ça fait frémir !

JULIEN, avec chaleur, essayant encore une fois de la tenter.

Moi ! vous quitter dans ces conditions-là !... Comme vous me connaissez ! Essayez, et je vous serai attaché si solidement que je défierais quoi que ce soit de nous désunir, — même l'ultime vieillesse !... Non, vous ne savez pas ce dont j'aurais été capable pour vous !... Oh ! je suis sûr de moi, et...

FRÉDÉRIQUE, se détachant de lui.

Taisez-vous, alors... Ne faites pas luire tout le bonheur auquel j'ai renoncé ! Ah ! pourquoi ce revenez-y, aujourd'hui ?... Pourquoi renouveler ce débat qui nous a laissés si souvent épuisés et désolés... ici même... à cette place... sur ce banc ? Voilà près de six mois que vous sembliez avoir pris votre parti : Je vous en avais tant de reconnaissance !... Quand vous arriviez quelquefois, avec une figure épanouie, gentille, et que vous me disiez : « Tenez, je suis heureux quand même ! Je vous pardonne et vous êtes adorable, jusque dans vos refus », que c'était doux, Julien ! Que j'ai eu d'aise dans ces moments de paix, de compréhension intime !... Ces jours-là, que l'amour était beau ! Et maintenant, nous rabâchons ici de vilains remords...

JULIEN, se levant avec un coup de colère subite et terrible.

Mais savez-vous où vous allez, malheureuse... savez-vous ce que vous allez commettre ?

FRÉDÉRIQUE

Oh ! vous me faites peur... Pourquoi cette colère, ce visage courroucé ?

JULIEN

Alors, c'est entendu, jamais ! jamais !

FRÉDÉRIQUE, *vivement, très vivement, cherchant par son élan à étouffer la sévérité du jamais.*

Oui, mais toujours, toujours !... Oh ! pour la vie, pour la vie entière... Dites-le-moi comme je vous le dis !... Ayez du courage, Julien... prenez patience.

... *Mais cette fois l'habile persuasion n'a pas porté.*

JULIEN

Imbécile ! Imbécile que j'ai été !... Niais !... Deux ans d'adoration pour aboutir à ça !... Sentir qu'on est jeune, en pleine force, qu'il y a dans cette poitrine de l'enthousiasme, de l'ardeur !... qu'on pourrait rendre une femme heureuse, en être justement fier et gâcher cette jeunesse-là, sans pouvoir même en faire le don... (*Avec un jeune orgueil.*) alors que tant d'autres la réclament, secrètement, et s'en trouveraient si épanouies... Ah ! tenez, je vous en veux ! Il me vient en ce moment un coup de rancœur !... J'en veux à la vie, à tout le monde !...

FRÉDÉRIQUE, *effrayée.*

Julien !

JULIEN, *continuant, de plus en plus fort.*

Imposer ce martyre à un homme, et avec cette impudence ingénue réclamer par-dessus le marché sa fidélité !... Il faut que vous soyez d'une naïveté, ma pauvre Frédérique, vraiment désolante ou d'un égoïsme alors révoltant !... Oui, je le dis comme je le pense !... Je ne croyais pas que cela fût possible !... Oh ! sans quoi, je vous le garantis, ... sans quoi, j'aurais fui au bout du monde !

FRÉDÉRIQUE

Julien, mais c'est affreux ce que vous dites là ! Mais je ne vous avais jamais vu comme cela !... Si la fidélité vous est si lourde, je ne vous l'impose pas...

JULIEN

Oh ! que j'en ai assez de vos scrupules, à la fin !... Il n'y a pas qu'eux sur la terre !... Vous leur sacrifiez notre joie, et vous n'aurez fait que deux malheureux ! Tenez ! vous êtes impardonnable !...

Il va s'asseoir sur le banc circulaire sous la statue du Bacchus.

FRÉDÉRIQUE, *le regarde, atterrée, craintive devant cette formidable explosion juvénile.*

Julien, vous souffrez tant que cela ?... C'est vrai ? Pauvre enfant !... Ah ! que vous me faites de mal ! (*Elle s'approche et elle pleure, debout près de lui.*) Mais que faut-il que je devienne, alors ?... Il n'y a plus qu'à mourir ! Mon Dieu !... Votre voix est sincère... votre colère, bien sûr, elle est trop juste ! Je suis folle d'espérer qu'un amour dans ces conditions soit possible !... Mon Dieu ! Moi qui étais si heureuse, il y a un instant !

Un silence pénible, lourd et triste, chacun à sa douleur sincère.

JULIEN, *la voix subitement changée, comme soulagé par l'explosion de colère.*

Pardon, ne vous affligez pas !... Je me suis laissé entraîner à une crise de désespoir qui m'est habituelle depuis quelque temps, mais que je n'aurais pas dû vous montrer !...

Il lui a pris machinalement la main et la caresse.

FRÉDÉRIQUE

Quand je pense comme autrefois vous étiez peu exigeant !... La première année... vous m'ai-

miez pour le plaisir seul de m'aimer... C'était si touchant !... Vous ne réclamiez rien. Vous me disiez : « Ah ! si j'avais seulement le bonheur, un jour, d'être aimé de vous... » Et voilà, maintenant que c'est arrivé, ça ne suffit pas du tout !...

JULIEN, *se reprenant et calme.*

Je suis injuste... Vous m'avez comblé... Et vous avez toujours été la plus parfaite et la plus délicate des femmes... Vos chimères ont été respectables, comme mes exigences ont eu des excuses. Je vous aurai importunée, ma chérie. Ainsi le font la plupart des hommes qui ne savent pas se modérer... Et tout le bonheur que j'ai eu n'était pas dû à un garçon aussi vulgaire que moi, et sans prédestination aucune.

La voix est maintenant résignée. Il a l'air de parler à une femme déjà dans le passé.

FRÉDÉRIQUE, *sans se rendre compte du son irréparable de la voix — elle est au contraire gentille, encourageante.*

Mais enfin, les hommes ne peuvent donc pas supporter des contraintes dont tant de femmes ont, du jour au lendemain, le courage et la résignation !... Tenez, les veuves...

JULIEN, *interrompt cette candeur précieuse avec un haussement d'épaules découragé.*

Ne discutons pas, voulez-vous ? Cette conversation tomberait dans la niaiserie ou l'enfantillage !... Vous ne pouvez pas comprendre, voilà tout... Vous parlez de l'amour avec une méconnaissance parfaite. La vie si régulière, si vertueuse que vous avez menée, vous a protégée au point qu'elle vous a laissé la pureté et l'ignorance des enfants... C'est un état de grâce qui vous est particulier. N'en parlons plus... (*Il se lève.*) Faites attention...

D'un côté viennent les domestiques, de l'autre Madame Desroyer et ma mère... Remettons-nous...

FRÉDÉRIQUE, *qui veut clore tout de même sur un rapprochement une conversation dangereuse.*

Pas avant que vous ne m'ayez donné la main. (*Julien la lui tend, en souriant. Frédérique la serre, ravale un sanglot de détente, puis avec un joli sourire qui est un remerciement confiant.*) Ça va mieux tout de même. Merci. (*Les domestiques apportent le thé. Frédérique, quand elle voit arriver Madame Desroyer et Madame Bocquet mère.*) Flemme, aidez-moi à ficeler mieux ce hamac. Placez-ça là.

Le dialogue qui suit a lieu sous la pergola.

SCÈNE VII

FRÉDÉRIQUE, JULIEN
MADAME DESROYER, MADAME BOCQUET

JULIEN

Eh bien, vous n'êtes pas fatiguée, Madame ?

MADAME DESROYER

Pas le moins du monde.

MADAME BOCQUET

Quel beau point de vue on a de cette entrée en forêt.

FRÉDÉRIQUE

Il serait prudent de rentrer, mère.

JULIEN

Il vient beaucoup de vent, en effet.

FRÉDÉRIQUE

Julien, voulez-vous, en l'absence de la sœur, conduire maman au château ?

MADAME DESROYER

Je n'ai besoin de personne, je suis déjà assez grande pour y aller toute seule.

PRÉDÉRIQUE

Restez avec moi, Madame Bocquet, je serai heureuse de faire plus ample connaissance avec vous.

JULIEN, *vivement*

Mère, peut-être préférez-vous descendre à la pièce d'eau... Les carpes, c'est très intéressant.

PRÉDÉRIQUE

Puisque j'ai prié Madame votre mère de me tenir compagnie, laissez-la-moi.

MADAME DESROYER

Ma canne, mais pas votre bras, jeune homme, à moins que vous n'ayez besoin du mien...

JULIEN, *se retournant, à sa mère.*

Comme Madame Desroyer est alerte !

MADAME BOCQUET

Elle est bien cons...

MADAME DESROYER, *riant.*

Allez, ne vous arrêtez pas... conservée... Vous comprenez qu'on me l'a déjà dit tant de fois ! Je me fais l'effet de ces pâtés que, tous les soirs, on recouche dans leurs serviettes. On regarde à chaque repas s'ils iront jusqu'au lendemain et, à la fin de la semaine, on en fait cadeau à l'office.

JULIEN

Voici votre canne. (*Il va chercher la canne et en profite pour dire bas à sa mère.*) Tâche surtout de tenir ta langue.

Quand il parle à sa mère, le ton est plus commun.

MADAME BOCQUET

Va donc, mon garçon !... Je sais me conduire, et tu as plus besoin de conseils que moi.

Madame Desroyer et Julien disparaissent.

SCÈNE VIII

MADAME BOCQUET, FRÉDÉRIQUE, JULIEN

FRÉDÉRIQUE

Je suis heureuse d'avoir l'occasion de faire un peu connaissance avec vous. Nous avons, je crois, beaucoup entendu parler l'une de l'autre.

MADAME BOCQUET, *froidement.*

En effet.

FRÉDÉRIQUE

Et vous avez bien des titres à ma sympathie, dont le premier est d'être la mère de Julien... de Monsieur Julien, veux-je dire. Vous quitterez bientôt, malheureusement, le pays ?

MADAME BOCQUET

Demain ou après-demain, je délivrerai les demoiselles Castel de ma présence ; il faut que je reprenne mon service.

FRÉDÉRIQUE

Asseyez-vous... (*Elle installe la table à thé et la rapproche du banc.*) Vous êtes surveillante au Bon Marché ?...

MADAME BOCQUET

Oui, Madame, c'est assez dur... Il faut beaucoup de tête...

FRÉDÉRIQUE

Et d'autorité.

MADAME BOCQUET, *posément.*

Oh ! ce n'est pas cela qui me manque.

FRÉDÉRIQUE

J'espère que, maintenant que nous avons fait connaissance, nous nous reverrons à Paris.

MADAME BOCQUET

Je ne crois pas, Madame.

FRÉDÉRIQUE

Comment l'entendez-vous ?

MADAME BOCQUET

Oh ! je veux dire que nous ne sommes pas du même monde, et que nous n'avons aucune raison de rester en relations.

FRÉDÉRIQUE, *avec intention et courtoisie.*

Je viens de vous assurer que nous en avons au contraire plus d'une.

MADAME BOCQUET

Passagères, Madame, passagères !...

FRÉDÉRIQUE, *riant devant la froideur de cet accueil.*

Mais dites-moi, vous n'avez pas l'air de nourrir pour moi des sentiments bien tendres !... Avouez, qu'au fond vous n'aimez guère cette Madame Ulric !

MADAME BOCQUET

Je ne vous comprends pas, Madame. Je n'ai aucune raison d'avoir de l'antipathie pour vous. Mon fils m'a appris à apprécier les raisons qu'il a d'être reconnaissant à toute votre famille. Monsieur Ulric a été très bon pour lui, en toutes occasions...

FRÉDÉRIQUE

Parfait ! Je saisis la nuance... (*Un temps.*) Mais

s'il a su gagner l'affection de chacun ici, vous devez comprendre qu'on l'aime, vous qui lui avez donné cette nature sensible, délicate...

MADAME BOCQUET

J'en suis fière... Mon petit bonhomme est une nature réussie... Malheureusement, il se gâte un peu dans ces derniers temps ; il est devenu paresseux, faible de caractère, il s'emporte pour un rien. Sa santé, sa nervosité m'inquiètent beaucoup, et je l'aime tant, que, depuis un an, ce changement m'a fortement inquiétée. Moi-même, mon travail s'en est ressenti... Je ne voudrais pas voir se gâter cet enfant-là !...

FRÉDÉRIQUE

Vraiment, vous avez des façons de dire les choses, Madame Bocquet !... D'ailleurs, tout, dans votre attitude, dans votre expression, révèle une vieille rancune contre moi, et qui a dû souvent s'exercer bien à tort.

MADAME BOCQUET

Vous vous trompez, Madame. Je sais rester à mon rang.

FRÉDÉRIQUE, *brusquement, se décidant.*

Allons, entre femmes, mettons cartes sur table... Voulez-vous que je vous dise ?... Vous vous imaginez que ce penchant très pur, très élevé (*Elle insiste.*), car de cela vous ne doutez pas ? peut être nuisible à l'avenir de Julien...

MADAME BOCQUET, *l'interrompt avec une tranquillité imperturbable.*

Non ! c'est passé maintenant ! Je suis rassurée... Dans les premiers temps, lorsque je me suis aperçue de cette intrigue...

FRÉDÉRIQUE

Oh ! Madame Bocquet !... Faites-moi la grâce d'un substantif moins lourd à supporter.

MADAME BOCQUET

Si vous voulez que je parle, ne me reprenez pas... J'emploie les mots que je connais !... Sincèrement, j'ai eu très peur pour lui !... J'ai trouvé toute cette intrigue avec la dame de son bienfaiteur déplacée,... je lui disais : « Prends garde, Monsieur Ulric peut s'apercevoir du jour au lendemain de quelque chose... il te donnera ton congé sans tergiverser. Et il aura raison !... Tu peux nuire ensuite à la réputation d'une dame que tu paraîtras avoir courtisée pour t'élever au-dessus de ton rang... »

FRÉDÉRIQUE

Pourquoi cela ? J'aime à croire que vous n'avez pas une fois douté de mes sentiments, et de la pureté de nos relations à tous deux.

MADAME BOCQUET

Au commencement... Mettez-vous à ma place ! Je croyais bel et bien que mon fils me mentait. N'est-ce pas, avec ces jeunes gens, on ne sait jamais !... Et puis, j'ai compris... mais alors, je n'en ai pas moins déploré une liaison qui a miné mon fils petit à petit.

FRÉDÉRIQUE, *petit rire blessé.*

Je ne vais pas jusqu'à vous remercier de votre pitié !

MADAME BOCQUET, *se lève.*

Voyez-vous, Madame, il vaut mieux terminer

là cette conversation qui ne peut nous mener à rien de bon, et que je n'ai pas recherchée.

FRÉDÉRIQUE, *la fait se rasseoir.*

Mais non, je suis sotté d'ironiser... je vous en prie... Votre souci est si compréhensible, Madame ! Je ne sais jusqu'à quel point ont été les confidences de votre fils. Si vous connaissiez de quelle manière s'est glissé en moi ce sentiment, vous comprendriez qu'il n'y a rien à redouter pour Julien ! Il est paresseux, dites-vous ? Non, il est simplement distrait, et je confesse que j'ai pris trop de place dans sa vie, mais je suis décidée à l'aider mieux, à le faire travailler. Il est jeune encore... Eh bien, il restera encore probablement trois ou quatre ans auprès de nous. Je ne demande que le bonheur de ces quelques années ! Après, je commencerai à vieillir singulièrement, ses sentiments seront peut être émoussés... changés en amitié... on dit que c'est possible... Voyez, je vous fais des confidences bien intimes, bien osées, mais vous êtes femme, vous les comprendrez...

MADAME BOCQUET, *sans broncher.*

Je crains fort, chère Madame, que vous aussi, vous n'ayez fait fausse route. Vous vous êtes trop exagéré, non pas les sentiments du garçon, mais leur valeur... Hé ! oui, mon Dieu, ces jeunes gens, il ne faut pas les prendre tellement au sérieux ! Vous savez, comme on dit à la campagne, ils jettent leur gourme... Ça parle d'éternité, et puis, au fond, ce sont des étourneaux qui laissent bien des déceptions derrière eux.

FRÉDÉRIQUE

Ah ! ça ! voudriez-vous me faire douter de l'affection de Julien ?

MADAME BOCQUET

Non !... Seulement ,j'ai peut-être plus d'expérience de la jeunesse que vous...

FRÉDÉRIQUE, *émue.*

C'est donc que vous avez reçu ses confidences ! Que voulez-vous insinuer ?

MADAME BOCQUET, *rudement.*

Il aurait mieux valu, Madame, pour vous, renoncer à l'affection de mon garçon, depuis longtemps déjà ! Si j'avais été à même de vous l'écrire, je vous aurais écrit, seulement, bien sûr, je ne me le serais pas permis de moi-même... dans ma situation.

FRÉDÉRIQUE, *se lève, et pâle.*

Oh ! c'est mal ce que vous tentez là... c'est vilain, Madame ! Pour vous venger, ou par simple tactique, vous voulez enfoncer le doute en moi et vous y allez de plein cœur !...

MADAME BOCQUET, *rompant les chiens et se levant à son tour.*

Prenez-le comme vous voulez ! Après tout, ce n'est pas moi qui ai recherché cette conversation ! Je suis bien bête de me mêler de ce qui ne me regarde pas et de vous porter intérêt...

FRÉDÉRIQUE, *s'animant de plus en plus.*

Vous n'arriverez pas à me faire douter de lui ! Vous le calomniez parce que vous n'êtes que sa mère ! L'amour d'une mère n'est quelquefois pas le plus élevé !... Une vieille jalousie vous empoisonne. Eh bien, sachez-le, moi, je ne vous ai jamais jalouée, je lui ai laissé votre place dans son cœur, tandis que, depuis deux ans, je sens, entre lui et moi, votre influence sournoise, votre...

MADAME BOCQUET, *sarcastique.*

Je sais, je sais... « Ta mère, mon petit adoré, place son amour pour toi dans sa tête, moi, je le place dans mon cœur ! »

FRÉDÉRIQUE, *avec un cri.*

Oh ! une phrase de mes lettres !... Ah ! tout de même, il faut que vous ayez bien lu en effet ces lettres-là pour que vous les citiez par cœur !... Ce que vous faites est mal... impardonnable ! Ou bien alors vous savez des choses graves ?... Pas de réticences. Voyons, dites-moi la vérité.

MADAME BOCQUET

Je me retire, Madame.

FRÉDÉRIQUE, *au comble de l'agitation.*

Non, non, vous n'avez pas le droit, maintenant, de vous en aller comme ça... non, non... restez... Ah ! nous allons bien voir !...

MADAME BOCQUET

Vous perdez la tête ! Je vous certifie que, si nous étions à situation égale, je ne retiendrais pas les mots qui me brûlent la bouche !

FRÉDÉRIQUE, *menaçant presque.*

Qu'êtes-vous venue faire ici ?... Qu'êtes-vous venue faire ?

A ce moment, Julien, qui a entendu les éclats de voix des deux femmes, accourt.

JULIEN, *d'une voix coupante.*

Qu'y a-t-il... ? Maman, veux-tu t'en aller immédiatement ?

MADAME BOCQUET

Je te prie de croire que je n'ai aucune envie de rester ici. J'ai été obligée pour toi d'entendre mes quatre vérités...

FRÉDÉRIQUE

Auxquelles vous avez répondu par des mensonges !

JULIEN

Madame, je vous en prie. (*Bas, à sa mère*). Va, je te l'ordonne, cette fois.

Madame Bocquet s'en va.

SCÈNE IX

FRÉDÉRIQUE, JULIEN

FRÉDÉRIQUE, *se jetant dans les bras de Julien.*

Ah ! c'est bon de retrouver votre épaule !...
Ah ! c'est vous !... C'est vous !... c'est toi !...

JULIEN

Mais que s'est-il passé ?... Qu'a-t-elle dit ?...

FRÉDÉRIQUE, *dans ses bras, elle a une crise de détente.*

Ah ! elle est méchante, votre mère !... Je n'aurais jamais cru qu'elle essaierait de me faire autant de mal !... Elle a voulu m'enlever ma confiance en vous, mon amour... Elle aurait pu me dire mille choses plus terribles, je les aurais acceptées, mais il n'est pas de crime plus vilain que celui d'atteindre la foi dans l'amour... Julien rassurez-moi, mon aimé... dites-moi que, malgré nos ennemis, on ne parviendra pas à nous séparer, à...

JULIEN, *se dégageant et parlant lentement.*

Il faut que je sois franc, Frédérique. Je ne suis pas l'homme que vous croyez... Je suis un lâche... un malhonnête homme.

Il passe et va vers le banc au premier plan.

FRÉDÉRIQUE

Un malhonnête homme ?... Vous ?... Allons donc !

JULIEN

Oui, j'ai la conscience très lourde, et depuis quelques jours, depuis près d'un mois, je me donne des atermoiements pour vous avouer une action qui va vous inspirer le dégoût de moi.

FRÉDÉRIQUE

Julien, qu'avez-vous fait ?... Vite, répondez-moi... Un malhonnête homme !... Comment !... Quoi ?... (*Elle cherche.*) Vous n'avez pas détourné d'argent... Vous ne vous êtes pas mis dans une situation scandaleuse... il faudrait me le dire...

JULIEN, *sans la regarder.*

Pas cela !...

FRÉDÉRIQUE, *après un soupir de soulagement.*

Tant mieux ! J'ai eu peur... Quoi que vous me réserviez, je respire !... Alors ?... Alors ? Pourquoi ce mot ? Ce n'est pas un malheur que vous m'annoncez, c'est une faute dont vous parlez même comme d'un crime. Le malheur, je vous dirais de suite que nous sommes deux à le partager.

*Les mots sortent de sa bouche, craintivement retenus.*JULIEN, *un pied sur le banc, loin d'elle.*

Ma chère, ma grande, ma vraie amie !... Nous voici arrivés à un point de ma vie où il faut que je vous fasse une énorme peine ! Vous êtes toute délicatesse et toute âme, vous ne comprendrez pas cet égoïsme d'homme, et vous aurez raison de me mépriser comme vous allez le faire... Je ne suis pas un héros, Frédérique, je suis un parvenu, déplacé auprès d'un être de votre taille... Vous

ne m'avez pas communiqué ces sentiments supérieurs qui vous animent.

Il ne la regarde toujours pas.

FRÉDÉRIQUE

Allons, assez de mots embarrassés !... De quoi s'agit-il ?

JULIEN, *la tête dans ses mains.*

Pardon !... Pardon !... Je ne pouvais plus... J'ai trop souffert... Je ne pouvais plus vivre cette vie sans espoir... Cette privation de vous... Je suis fiancé...

Le mot s'est échappé, voulu, rapide et terne, sans expression aucune. Silence.

FRÉDÉRIQUE, *se reculant.*

Quoi ?... je ne comprends pas... je...

JULIEN, *alors il reprend, fiévreusement, ardemment.*

Voilà des mois et des mois que je vous supplie... il me fallait en finir, d'une façon ou d'une autre ! Puisque l'amour n'est pas possible, alors je me vends. Oui, je me vends, il n'y a pas d'autre terme, car c'est cela !... Je serai comme tout le monde, intéressé, médiocre, menteur... Ah ! ce que je vais faire payer à la vie les mécomptes de ma jeunesse !

FRÉDÉRIQUE, *répétant en s'appuyant à la table, la voix blanche, les yeux fixes.*

Quelle femme ?... Quelle est la femme ?...

JULIEN

Elle est ici même.

FRÉDÉRIQUE, *elle a un tressaut de tout l'être.*

Alors, c'est vrai ? Ce n'est pas une épreuve ?... Mais qui ?

JULIEN, *après une hésitation.*

Mademoiselle Martin.

FRÉDÉRIQUE

Mademoiselle... *(Elle n'achève pas.)* Ah ! je comprends, je comprends tout !... la présence de votre mère, votre attitude... vos... *(Elle s'arrête.)* Qu'est-ce que vous avez fait là ? Allez-vous-en ! Allez-vous-en !...

Ce n'est qu'une sorte de gémissement, tout bas, tout bas.

JULIEN

Frédérique !...

FRÉDÉRIQUE, *elle demeure assommée, sans bouger, appuyée à la table. Ses lèvres balbutient.*

Vous êtes un monstre !... Vous êtes un monstre !

JULIEN, *véhément et lui prenant le bras tout à coup.*

Tenez, la voilà qui arrive !... Elle est là, avec les Castel, votre mari... Une dernière fois, Frédérique, vous n'avez qu'un mot à dire... un mot... Promettez-moi que vous serez ma maîtresse... je vous en supplie... un jour... ma chérie, ma chérie... Promettez que vous vous donnez à moi, et je vous jure à l'instant, à l'instant même, je romps et je lui dirai que je ne l'aime pas, que mon cœur est pris, que je l'ai donné pour toujours à une autre, que...

FRÉDÉRIQUE, *de plus en plus lointaine.*

Vous êtes un monstre !...

JULIEN

Frédérique ! *(Cette fois il lui prend violemment les deux mains, et, avec désespoir.)* Vous ne voyez pas que vous aurez fait notre malheur à tous les deux ! *(Frédérique se maintient péniblement debout. Son visage exprime une angoisse effrayante, le menton tremble, l'œil*

erre.) Frédérique ! Non ?... Non ?... (*Elle ne répond pas. Elle semble partie dans un autre monde. Brusquement il lui lâche le bras.*) Alors, vous l'aurez voulu !...

Son geste, à la fois résolu et désespéré, marque que l'heure de leur destin est arrivée.

FRÉDÉRIQUE

Ce doit être cela qui s'appelle mourir !...

On sent que les mots ne parviennent plus à sa bouche. Julien s'est écarté alors que tout le monde fait irruption de gauche, Mademoiselle Castel, Mademoiselle Martin, Monsieur de Villedieu, Monsieur Ulric.

SCÈNE X

JULIEN, FRÉDÉRIQUE, JEANNE,
et BLANCHE CASTEL, MADEMOISELLE
MARTIN, ULRIC, VILLEDIEU

JEANNE CASTEL

Oh ! ç'a été amusant comme tout, Madame ! Il y avait d'énormes carpes, vous savez !... Grandes comme le bras !...

BLANCHE CASTEL

Tout ça brillait aux rayons du soleil, on aurait dit du vieil or qui tombait... de gros bijoux...

MADemoISELLE MARTIN, à Frédérique.

Eh bien, la voilà peuplée, votre pièce d'eau !... J'en suis encore trempée !...

ULRIC

Nous leur avons de suite donné à manger, mais je crois que l'émotion leur a coupé l'appétit.

BLANCHE CASTEL

Tandis que nous, nous avons gagné à ce petit jeu une faim d'ogre... Oh ! mais il y a là toutes sortes de bonnes choses à manger !...

MADemoiselle MARTIN, à *Frédérique*.

Voulez-vous que nous vous aidions, Madame, à servir le thé et le chocolat ?

FRÉDÉRIQUE, *essaie de se dominer*.

Elle baisse la tête pour dissimuler son visage.

Volontiers, certainement.

MADemoiselle MARTIN, *gaiement*.

Tenez, Monsieur Julien, à vous !... D'abord, le plateau n'est pas assez grand, prenons chacune nos tasses.

BLANCHE CASTEL

Le thé doit être trop fait.

FRÉDÉRIQUE

Oui, sans doute, depuis le temps ! (*Elle prend la théière, elle essaie de verser, mais sa main tremble de plus en plus.*) Je ne peux pas !

Elle laisse retomber la théière.

JEANNE CASTEL

Qu'avez-vous ? Vous vous êtes brûlée ?

FRÉDÉRIQUE

Non... je ne suis pas très bien...

Elle veut refaire l'effort.

JEANNE CASTEL

Oh ! mais, laissez, posez la théière... n'insistez pas...

FRÉDÉRIQUE

Oui, excusez-moi... servez sans moi...

ULRIC, *s'approche.*

Tu es souffrante ?... Qu'éprouves-tu ?... Où as-tu mal ?...

FRÉDÉRIQUE, *toujours la tête basse.*

Je rentre à la maison... Ne vous occupez pas de moi... ce n'est rien.

MADemoiselle MARTIN

Vous avez les mains glacées !... Oh ! Madame, nous sommes impardonnables !... Vous aurez eu froid en nous attendant ici.

FRÉDÉRIQUE

Peut-être... oui...

BLANCHE CASTEL, *à sa sœur.*

Elle n'est réellement pas bien. Regarde comme sa figure est décomposée.

FRÉDÉRIQUE

J'aime mieux qu'on me laisse seule... je rentre.

ULRIC

Viens, tu vas t'étendre un peu au salon. D'où souffres-tu ?

FRÉDÉRIQUE

Je t'en prie !... Je préfère me reposer seule dans ma chambre.

ULRIC, *à ces demoiselles.*

N'insistez pas... je la connais.

*Frédérique s'en va par la prairie sans se retourner.
Tout le monde a les yeux sur elle.*

MONSIEUR DE VILLEDIEU, *à Ulric.*

Mais vous ne pensez pas que ce soit sérieux, mon cher ?

ULRIC

Je ne sais pas... J'irai voir dans quelques ins-

tants... Pour l'instant, elle désire qu'on ne s'occupe pas d'elle. Servez le thé, mes enfants !

JEANNE CASTEL, *près du banc, au fond, regardant dans la direction de la prairie.*

Oh ! mais elle marche avec peine... elle s'arrête.. (*Poussant une exclamation.*) J'ai cru qu'elle chancelait !... Ah ! la voilà qui repart.

Tout le monde est de dos et regarde.

ULRIC

Ça m'étonnait. Voyez, elle trotte.

JEANNE CASTEL

Mais elle traverse la prairie au plus court !

Pendant ce temps, seul, Julien s'est tenu écarté, au premier plan, silencieux. Mademoiselle Martin se rapproche de lui avec vivacité, pendant que les autres regardent au loin.

MADemoiselle MARTIN, à Julien.

J'espérais que vous viendriez nous prendre après déjeuner. J'ai griffonné dix lettres à des amis, ce matin. Je suis heureuse !... Et vous ?

JULIEN, *tristement et pensif.*

Chut !... C'est surtout cette phrase-là qu'il ne faut jamais dire !

MADemoiselle MARTIN

Pourquoi ? Le bonheur est une sensation sur laquelle on ne se trompe pas ! Donc, lorsqu'on en est bien sûre...

JULIEN, *l'interrompt, l'œil tourné vers l'horizon où vient tout à l'heure de disparaître la silhouette chancelante de Frédérique.*

On sait toujours qu'on a été heureux, Mademoiselle... on ne sait jamais si on l'est encore !...

RIDEAU

ACTE II

Dans l'hôtel de Monsieur Ulric, à Passy. Un salon au rez-de-chaussée, assez vaste, style Régence vert et or, moderne, mais de goût simple, correct et très intime. Les fenêtres donnent sur la cour d'entrée. Au lever du rideau, Madame Desroyer est seule, approchée de la fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DESROYER, seule,
puis LE VALET DE CHAMBRE

MADAME DESROYER, qui guettait.

Ah ! les voilà !... On sonne ! *(Elle va à la porte de gauche et appelle, mais à voix étouffée exprès.)* Maxime ! Maxime ! Venez vite... *(Le valet de chambre sur le pas de la porte.)* Ce sont les personnes en question ?

LE VALET DE CHAMBRE

Je ne sais pas... il m'a semblé reconnaître la dame... Je ne connais pas le monsieur qui accompagne...

MADAME DESROYER

Faites-les entrer ici directement, et surtout, comme je vous l'ai recommandé, qu'on n'avertisse pas Madame, là-haut... Si par hasard elle demandait qui a sonné, répondez que vous ne savez pas... Dépêchez-vous.

Le domestique sort, Madame Desroyer reste seule quelques instants, s'agite, va à la fenêtre, puis à la porte à droite comme pour écouter si sa fille ne descend pas. Finalement elle se poste, les mains derrière le dos, les lunettes hautes. Le domestique introduit Madame Bocquet, Monsieur Bocquet. Madame Desroyer ne leur tend pas la main.

SCÈNE II

MADAME DESROYER, MADAME BOCQUET
BOCQUET

MADAME DESROYER, *rapide, debout, et sans les inviter à s'asseoir.*

Madame... Monsieur... Vous êtes étonnés de vous trouver en ma présence quand vous vous attendiez à celle de Madame Ulric ? Elle ne peut pas vous recevoir.

MADAME BOCQUET

Cela m'étonne, en effet, Madame. C'est elle-même qui nous avait donné ce rendez-vous.

MADAME DESROYER

Oui, eh bien, elle s'est ravisée. Et d'ailleurs, elle est souffrante.

MADAME BOCQUET, *présentant du geste.*

Mais, avant tout, je ne crois pas que vous connaissiez mon mari.

BOCQUET, *s'avance.*

Si je me suis permis d'accompagner ma femme, c'est que nous désirons un entretien particulier avec Madame Ulric... de la plus haute importance, croyez-le... sans cela je ne serais pas aux côtés de ma femme.

MADAME DESROYER

Je doute que ce qui vient de vous puisse avoir une importance quelconque aux yeux de ma fille... Et, d'abord, elle ne vous connaît pas, Monsieur ! D'autre part, je crois bien que, depuis quatre ans, elle n'a pas eu l'occasion de revoir Madame : elle n'éprouverait, je m'empresse de vous le dire,

au cas où vous en douteriez, aucun plaisir à le faire !

MADAME BOCQUET, *en une attitude humble qui contraste avec celle du premier acte.*

Il y a, en effet, quatre ans, et presque jour pour jour, que vous avez eu la bonté de me recevoir à Villers-Cotterets ; il se peut fort bien que Madame Ulric n'ait aucune raison particulière de désirer revoir une femme sans importance, dont elle est bien aimable même de se souvenir, mais je suis persuadée que, lorsqu'elle connaîtra les motifs qui m'ont fait solliciter cette entrevue, elle ne regrettera plus de me l'avoir accordée.

MADAME DESROYER

Je suis là pour la remplacer, et, si vous avez une communication quelconque à faire, je vous écoute.

De la main elle les invite à s'avancer.

BOCQUET, *en passant.*

Je vous remercie. (*Une fois passé.*) J'avoue être très embarrassé... Je n'avais pas prévu le cas... (*A sa femme.*) Qu'en penses-tu, mon amie?... (*De dos à Madame Desroyer, Madame Bocquet fait un signe négatif.*) Je crois, tout réfléchi, que ce que nous avons à dire ne peut s'adresser qu'à Madame Ulric.

MADAME DESROYER

Ah ! ah ! je m'en doutais un peu !

MADAME BOCQUET

Pardon, puis-je vous demander si c'est bien Madame Ulric qui s'est ravisée après nous avoir donné rendez-vous ?

BOCQUET

Car, Madame, vous me permettrez de m'étonner...

MADAME DESROYER

Vous n'avez pas à vous étonner, Monsieur !... Et je n'ai pas à vous répondre. Madame Ulric ne vous reçoit pas, un point, c'est tout.

MADAME BOCQUET

Enfin, Madame, ce matin, au téléphone, Madame Ulric a bien voulu, sur notre insistance, nous indiquer ce rendez-vous précis. Je n'ai eu qu'à lui dire que j'avais quelque chose de très grave à lui communiquer, elle n'a pas hésité plus de quelques secondes à nous convier, entre quatre et six heures... chez elle.

MADAME DESROYER

Et quand bien même ce serait moi qui m'opposerais à cette entrevue ?

BOCQUET

Ah ! vous voyez bien, Madame !... Je m'en doutais !...

MADAME DESROYER

Je pressens encore quelque chose de mauvais. Pour que vous veniez réveiller, sous un prétexte quelconque, un passé qui est oublié et qui n'a laissé ici que de mauvais souvenirs...

BOCQUET, *l'interrompt.*

Mais, Madame, je ne sais pas à quoi vous faites all...

MADAME DESROYER

Si, Monsieur, vous savez fort bien !... (*Allant à eux et sur un ton plus confidentiel et plus ému.*) Mais ce que vous savez probablement moins bien, c'est que ma fille, il y a quatre ans, a failli mourir de douleur ! C'est que j'ai été la seule à connaître de quoi elle mourait ! Les médecins l'ont traitée

pour mille causes, eh bien, c'est moi, si vieille que je sois, qui, à la force du poignet, je puis dire, l'ai sortie de là... Maintenant, c'est la paix, ici, c'est le bonheur. Les enfants grandissent. Monsieur Ulric et sa femme forment le ménage le plus uni que l'on puisse voir, et je pourrai quitter ce monde avec une entière sécurité. (*Avec force.*) Je ne veux pas que l'on vienne troubler cette paix-là... Quand ma fille a prononcé ce matin votre nom, il m'a semblé que je sentais entrer le malheur dans la maison.

BOCQUET

Mais, Madame, je vous assure...

MADAME DESROYER, *les bras croisés et face à eux tâchant à bien mettre en lumière toute son énergie.*

Nous sommes ici tous trois ; personne ne nous entend. Pas de gants à mettre !... Je veux que vous vous en alliez !... Je suis là de garde... et je vous garantis que, moi présente...

Mais, à ce moment la porte de droite, au fond, s'ouvre. Frédérique paraît.

SCÈNE III

LES MÊMES, FRÉDÉRIQUE

FRÉDÉRIQUE, *de la porte.*

Mère, c'est inutile. (*On s'arrête de parler. Haut.*) Voulez-vous avoir l'obligeance de me laisser avec ces personnes ? Elles ont sollicité un rendez-vous, j'ai cru devoir le leur accorder, à tort ou à raison, mais, en tout cas, il n'y a rien là que de très naturel...

Elle descend en scène.

BOCQUET, *près de la cheminée.*

Madame Ulric, je vous remercie de vos paroles et de votre bienveillance.

MADAME DESROYER

Un mot. (*Elle parle bas à sa fille en l'entraînant à droite.*) Prends garde ! Prends garde ! Je me méfie...

FRÉDÉRIQUE, *bas.*

Ils t'ont dit le motif de leur visite ?

MADAME DESROYER

C'est à toi qu'ils veulent avoir affaire... Ah ! comme tu es pâle !

FRÉDÉRIQUE

Allez-vous-en, maman. Ce sera bref et net, rassurez-vous.

MADAME DESROYER, *traverse la scène et s'adressant tout haut à Monsieur et Madame Bocquet.*

Je ne retire rien de ce que j'ai dit à l'instant, mais, puisque ma fille veut bien vous entendre, il ne me reste qu'à vous en exprimer... le regret... Je vous salue.

Petit signe de tête. Elle sort à droite.

SCÈNE IV

MONSIEUR et MADAME BOCQUET
FRÉDÉRIQUE

Un silence.

FRÉDÉRIQUE

Pourquoi êtes-vous venus ?... Que se passe-t-il ?... (*Silence pénible.*) Il est en danger ?... Il est...

MADAME BOCQUET, *prenant la parole.*

Non, Madame... En danger ?... Peut-être... mais nous ne sommes pas porteurs d'une funèbre nouvelle...

FRÉDÉRIQUE

Tant mieux !... (*Après ce soulagement elle reprend plus froide.*) Alors, veuillez vous expliquer. J'attends.

Elle leur fait signe de s'asseoir.

BOCQUET, *une fois assis.*

Il faut en effet que la situation soit bien grave pour que nous ayons osé venir.

MADAME BOCQUET, *surenchérit.*

Il faut le malheur qui est sur la tête de Julien.

FRÉDÉRIQUE

Le malheur !... Quel malheur ?...

BOCQUET, *éclatant.*

Notre fils est perdu ! Perdu !... Vous voyez de pauvres parents désespérés !

Son accent est sincère. Sa voix peuple, mais plus délicate que celle de sa femme, est celle d'un homme en proie à une violente émotion et qui se contraint.

FRÉDÉRIQUE

Vous venez cependant de dire vous-mêmes...

BOCQUET

Matériellement, moralement perdu... Il a, en quelques mois, descendu la côte avec une rapidité foudroyante... Et demain, c'est affreux à dire, demain nous n'aurons plus d'enfant ?

FRÉDÉRIQUE

Plus d'enfant !... Voilà des termes bien équivoques... Que voulez-vous dire ? Il va se...

BOCQUET

Non ! pas cela ! Pas même !... Mon fils n'a pas de ces résolutions héroïques... C'est un garçon plus dévoyé que cela !

FRÉDÉRIQUE

Expliquez-vous à la fin !...

MADAME BOCQUET

Oui... explique seul, mon ami, moi, je ne pourrais pas...

Silence.

BOCQUET, *après s'être maîtrisé.*

Avant toute chose, il faut que vous soyez bien persuadée que Julien ignore complètement que nous sommes venus vous trouver... C'est à son insu... S'il le savait !... Mais que voulez-vous, nous sommes dans un tel état de désespoir !... Vous vous êtes intéressée au garçon, autrefois ; il a été un peu l'enfant de la maison... Alors la détresse a été plus forte que tous les scrupules...

FRÉDÉRIQUE

C'est bon, c'est bon, Monsieur, j'attends !

BOCQUET

Il faut aussi que vous me fassiez une promesse... C'est que vous n'irez pas vous imaginer qu'en vous révélant l'effondrement matériel de Julien, nous avons je ne sais quelle vilaine arrière-pensée d'aide ou de secours.

FRÉDÉRIQUE

J'avoue que cette idée ne me viendrait même pas !... Mais j'ajoute que votre probité m'est connue, Monsieur... C'est entendu, je vous le promets.

BOCQUET, *paraît soulagé d'une anxiété.*

Merci, Madame... (*Il reprend.*) D'ailleurs l'effondrement matériel n'est que peu de chose en comparaison de l'égarément moral... et du terrible dénouement qui se prépare... (*Mouvement d'impatience de Frédérique.*) Oui, j'arrive au fait... Je résumerai comme je pourrai, en quelques mots... vous suppléerez facilement aux lacunes... Depuis son mariage, la vie de Julien est sans doute demeurée inconnue de vous, ou presque ...n'est-ce pas, Madame ?

FRÉDÉRIQUE

Je m'en suis complètement désintéressée... Il a fait quelques visites à mon mari ; je ne me suis jamais trouvée là... Je sais que Monsieur Ulric le rencontre de temps en temps dans les milieux d'affaires.

BOCQUET

Le bruit ne serait-il jamais parvenu à vos oreilles que mon fils a mené par moments une vie de désordre ? Sa femme est certes charmante, mais froide, fermée, par son éducation de créole, à mille sentiments... comment dire... parisiens.

FRÉDÉRIQUE

Ce mariage, cependant fort bien calculé, apportait à votre fils quelques garanties de bonheur, un peu d'aisance et, en tout cas, la sécurité...

BOCQUET

Il n'a pas trouvé la compagne rêvée. Un désespoir ancien rongait son âme. (*Sursaut de Frédérique. Bocquet reprend posément.*) Oui, Madame, j'ose le dire parce que je connais la vérité sur ce point. Bref, que ce soit pour cette raison ou pour d'autres, ce mariage n'a pas comblé une âme probablement

trop avide. Il s'est jeté dans les affaires et dans la grande vie de Paris, tête baissée. Il a réussi rapidement...

FRÉDÉRIQUE

J'ai le souvenir que votre fils était ambitieux.

BOCQUET

Vous retenez sur les lèvres le mot arriviste !... Jugement sévère, mais parfaitement juste. Il s'est créé de grands besoins d'argent. Il a noué, à l'insu de sa femme, des relations bien regrettables avec une certaine dame du monde déclassé...

FRÉDÉRIQUE

Cette fois, je vous prie d'aller au fait, Monsieur ! Je ne vois pas pourquoi j'ai à tolérer des confidences qui ne m'intéressent pas le moins du monde, qui me répugnent même, et que je vous prie de garder pour d'autres auditeurs !

BOCQUET

Il faut bien que je vous indique les raisons qui l'ont amené où il en est ! Il s'est laissé prendre, il n'y a pas d'autres mots, par cette femme trop élégante, l'épouse divorcée, mais ruinée, d'un peintre célèbre qui conserve cependant encore son nom, et...

FRÉDÉRIQUE

Peu importe ! Passez la désignation, je vous prie. Au fait !...

BOCQUET

M'y voici... Avez-vous entendu parler, par Monsieur Ulric, de certaine importante affaire de lotissement à Montmartre... d'un groupe de maisons de rapport dont Julien a entrepris la construction ?

FRÉDÉRIQUE

Vaguement, oui, Monsieur ! Mon mari a été

étonné que cette affaire fût confiée à un jeune architecte.

BOCQUET

Pour cette considérable affaire, dont il avait la direction,, il a fait choix d'un entrepreneur, lequel... voulant obtenir cette grosse commande... oh ! sans conclure avec mon fils une tractation, à proprement parler... lui a avancé pas mal d'argent... une grosse somme... Je ne le sais que depuis huit jours seulement !

FRÉDÉRIQUE

C'est joli !...

BOCQUET

Cet entrepreneur véreux n'a pas pu faire face à ses engagements. A l'heure actuelle, c'est sa faillite qui va être déclarée ! Avec une mauvaise foi insigne, il accuse de son découvert les avances illicites faites à mon fils !.. C'est très exagéré, mais il a des reçus, il va les produire pour se justifier et détourner les responsabilités. Enfin, vous entrevoyez la situation d'ici : elle n'est pas belle !... Je ne la jugerais pas désespérée, pourtant, car il ne serait pas impossible à mon fils, quelle qu'ait été sa légèreté, de démontrer qu'il fut un architecte un peu téméraire que sa jeunesse rendait inexpérimenté... Peut-être trouverait-il même un peu de pitié chez ses commanditaires qui sont contents de ses travaux... mais voici ce qu'il y a de pire...

FRÉDÉRIQUE

Car, en effet, Monsieur, tout ceci est assez vil, malpropre ; je suis désolée de savoir que ce garçon, pour lequel j'ai eu de l'estime, en est descendu là... mais...

BOCQUET

Mais, en effet, vous l'avez compris, s'il n'y avait que cela, nous ne serions pas venus vous trouver... Merci de n'en avoir pas douté... il y a plus douloureux !... Pressé par la faillite, entraîné peut-être par la femme qui le tient, mon fils, au lieu d'attendre, de lutter comme je le lui ai conseillé ces jours-ci, a pris la résolution la plus extrême... C'est un malheureux fou !... Il part ! J'ai appris inopinément par un domestique qu'il prenait demain la fuite pour l'étranger, avec cette femme. Parfaitement, Madame, la fuite !... La mauvaise conseillère tient sans doute à se l'attacher définitivement. Il va disparaître, passer la frontière, laisser derrière lui le déshonneur, une situation irréparable, abandonner sa pauvre femme, qui ne sait rien, qui ne se doute de rien et se trouvera du jour au lendemain devant cet effondrement !... Ah ! quand j'ai appris cela, je me suis précipité chez lui. J'ai parlé haut et dur !... Je ne lui ai pas mâché les mots, je vous prie de le croire ! Je lui ai représenté notre douleur à tous : « Rassure-toi, papa, je vais faire face à la situation. » Il mentait, Madame, il mentait !... A l'heure actuelle, je le sais par le domestique qui a entendu une conversation et qui prépare les malles, tout est combiné. Demain, ce soir peut-être, il partira pour Genève, il ne reviendra plus jamais... jamais... il...

Madame Bocquet éclate en sanglots.

BOCQUET

Excusez son émotion, Madame. Depuis deux jours, elle passe par des transes si cruelles !...

MADAME BOCQUET

Oui, ne faites pas attention, Madame !... C'est

mon seul enfant ! J'ai tout espéré de lui, et sentir qu'il en est là... lui autrefois si brave garçon !...

BOCQUET

Car c'est fini, nous n'avons plus sur lui la moindre influence ! Nous sommes à moitié fous, ma femme et moi, depuis que nous savons ça !... Que faire ?... Avertir qui ?... Sa femme ?... Avouez que ce serait trop cruel !... La malheureuse connaîtra toujours assez tôt sa situation ? Et cela n'empêcherait pas Julien, d'ailleurs, de partir avec cette aventurière. Donc, demain, peut-être ce soir, il faut nous attendre à apprendre que notre enfant s'est enfui, laissant derrière lui le malheur et le déshonneur !... Ah ! tenez ! que ne suis-je mort, Madame, pour n'avoir pas à juger tout cela !

Il a une pauvre douleur, si sincère, qu'elle ne pourrait qu'inspirer du respect.

FRÉDÉRIQUE

Je conçois sans peine votre chagrin... L'exposé de cette situation est en effet bien lamentable... Je vous plains, mais qu'y puis-je, et en quoi ma personne peut-elle être mêlée à tout ceci ?... Pourquoi êtes-vous venus à moi ? Car, de toute évidence, vous aviez un but en venant me trouver ?

BOCQUET

Un but ! Oh ! c'est beaucoup dire... Nous nous sommes rappelés que Julien avait pour vous un culte véritable... Vous êtes le seul être au monde qui ait eu de l'influence sur lui. Tout ce que vous disiez, pour lui c'était sacré !... Ah ! quand Madame Ulric avait dit quelque chose !... Un mot de vous, une phrase seulement le rappelant à sa conscience, à son devoir, et nous sommes sûrs qu'elle aurait, dans la circonstance,

un poids extraordinaire... peut-être décisif. Tout n'est peut-être pas perdu dans ce cerveau brûlé !... L'empêcher de partir, mais ce serait déjà l'avoir sauvé ! Il faut qu'il se justifie, Madame, devant les actionnaires. Il faut qu'il lutte, qu'il parle, qu'il brave même !... Tout, mais pas ce départ affreux, cet aveu d'escroquerie... pas cela !... Un appel de vous, de Madame Ulric à sa conscience, au devoir, et...

FRÉDÉRIQUE, *se levant.*

Vous êtes prodigieux !... L'égoïsme des parents, vraiment, est une chose inconcevable !... Vous qui pleurez là, Madame, vous avez tout fait autrefois pour me briser net, quand d'autres combinaisons plus souriantes étaient en jeu !... C'est à moi que vous vous adressez maintenant, et avec quelle tranquille impudence ! La combinaison a manqué, tout s'effondre, et vous pensez à l'ancienne amie pour replâtrer le ménage... Bravo, Madame ! C'est signé, ça !... Je vous reconnais !

MADAME BOCQUET

Nous ne venons pas dans un pareil dessein ! Nous osons seulement vous supplier de vous souvenir d'un enfant qui vous a beaucoup aimée, Madame, et qui va être perdu pour n'avoir pas écouté une parole de bon sens.

FRÉDÉRIQUE

Ah ! vous ne crânez plus maintenant !... Naguère, on redoutait tout de moi, mais maintenant, en effet, que peut-on craindre ? La bonne âme, on va aller la trouver... Il n'y a qu'à faire appel à son cœur ! Peu importe la douleur qu'elle en ressentira, la mortification, l'humiliation... ça ne compte pas ! Eh bien, vous avez mal calculé,

mes braves gens !... Je n'interviendrai à aucun titre. Cela jamais, jamais... Voulez-vous que je vous le répète une troisième fois, j'y suis prête !

BOCQUET

Oh ! Madame... ne vous emportez pas !... (*Il se lève, désolé, mais poli.*) Nous n'avons pas l'intention d'insister le moins du monde ou de vous importuner... Viens, mon amie...

MADAME BOCQUET, *se lève à son tour.*

Il n'y a vraiment pas de quoi vous mettre en colère, Madame. Depuis quelques jours, mon mari et moi, nous vivons comme des corps sans âme ! Dans notre désespoir, excusez-moi de m'être souvenue de vous... de l'affection que vous avez éprouvée pour mon garçon !... (*La douleur a aussi donné à cette voix autrefois revêche un accent humble et doux.*) Songez donc que vous lui auriez dit simplement : « Julien, il ne faut pas faire cela, mon ami,... il faut essayer de vous sortir de là, Julien... Restez avec votre femme... » Je le connais, il se serait troublé !... Je suis certaine que son cœur vous aurait entendue, vous !... (*Et dans ce vous il y a encore tout un monde de regrets.*) Ah ! vous n'auriez pas eu à la dire deux fois, vous !... Tant pis ! Mais peut-être penserez-vous un jour, quand vous saurez que ce malheureux garçon est définitivement perdu, que vous auriez pu tout de même prononcer le mot qui l'aurait sauvé, empêché de partir... parce que... (*Elle hésite.*), s'il en est arrivé là, eh bien... c'est qu'il n'avait jamais pu vous faire sortir de son cœur !... Ça, tout de même, il fallait vous le dire !...

BOCQUET, *inquiet, lui prenant la main.*

Non, non, viens, ma bonne amie... N'insiste pas ! J'espère que Madame ne nous en voudra

pas de notre démarche. Allons, viens, je te dis...

Il veut l'entraîner.

MADAME BOCQUET

Adieu... Madame... et mille excuses.

Elle salue et passe. Au moment où ils vont sortir.

FRÉDÉRIQUE, *avec force.*

Non, non, vous ne me ferez pas partager cette responsabilité ! Voilà, moi, ce que j'avais à vous répondre !

Un temps, Monsieur et Madame Bocquet vont sortir par la porte de gauche.

FRÉDÉRIQUE, *de loin, les arrêtant d'un geste.*

Une seconde encore ! (*Nouveau silence, puis embarrassée.*) Voyons, peut-être... indirectement... y a-t-il un moyen qui vous satisfasse ?... Je veux dire, une lettre, par exemple, que vous lui remettriez... vous suffirait-elle ? (*Madame Bocquet fait un geste vague et dépité.*) Naturellement non ! Vous jugez que ce n'est pas assez !... Vous escomptez des sentiments plus largement mesurés !... Ah ! si vous croyez que je ne comprends pas votre manège !... Je comprends sur quelle émotion vous spéculiez pour stupéfier votre fils... C'est habile !... Seulement, mon émotion à moi, elle ne compte pas ?... Non ?... Ah ! les parents !... (*Puis brusquement.*) Tenez, asseyez-vous et laissez-moi réfléchir au moins quelques instants.

Elle leur indique des sièges près de la table.

BOCQUET, *radieux.*

Madame !...

FRÉDÉRIQUE, *sèche.*

Ne parlez pas !... (*Elle reste alors sans rien dire, d'abord, arpentant la pièce, puis s'accoudant à la cheminée. Les deux parents se taisent, anxieux mais ravis. Au bout*

d'un moment de silence.) Ah ! je vous déteste !... Que vous saviez bien ce que vous faisiez en venant semer cette graine !... Vous saviez qu'elle devait germer et je vous en veux de n'en avoir pas douté !... Je ne vous en veux même que de cela !

Elle tend le poing vers eux.

BOCQUET, *va se lever.*

Madame, si vous permettez encore, je...

FRÉDÉRIQUE

Non. Laissez-moi ! *(Bocquet se rassied. Nouveau silence plus long Frédérique se décide et changeant de ton, rapide et incisif.)* Votre fils est-il à son bureau ou chez lui, à l'heure actuelle, Monsieur ?

MADAME BOCQUET

Mon Dieu, Madame, je n'en sais pas plus que vous... Dans ce désarroi, je vous avouerai...

FRÉDÉRIQUE

Il a le téléphone à son bureau, n'est-ce pas ?

BOCQUET, *vivement.*

Oui, Madame... Central 25-60.

Elle va à droite à une petite table et s'empare du téléphone, puis le repousse.

FRÉDÉRIQUE

Non, non, pas ça !... Je ne veux pas ! *(Alors elle va à la table à écrire et s'y installe.)* Monsieur, veuillez avoir la complaisance de sonner trois coups... La sonnerie est là, près de la cheminée. *(Monsieur Bocquet se lève, empressé, va à la cheminée et sonne les trois coups. Pendant ce temps, elle s'adresse à Madame Bocquet.)* Le bureau, rue Saint-Lazare, n'est-ce pas ?

MADAME BOCQUET

Oui, Madame.

FRÉDÉRIQUE

Le domicile particulier... toujours rue Pierre-Charron ?

MADAME BOCQUET

Oui, Madame... à deux pas...

FRÉDÉRIQUE, *que toute insistance agace.*

Je sais, je sais... (*Elle continue d'écrire en silence. Le domestique entre. Au domestique.*) J'ai mis sur cette enveloppe deux adresses. Vous allez dire au chauffeur qu'il porte immédiatement cette lettre au destinataire. Qu'il passe d'abord à la première adresse rue Pierre-Charron, c'est à côté ; si ce Monsieur n'est pas là, qu'il se rende immédiatement à l'autre adresse... rue Saint-Lazare.

LE DOMESTIQUE

Y a-t-il une réponse, Madame ?

FRÉDÉRIQUE, *après une hésitation.*

Dites au chauffeur d'attendre... Remettre personnellement, bien entendu.

LE DOMESTIQUE

Et si la personne est absente ?

FRÉDÉRIQUE

Qu'il rapporte la lettre. Allez, et faites vite.

Le domestique sort.

MADAME BOCQUET, *cette fois dans une explosion de remerciements comme si tout était sauvé de ce fait.*

Que je vous remercie ! que je vous remercie !

FRÉDÉRIQUE, *restant froidement au bureau.*

Oh ! je vous en prie, pas de remerciements ! cela surtout !... Maintenant, Monsieur, vous pouvez vous retirer... Je désire seulement deux ou

trois éclaircissements plus précis et aussi rapides que possible, après quoi je vous rends votre liberté. D'abord, est-il sûr que l'entrepreneur en question soit déclaré en faillite incessamment ?

BOCQUET, *debout devant le bureau.*

Question d'heures.

FRÉDÉRIQUE

Le nom de cet entrepreneur ?

BOCQUET

M. Guillemot... 12, rue Caulaincourt...

FRÉDÉRIQUE, *prenant note au crayon.*

S'il entraîne Monsieur Bocquet avec lui, que risquez votre fils, légalement ?

BOCQUET

Si la société dont il est le mandataire veut agir, ce seront les poursuites correctionnelles... C'est la prison sûre.

FRÉDÉRIQUE

J'ai compris... Maintenant quelle est la femme ?

BOCQUET

Oh ! je n'ai pas de peine à la nommer...

MADAME BOCQUET, *vivement*

C'est... une Madame Tessier.

FRÉDÉRIQUE, *avec un air indéfinissable, songeur et grave, comme si elle évaluait les raisons du péril et la difficulté de l'entreprise.*

Ah !... la belle Madame Tessier !... je la connais parfaitement !... D'après vos renseignements, j'avais eu l'intuition qu'il s'agissait d'elle. Le mari est plus que douteux ! Ah ! c'est Mapame

Tessier !... (*Elle hoche la tête, réfléchit et évoque.*) Vous croyez que cette femme-là quitterait définitivement Paris ?... Est-ce bien exact ?... Cela m'étonne. Il faudrait que ce fût une passion de sa part... bien puissante.

BOCQUET

Je ne sais pas, Madame, si elle quitterait Paris définitivement... Pourquoi n'y reviendrait-elle pas, après tout ? C'est l'exil pour mon fils !... Pas pour elle. Elle le tiendra entre ses mains un temps, mais qui vous dit qu'elle ne l'abandonnera pas une fois que son caprice ou son intérêt auront été satisfaits ?

FRÉDÉRIQUE, *dans le même sentiment de songerie et d'évaluation mentale.*

Voyez-vous, plus j'y réfléchis, plus je doute qu'une intervention de ma part puisse empêcher quoi que ce soit... Au point où sont les choses !... Cette femme l'aime puisqu'en somme elle se compromet définitivement et brise sa vie, en partant avec lui... (*Monsieur Bocquet fait un signe évasif.*) Et l'autre, la malheureuse à laquelle il a donné son nom ?

BOCQUET

Vit dans la plus complète sécurité.

MADAME BOCQUET

Oh ! elle ne se doute de rien !

FRÉDÉRIQUE, *frappant sur la table résolument.*

Donc, résumons... d'un côté la confiance la plus absolue, la droite, l'honnêteté... je vois ! je vois !... de l'autre... (*Elle se lève.*) C'est tout,

Monsieur ! Je n'ai pas besoin de plus amples renseignements... Bonsoir... Bonsoir, Madame...

Elle passe devant le bureau.

MADAME BOCQUET

Quoi que vous fassiez — lettre ou démarche — et même si l'une ou l'autre ne servent à rien, — laissez-moi vous exprimer ma reconnaissance... de nous avoir aidés, de...

BOCQUET, *avec un élan géné.*

Et moi aussi, Madame, je...

FRÉDÉRIQUE

Je vous en dispense ! Vous n'avez pas plus à me remercier du peu que j'aurai fait que je n'ai au fond à vous en vouloir de vous être adressés à moi... J'ai réfléchi, en effet, qu'il pouvait y avoir une sorte de devoir, une compassion suprême, pour moi, à me joindre à tous ceux qui ont porté quelque intérêt à ce malheureux fou... mais si, pour une raison ou pour une autre, comme je le redoute, d'ailleurs, cette démarche n'a rien modifié aux événements, je désire que ce soit ici notre dernière entrevue. Tenez-vous-le pour dit, n'est-ce pas ?

MADAME BOCQUET

Je n'en attendais pas autant de vous.

FRÉDÉRIQUE, *comme si elle était humiliée de la réflexion.*

Je n'en attendais pas autant de moi-même !
(*Elle va à la porte de gauche et appelle un domestique.*)
Maxime !... reconduisez... Bonsoir... Ici, à gauche, puis vous tournerez à droite !... Monsieur !

Salut vague. Poignée de main froide. Le couple sort, gêné, guindé et déférent. La porte se referme, elle reste seule quelques instants, méditant. La porte de droite s'ouvre, Madame Desroyer entre...

SCÈNE V

FRÉDÉRIQUE, MADAME DESROYER

FRÉDÉRIQUE, *de suite, coupant court habilement à toute explication.*

Maman, avant toute chose, je te prie de ne me rien demander. Je t'avertis que je ne répondrai même pas à tes questions.

MADAME DESROYER, *très surprise.*

Enfin, Frédérique, il me semble...

FRÉDÉRIQUE

Tu ne comprendrais pas... Tu me gronderais inutilement. J'ai besoin de tout mon sang-froid. J'ai même besoin de me recueillir seule. Dans une heure, nous monterons chez toi ; mon mari ne revient que pour dîner, par conséquent, j'aurai le temps de t'expliquer ce qui s'est passé... et même ce qui se sera passé encore.

MADAME DESROYER

Je pressens que tu viens encore de te laisser mettre dedans par ces gens !... Ah ! tiens, je suis furieuse !... »

FRÉDÉRIQUE, *avec force.*

Si je refusais, mère, je ne serais pas digne de vivre !

MADAME DESROYER

Ah ! voilà les grands mots lâchés !... Tu seras toujours dupe, toi !

FRÉDÉRIQUE

Je vous en prie, mère, ne m'énervez pas au moment même où j'ai besoin de tout mon calme...

(*Exprès.*) Si je me trouve en présence de lui, je ne voudrais pas qu'il perçût la moindre faiblesse. On a son orgueil, n'est-ce pas ?

MADAME DESROYER, *stupéfaite.*

Ah ! cette fois, ça dépasse tout !... Comment ? tu vas le recevoir ! Il s'agit de le recevoir ici ?

FRÉDÉRIQUE, *simplement.*

J'ai envoyé l'auto le chercher... Un simple mot : « Cher monsieur, j'ai quelque chose d'important à vous dire ; prenez l'auto que voici, je vous attends chez moi. » Si la voiture ne le trouve pas, on me rapportera la lettre.

MADAME DESROYER, *au comble de l'émoi.*

Pourquoi, pourquoi as-tu fait cela ? C'est tout mon travail de quatre ans qui est par terre... A la fin, pourtant, j'ai le droit de connaître les raisons mystérieuses qui te font non seulement accepter un rendez-vous, mais le solliciter toi-même !...

FRÉDÉRIQUE, *se retournant.*

Je n'aurais pas l'âme en repos, mère, si j'avais agi autrement... Mais... cette formalité accomplie, n'ayez pas peur !... Ma vie a retrouvé ses racines véritables... Bourgeoise je suis née, bourgeoise je resterai... appuyée sur mes assises domestiques : vous, mes enfants, ma religion, ma maison... Rien à craindre, d'ailleurs... On ne réclame de moi qu'une intervention raisonnable, où le cœur n'est pour rien... ou pour si peu. Et tout cela est misérable au possible !

Agitée, elle passe et va à la table à droite.

MADAME DESROYER

Garde-les donc pour toi, tes mauvaises justifications... Je ne te demande plus rien, mais,

Frédérique, ne nous illusionnons-nous pas toutes les deux ? Est-ce que cet amour est bien mort en toi ? Voilà la chose importante !

FRÉDÉRIQUE, *après un temps d'interrogation.*

Qu'est-ce qui meurt jamais tout à fait ?... L'amour passé, on ne le sent plus, mais, tout de même, il est là, sous la chemise, comme la médaille que l'on porte au cou. On n'en sent plus le contact, seulement, de temps en temps, dans les grandes occasions, on y porte instinctivement la main !... La question n'est pas là, voyez-vous !... Je suis sûre de moi, moralement... Je le suis moins physiquement !... Comment pourrais-je supporter sa vue, tout à coup, sans préparation ?... *(Elle a l'air de constituer la chose à l'avance.)* Quand on s'est dit pendant des années : « C'est fini, ce n'est plus qu'une image, un souvenir », et que, tout à coup, il y a devant vous la présence matérielle... ah ! dame !

Elle regarde du côté de la porte comme s'il y avait quelqu'un devant elle.

MADAME DESROYER

Comme te voilà... comme te voilà !...

FRÉDÉRIQUE

C'est juste ! Vous avez raison de me le reprocher... Ce qu'il faut calmer, ce sont les réflexes... il faut que je m'occupe au lieu de m'agiter... La règle, la méthode, comme nous disions autrefois, maman !

MADAME DESROYER

Ma pauvre petite !

FRÉDÉRIQUE, *sourit avec effort.*

Mais non, mais non, ne me plaignez pas ainsi ! C'est agaçant... Voyons, d'abord, quelle heure

est-il ?... avec tout ça... quelle heure est-il ?... Où sont les enfants ? Savez-vous où sont les enfants ?

MADAME DESROYER

Le petit rentre de la promenade et Thérèse est revenue du cours. Elle étudie son piano.

FRÉDÉRIQUE

Elle avait une composition d'histoire très en retard, cette petite. A-t-elle fait sa composition ?

MADAME DESROYER, *navrée.*

Qu'est-ce que tu vas chercher là ?

FRÉDÉRIQUE, *cherchant visiblement un point d'appui moral, va à la porte de droite et appelle.*

Thérèse !... Thérèse... Ah ! voilà Bébé !

Sur le pas de la porte, le petit qui est maintenant un petit bonhomme et sa bonne.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LA BONNE, L'ENFANT,
puis THÉRÈSE, puis LE DOMESTIQUE

FRÉDÉRIQUE, *à la bonne.*

Vous êtes allés aux Champs-Élysées ? A-t-il goûté ?

LA BONNE

Oui, Madame, nous sommes entrés chez le pâtissier !

FRÉDÉRIQUE

Qu'a-t-il mangé ?

LE PETIT

Oh ! une madeleine... grande comme ça !...

FRÉDÉRIQUE

Ça suffit bien, mon coco chéri. (Se tournant de côté vers sa mère.) Il a bonne mine, n'est-ce pas, ce petit ?... Et puis, il est si comique... C'est un comique au fond, vous savez !

Elle essaie de rire, mais elle est blême. Thérèse arrive.

FRÉDÉRIQUE

Et toi, Thérèse, as-tu repassé ton cours d'histoire religieuse ce matin ? Ce n'était pas brillant hier...

THÉRÈSE

Oui, j'ai repassé les Croisades.

FRÉDÉRIQUE, de plus en plus fébrile.

Et ton piano ? Mademoiselle Chassaing a été contente de toi ?

THÉRÈSE

Avec elle on ne sait jamais !... Elle ne fait jamais un compliment.

FRÉDÉRIQUE

Eh bien, puisque nous avons une minute, nous allons repasser les dates ensemble. Voyons si tu seras plus forte qu'hier.

Elle s'assied sur l'ex du devant de la scène.

MADAME DESROYER, debout, regardant et secouant une tête désolée.

Frédérique ! Frédéric !

FRÉDÉRIQUE, lui adresse un pâle sourire contracté.

Un peu de palpitation... Ce n'est rien... Voyons, tu n'as pas ton livre là ?

THÉRÈSE

Je vais le chercher.

FRÉDÉRIQUE, *assise sur l'x et les yeux hagards.*

Sur quelle histoire travailles-tu ? Celle de Duruy ou celle de l'abbé Surger ?

A ce moment on frappe à la porte de gauche.

FRÉDÉRIQUE

Entrez.

LE DOMESTIQUE

C'est l'auto qui revient, Madame. *(Silence.)*

FRÉDÉRIQUE, *ne se retourne pas vers le domestique. Après un silence oppressé, elle articule péniblement avec angoisse.*

Il y a quelqu'un ?

LE DOMESTIQUE

Oui, Madame *(La mère et la fille se regardent.)*
Dois-je faire attendre ?

FRÉDÉRIQUE

Oui, je sonnerai quand il faudra faire entrer...
(A Thérèse.) Va vite, une visite à recevoir.

Thérèse s'en va par la droite. Le domestique est sorti. Frédérique reste seule avec sa mère.

MADAME DESROYER

Réfléchis ! Il est encore temps !

FRÉDÉRIQUE, *prenant les mains de sa mère et lui faisant tâter les siennes.*

Regardez comme c'est curieux, le pauvre cœur humain ! Je suis exactement dans l'état où j'étais quand il m'a appris son mariage... les mains froides... la gorge coupée... la salive qui ne veut pas venir... Alors qu'on parte, qu'on revienne, c'est donc toujours la même chose ?

MADAME DESROYER, *l'embrassant avec effusion.*

J'attends là-haut... avec quelle angoisse, moi

aussi !... Et n'est-ce pas ?... quoi que tu dises...
 quoi qu'on t'ait demandé... souviens-toi de toi-
 même !

FRÉDÉRIQUE

Oui... oui... mère... Sonnez, je vous prie...

Madame Desroyer sonne, puis sort vivement, non sans avoir adressé à sa fille un dernier et long regard d'anxiété. Frédérique reste seule, les yeux clos. Julien entre. Frédérique et Julien ne se sont même pas regardés... Julien s'est appuyé tout de suite à la cheminée, de dos à Frédérique, et Frédérique regarde obstinément par terre. Ils sont pris ensemble d'une même crise de sanglots convulsifs qui a commencé légère, embarrassée, pour éclater violente, comme si les pleurs de l'un encourageaient ceux de l'autre. Un grand temps.

SCÈNE VII

FRÉDÉRIQUE, JULIEN

JULIEN, toujours appuyé à la cheminée,
 sans se retourner.

Se revoir ainsi ! (Un temps.) Je n'ose même pas
 me retourner, vous regarder.

FRÉDÉRIQUE, sanglotant.

Julien !

JULIEN

Je n'aurais pas dû venir.

FRÉDÉRIQUE

Vous avez bien fait.

JULIEN

Oh ! votre voix ! (Alors il se retourne, mais len-
 tement, craintivement. Ils se regardent.) Et votre vi-
 sage !

FRÉDÉRIQUE, *elle pleure, très simplement, comme une créature faible, douce et qui a un grand chagrin, une immense émotion.*

Moi, je vous avais revu à une représentation au théâtre. M'avez-vous aperçue ?

JULIEN

Oh ! je crois bien ! Vous étiez devant moi à l'orchestre... une ou deux fois vous avez regardé les loges à votre gauche, sans doute pour que je puisse voir tout votre profil. Je sentais que vous sentiez mon regard.

FRÉDÉRIQUE

Et puis une fois dans la rue Boissière... vous étiez avec votre femme... Ç'a été tout.

JULIEN

Pour vous... Mais, d'autres fois, je vous ai aperçue... Souvent, le soir, vers minuit, je suis repassé en flânant devant votre hôtel... Que de fois j'ai regardé votre chambre... les lamelles des persiennes... la lampe japonaise près de la croisée !

FRÉDÉRIQUE

C'est vrai ?

JULIEN

Par moments, Paris se réduit à deux choses : la maison que vous habitez et la mienne... D'autre fois on se sent séparé par des infinis !

FRÉDÉRIQUE

Oui, n'est-ce pas ? Le souvenir est intermittent. Heureusement ! Cela vient sans doute de ce qu'on n'a pas toujours le courage voulu, ou l'imagination suffisante, pour recréer la vie de l'autre. Tenez, quand on me parlait de vous de cette

manière générale, et qui, cependant, vous renseigne si exactement, quand on me disait, par exemple : « Il est heureux, il réussit, je crois qu'ils s'aiment bien... » je n'éprouvais rien ! Et, par contre, tout à coup, on me donnait un petit détail insignifiant... « Je les ai croisés à la gare de Toulouse à six heures du matin, ils prenaient leur café au lait, et je l'ai entendu qui lui disait : Dépêche-toi, dépêche-toi, qu'on ne nous prenne pas nos places... » alors, oh ! alors ! le cœur chavire... et l'on sait trop bien pourquoi !

JULIEN, *retrouvant, dès les premiers mots prononcés par elle, cette extase admirative qui fut si longtemps la sienne.*

Ah ! vous êtes restée adorablement la même... Unique ! Unique !...

FRÉDÉRIQUE

J'ai quatre ans de plus... ma fille a grandi... J'ai vieilli de cela.

JULIEN

Pas d'une ride.

FRÉDÉRIQUE, *se lève.*

De mille ans ! (*Maintenant ils se considèrent, face à face, avec un étonnement ému, de se trouver là, tout à coup, sans préparation.*) Jamais je n'aurais cru que nous nous adresserions la parole un jour, et que nous pourrions le faire sur ce mode tranquille... poli... Qui m'eût prédit cela ce matin ?...

JULIEN

En effet, pour que vous ayez surmonté l'émotion de nous revoir, il faut que ce que vous avez à me dire soit bien important !... (*Inquiet pour elle.*) Pas de mauvaises nouvelles nous concernant, au moins ? Je brûle de savoir...

FRÉDÉRIQUE

Attendez une seconde... Je ne suis pas encore en état de vous dire... attendez...

Silence. Elle s'assied sur un fauteuil près de la table. Elle essaie de se remettre, de rassembler ses forces.

JULIEN

Votre mari ne s'est jamais douté de rien ?

FRÉDÉRIQUE, *vague.*

De rien... Le prétexte de votre brouille a été très bien trouvé.

JULIEN, *s'avance vers elle.*

Frédérique, vous m'en avez voulu mortellement de mon égoïsme d'homme ?

FRÉDÉRIQUE, *elle lève la tête vers lui et doucement, posément.*

Pourquoi mettez-vous cette petite phrase au passé ?... Je vous en veux exactement comme au premier jour !...

JULIEN, *avec un mouvement nerveux qui trahit son désir d'aveu.*

Pourtant si vous saviez comme vous êtes vengée ! (*Il se reprend vite.*) Mais rien, rien. Je ne peux pas vous dire... Un jour vous saurez... bientôt... et vous comprendrez... le châtiment ! Vous ne soupçonnez pas la coïncidence étrange de votre lettre avec certains événements !... C'est extraordinaire !... Enfin, je ne peux rien vous dire pour le moment... Mais si on était superstitieux, vrai, on croirait à une fatalité !...

FRÉDÉRIQUE

Avez-vous su que j'ai réellement failli mourir ? que j'ai été à deux doigts de la mort ? Quand

j'ai cru que ça y était, j'ai éprouvé un soulagement bien extraordinaire !

JULIEN

Mais maintenant vous ne regrettez pas d'être revenue à la vie. Vos enfants, votre intérieur...

FRÉDÉRIQUE, *souriant tristement.*

Ah ! vous aussi... Même vous, il faut que vous employiez cette phrase banale... Oui, je vis, oui, je ne vais pas mal du tout, je m'intéresse, je fais travailler les autres... En réalité, je dure... Que veut-on de plus ? A ce point mort de l'équilibre, on n'évalue même tout ce qu'on a souffert qu'à je ne sais quelle vague cendre qui est dans tout, dans tout, aussi bien dans la prière du soir que dans le pain que l'on mange... La nature entière est responsable à mes yeux du petit acte méchant que vous avez commis vis-à-vis d'une femme, Julien !... Vous avez tué la joie, Julien !... C'est un très grand crime, et je ne sais pas si ce n'est pas pire que de tuer la vie !...

JULIEN

Alors vous n'avez même pas trouvé encore la paix ? On me l'avait assuré... Vous voyez, je ne pense pas à moi, puisque ma meilleure espérance est que vous ne m'aimiez plus du tout.

FRÉDÉRIQUE

Qui vous dit que je vous aime encore ?... Non, je suis à cette période assez tranquille, quoique bien aride, où l'on classe les photographies qui n'ont pas assez de recul pour être émouvantes, cette période où, tout de même, on a peur que le souvenir nous échappe déjà... Tout cela est sec, ennuyeux, un peu machinal. Oh ! ce n'est pas

comme autrefois, comme lorsque je me suis relevée de maladie ! J'avais retrouvé la blessure toute vive... Alors, je reconstituais, avec l'avidité du convalescent qui se précipite, je reconstituais, chaque jour, le bruit de votre trousseau de clefs, j'essayais de reproduire un petit toussement sec que vous avez quand vous êtes intimidé... Et à la campagne, donc !... Dans la forêt !... Je m'en suis souvent allée très loin toute seule, pour crier à l'aise : « Eh ! hop !... eh ! hop !... » et alors, les yeux fermés, j'imitais votre voix répondant : « Hep ! hop !... eh ! hop !... j'arrive ! j'arrive... » Oh ! je parvenais très bien à vous imiter... mais jamais, jamais je ne vous ai retrouvé...

Elle fond en larmes à nouveau.

JULIEN

Et moi, moi, si je vous décrivais, Frédérique, ce qu'a été mon isolement, ma vie écœurée au milieu de l'activité... Mais je n'ai pas le droit de parler !... Et d'ailleurs, ce n'est pas pour m'écouter que vous m'avez fait venir... Sachez, en tout cas, Frédérique, que, malgré mon égoïsme, rien pourtant ne vous a remplacée... Vous êtes toujours en moi un souvenir sacré, une hantise ; j'ai essayé de m'en sortir, mais que tout m'a paru piètre à côté de vous ! Jamais je ne vous ai oubliée, mon amie !... Si j'en suis où j'en suis, et ce n'est pas brillant, je vous prie de le croire, c'est à cause de vous !... Je n'ai jamais aimé ma femme et, pas une minute, je n'ai même pu m'illusionner sur ce sentiment.

FRÉDÉRIQUE, *cette fois, a retrouvé sa décision.*

Carrément elle attaque.

Heureusement, vous avez pris votre revanche avec Madame Tessier.

JULIEN, *décontenancé.*

Ah ! vous savez ?... Tant pis !... ou tant mieux !. Ah ! ma liaison est aussi célèbre que ça ?... Elle est parvenue jusqu'à vous... Je ne le croyais pas !

FRÉDÉRIQUE

Au moins celle-là vous l'aimez, et il faut que ce soit très solidement. Avez-vous été heureux, au moins ?

JULIEN

A quoi bon vous expliquer ? Vous ne comprendriez pas. Il faudrait avoir participé à toutes les minutes de ma vie pour deviner l'enchaînement des choses au milieu desquelles je me débats.

FRÉDÉRIQUE

Le fait est que ce n'est pas brillant, comme vous dites.

JULIEN

Qu'en savez-vous ?

FRÉDÉRIQUE

Vous êtes très bas, Julien. Votre situation est déplorable.

JULIEN, *essayant de rire, de bluffer.*

Hé là ! Voilà maintenant que vous exagérez... Vous le souhaiteriez peut-être. Mais ce serait trop moral, Frédérique !...

FRÉDÉRIQUE

Dans quelques jours, votre entrepreneur, Monsieur Guillemot, aura fait faillite... Peut-être demain cette faillite sera déclarée.

JULIEN, *stupéfait.*

Ah ! bah ! Cela aussi vous le savez ! Par qui êtes-vous renseignée ?

FRÉDÉRIQUE

Entre confrères !

JULIEN

Entre confrères ? Charmant ! Voilà qui me donne plus raison que je ne le pensais, encore !... Ah ! la chose est à ce point ébruitée !... (*Se repentant.*) Eh bien, en quoi voulez-vous que je sois atteint ?... La faillite d'un entrepreneur n'est pas la mienne.

FRÉDÉRIQUE

Vous êtes très bas, Julien !... Cette faillite peut vous compromettre... Cette faillite va entraîner votre perte.

JULIEN, *se lève, bouleversé cette fois.*

Qui vous a dit ?... ou qui vous a, cette fois, menti de la sorte ! un confrère trop pressé.

FRÉDÉRIQUE

On ne m'a pas menti... Et vous allez commettre une plus grande bêtise encore, Julien... Vous avez pris le dernier moyen qu'il y ait à prendre... Vous allez partir, laisser votre femme dans l'effondrement de la révélation... et quelle !... Vous allez partir avec Madame Tessier.

JULIEN

Ce sont mes parents que vous avez vus... ou qui vous ont écrit ! Qui d'autre vous aurait conté ces balivernes auxquelles vous avez cru naïvement ?

FRÉDÉRIQUE

Ce ne sont point vos parents !... Vous partez, et vous allez laisser un passif lamentable, car vous devez beaucoup d'argent à cet entrepreneur... Pour ne pas affronter la situation et pour obéir

à cette femme que vous aimez, vous allez commettre une nouvelle lâcheté... Vous allez faire de nouveaux malheureux. Et il y a quelqu'un par surcroît que vous allez perdre à tout jamais et qui vaut plus que le bonheur des autres...

JULIEN

Ma femme ?

FRÉDÉRIQUE

Vous !... Il ne faut pas que vous partiez. C'est pour m'entendre vous le dire impérieusement que vous êtes là... *(Debout, au milieu de la scène, avec une grande autorité voulue.)* Je ne le permettrai pas ! Il n'y a qu'un seul être au monde qui ait le droit de vous tenir ce langage : moi !

JULIEN

Frédérique... Comprenez à demi-mot. Je ne peux pas agir autrement, ou alors il n'y a plus que la solution de me brûler la cervelle !... J'en suis là !... Vous me croyez toujours meilleur que je ne suis... Connaissez-moi une bonne fois... Je suis plus bas, plus dévoyé que vous ne pensez... Si je vous racontais certaine compromission louche...

FRÉDÉRIQUE

Je la connais.

JULIEN

Pas complètement ! Ce n'est pas possible !

FRÉDÉRIQUE

Complètement !... Elle est plus réparable que vous ne croyez... Seulement voilà, cette femme vous veut-elle à elle ?... Elle est dans la confiance, n'est-ce pas ? Elle est la maîtresse-associée.

JULIEN

Elle connaît ma vie, c'est vrai !

FRÉDÉRIQUE

Niais que vous êtes !... Parbleu ! Elle vous attire à l'étranger pour que vous deveniez ensuite sa chose !... Et puis, après, vous verrez ! Oh ! Julien !... Finir ainsi !

JULIEN

Eh bien, la belle perte !... J'étais un médiocre !... Vous m'aviez bien jugé ! sans sévérité ! Vous voyez, la vie vous donne raison... Voilà ce que j'étais, Frédérique.

FRÉDÉRIQUE

Seriez-vous un lâche, par surcroît ?

JULIEN

Aussi !... Du reste, que faire ?... Il n'y a pas d'effort à tenter... je les ai tous épuisés.

FRÉDÉRIQUE

Et vous avez tout tenté pour trouver la somme qui désintéresserait cet entrepreneur ?... Vous ne pouvez pas lui rembourser cette avance ?

JULIEN

Trois cent mille francs ! Et il ne me reste plus un sou personnel.

FRÉDÉRIQUE

Cette femme a de l'appétit.

JULIEN

Je n'ai pas assez de crédit sur la place de Paris pour les trouver ! Je n'ai pas de garantie... On m'a offert des emprunts. Cinquante, cent mille francs.

FRÉDÉRIQUE

Vous ne pouvez pas souscrire des échéances ? (*Julien hausse les épaules.*) Vous manquez de relations, voilà tout !... Trois cent mille francs, ce n'est pas le diable à trouver dans Paris... Vous rembourserez ensuite très facilement par annuités... Vous êtes un architecte de valeur !... (*De l'air le plus naturel du monde.*) Moi, je peux très bien m'en occuper, vous les trouver dans mes relations. Voulez-vous que je m'en occupe ?

JULIEN, *sortant de son effondrement dans un mouvement de protestation.*

Vous ! Non, Frédérique, je refuse catégoriquement.

FRÉDÉRIQUE

Pourquoi refusez-vous ?

JULIEN

Parce que c'est vous.

FRÉDÉRIQUE

Mais on ne saura même pas que cet argent est destiné à un autre que moi-même... Je dispose d'assez d'influences et d'amitiés, j'obtiens un prêt pur et simple, sans explication.

JULIEN

Précisément, je refuse.

FRÉDÉRIQUE

Et si je vous mets en rapports avec... des gens... si je ne suis même pas votre intermédiaire ?... Tenez, je peux vous montrer par différentes lettres mes rapports avec la banque Elsen qui me propose un emploi et...

Elle se dirige vers le bureau.

JULIEN, *l'interrompant.*

Je vous remercie d'y avoir pensé, mais c'est chimérique. Cet argent a besoin d'être versé ou plus exactement remboursé dans vingt-quatre ou quarante-huit heures. Une fois la faillite prononcée, ou les livres soumis au syndic...

FRÉDÉRIQUE

Mais on trouve de l'argent en quarante-huit heures.

JULIEN

On le trouve quand c'est vous qui le demandez.. quand c'est vous qui l'offrez, car avouez votre générosité et votre mouvement spontanés ! C'est vous qui voulez m'avancer cette somme ? C'est vous qui voulez me sauver. Vous aurez beau éluder le mot, il faudra bien en venir là !... Je serai votre débiteur... Et voilà pourquoi c'est absolument inadmissible, et pourquoi je refuse !... Dans des situations désespérées, on a vu des gens accepter de l'argent de celles qui furent leurs maîtresses. L'acte est déjà laid, vil, mais deviendrait inqualifiable lorsqu'il s'agit d'une femme qui n'a pas été même votre maîtresse et dont on a causé le malheur !

FRÉDÉRIQUE, *se montant, s'exaltant.*

C'est plus beau que tout !... Alors, pour un honneur de convention morale, chevaleresque s'il en fut, vous préférez faire le malheur de votre femme légitime après avoir fait, vous l'avouez, le mien ? Vous préférez atteindre vos parents dans leur vieillesse, avouer une escroquerie dont vous pourriez vous libérer du même coup, vous préférez l'exil de France, la honte, vous préférez perdre votre réputation à jamais, après avoir

forfait à tous vos serments ! (*Julien ponctue chaque phrase de : oui, oui énergiques.*) Mais voilà... en balance, vous mettez un petit axiome d'honneur ! « On ne reçoit pas d'argent d'une femme ! » La loi salique de l'honneur !... L'argent ! quelle convention ! Ah ! parlons-en, en regard de ce que vous faites ! Laissez-moi hausser les épaules !... Vous trouvez plus propre, alors, ce que vous avez commis ?... Vous trouvez mieux cette dernière tractation, la salissure dont vous pourriez, dont vous devez à tout prix vous laver ! Vous entendez, vous le devez, pour tous. Il faut sauver toutes vos victimes !

JULIEN

Il y a des fautes qui, socialement, sont très graves, Frédérique, qui entachent, si vous voulez, l'honneur commercial, mais laissent intact un honneur qui ne dépend que de notre propre conscience... Je ne veux pas de ce surcroît de dégradation.

FRÉDÉRIQUE

Répétez-le, que je l'entende ! L'argent que vous devriez à moi, serait un poids trop lourd pour votre conscience ?

JULIEN

Parfaitement !

FRÉDÉRIQUE

Plus lourd que celui de causer le malheur de cette créature que vous avez choisie pour femme.

JULIEN

Ah ! vous touchez le point sensible qui me bourrèle de remords.

FRÉDÉRIQUE, *son visage proche du sien
en le regardant bien dans les yeux.*

Plus lourd aussi que ma peine, n'est-ce pas ?

JULIEN, *frémissant d'hésitation, puis résolu.*

Oui, oui, oui, Frédérique !... Oui !... mille fois !

FRÉDÉRIQUE, *avec éclat.*

Eh bien, alors, tant mieux !... Tant mieux ! A la bonne heure !

JULIEN

Comment ?

FRÉDÉRIQUE

Oui, tant mieux. Considérez-vous que vous avez contracté vis-à-vis de moi cette dette immense dont je parlais ? Je l'ai assez payée de mon désespoir !

JULIEN

Oh ! je le reconnais sans peine !

FRÉDÉRIQUE, *fortement.*

Eh bien, alors, Julien, c'est un devoir pour vous de l'acquitter cher, très cher... plus cher qu'à prix d'argent ! Plus il vous sera difficile, insoutenable même, de me devoir à moi cette somme...

JULIEN

Elle me brûlerait à recevoir ! C'est impossible ! Je proteste de tout l'être !

FRÉDÉRIQUE, *continuant avec flamme.*

Plus elle vous brûlera, plus je serai satisfaite !... Oui, il faudra acquitter vite, vite, aussi vite que possible ! Julien, on ne peut pas garder cela sur la conscience, je le reconnais !... Mais vous n'aurez qu'un but : réparer le mal et la nécessité où vous en êtes descendu, rembourser par le travail, effacer ce mauvais moment de votre vie. Je suis votre comptable et un comptable exigeant, je vous en avertis. Je serai un peu votre conscience... Vous vous acharnerez vers le devoir, un grand

mot, un mot admirable, que vous avez trop méconnu.

JULIEN

C'est justement pourquoi je ne peux pas le méconnaître davantage.

FRÉDÉRIQUE

Il ne s'agit plus de ces distinctions dont vous n'avez pas le loisir ! Il faut payer mesure complète ! Nous sommes trop d'intéressés autour de vous ! Je ne vous laisserai partir, Julien, que lorsque vous m'aurez fait cette promesse, non pas seulement celle d'accepter une avance, ce n'est pas suffisant, mais celle de racheter tout en bloc !... en une seule fois !... de racheter vos mauvaises actions... Et alors, je vous jure qu'à mes yeux le marché sera léger !...

JULIEN

Et moi, je vous répète, Frédérique, encore, que je ne le puis pas ! Non !... Non !...

FRÉDÉRIQUE, *continuant et se méprenant sur le sens de la négation.*

Oh ! rassurez-vous, je ne mets aucune condition à cette dette !... Je ne demande pas que vous rompiez avec Madame Tessier... Il ne s'agit pas de cela !... Il ne s'agit pas d'un pareil renoncement, ni chez moi d'un sentiment de cet ordre, ne le pensez pas, surtout !... Je crois être en ce moment dans un domaine pathétique, celui des âmes. Il existe un amour plus vaste, bien plus dégagé que celui que vous me supposez encore !... Ah ! la charité, la grande charité de l'amour, plus belle que l'amour lui-même ! L'amour d'autrefois est fini. Il se présente à moi sous une forme nouvelle, plus haute qu'autrefois, plus pure !... Il jail-

lit tout à coup d'une autre source, et me donne l'occasion d'être utile à ce que j'ai tant chéri, et qui allait sombrer dans l'infamie !... C'est une résurrection ! Hier c'était la mort, aujourd'hui c'est subitement la vie. Et voyez comme la Providence est charitable pour nous deux, puisqu'elle permet que nous nous retrouvions dans une région supérieure à nous-mêmes, un terrain inconnu de nous jadis, et où il ne peut être question de nos corps ni de ce qui nous a fait tant souffrir !... Il n'y a plus que nos pauvres âmes misérables, Julien !... ah ! oui, très misérables ! La Providence fait bien les choses ! (*Elle s'approche, se penche, la main sur l'épaule de Julien*) Comprenez-moi. C'est relever votre âme et la sauver que je veux, Julien ! Si vous étiez croyant, vous comprendriez que plus le sacrifice est bas, plus l'âme y puise sa lumière !... Je crois à la vertu qui sauve, comme je crois en Dieu !

Elle est là, près de lui, maternelle, persuasive.

JULIEN

Je comprends par quels chemins de remords vous voulez m'entraîner au bien !... Mais cette régénération comment l'attendrais-je ? Tout seul !... (*Timidement.*) Ah ! si je pouvais compter sur une aide morale de votre part, si je pouvais vous voir, vous parler... si vous m'apportiez de temps en temps le secours de votre présence, de votre influence... Il ne s'agirait plus alors seulement d'une aide matérielle... En un mot, si j'étais encore votre élève !...

FRÉDÉRIQUE, *très simple.*

Mais ce n'est pas impossible !

JULIEN, *d'une voix changée.*

Vrai ?... Vous entreverriez la possibilité ?...

FRÉDÉRIQUE

Peut-être... si cela doit vous aider... vous soutenir... Je me sens maintenant assez transformée pour pouvoir, de temps en temps, vous approcher... *(Il se lève. Elle se dégage légèrement.)* avec précaution du moins... Ce qui m'eût été impossible, il y a quelques années, ne l'est plus maintenant, avec un devoir grave, un but devant les yeux... Je peux être votre sœur d'âme... une sœur sévère et redoutable, Julien.

JULIEN, *maintenant les yeux animés, et avec élan.*

Vous feriez cela ?... Vous le feriez ! Ah ! dans ces conditions, ce serait tout autre chose !... Tout autre chose ! Elle me deviendrait légère, la dette la plus lourde, la plus infamante, si elle me rapprochait de vous ! Je gagne trop au change pour hésiter dans ce cas une seconde !... Mais le ferez-vous ? Le ferez-vous ?... Non, non, vous sentez que je n'accepterais pas votre proposition, s'il n'y avait cette entente à la base ! C'est un appât pour me faire accepter... J'ai compris le stratagème... Après, vous m'abandonnerez à moi-même... Pourriez-vous d'ailleurs, après cela, jeter sur moi un regard qui ne soit pas un regard de mépris ?

FRÉDÉRIQUE

Le temps donne à l'amour des puissances qu'il n'avait pas auparavant.

JULIEN

Encore autre chose !... Jurez-moi que cet argent, comme vous me le proposiez tout à l'heure, ne viendrait pas de vous directement, que vous me feriez accepter une garantie, le temps de me retourner, de passer cette dette en mon nom... de la racheter...

FRÉDÉRIQUE

Je vous le promets... à condition que cela ne diminue en rien votre remords et votre responsabilité ! Ils me sont à moi les garants de votre rachat !

JULIEN, *exalté, joyeux.*

Frédérique ! Frédérique ! Que vous êtes bonne ! Que vous êtes belle !

FRÉDÉRIQUE

Vous le verrez... nous serons des amis... Mais qu'il soit bien entendu, n'est-ce pas, que plus jamais il ne sera fait allusion à...

Elle s'arrête, pudique.

JULIEN

A quoi ?

FRÉDÉRIQUE

A ce qui nous a jadis séparés... à ce qui a fait notre chagrin... Ce sont nos âmes qui se retrouvent dans une seconde vie, toute de devoir.

Elle attend la réponse sans le regarder.

JULIEN

Je vous le promets... gravement.

FRÉDÉRIQUE, *sourit, satisfaite, puis changeant de ton.*

Maintenant, maîtrisons-nous... Il faut que nous nous séparions... Il faut aussi que je voie mon banquier et Daniel, mon homme d'affaires... Pratiquement, allez trouver votre entrepreneur, qu'il prépare quittance de la somme nette... Prenez rendez-vous avec lui pour... demain soir, à six heures... Oui, demain soir... ce délai me suffira... Nous nous verrons d'ici-là ! Vous recevrez un télégramme concis demain matin. Vous le brûlerez, n'est-ce pas ?

JULIEN

Bien entendu !

FRÉDÉRIQUE

Je vous fixerai l'endroit où nous devons nous rencontrer... Et de votre côté, Julien...

JULIEN, *la regarde fixement.*

Soyez tranquille !

FRÉDÉRIQUE

Il faut que vous redeveniez un honnête homme, Julien, dans toute l'acception du terme.

JULIEN, *ferme à son tour.*

Je n'accepterais pas de votre part un sacrifice aussi lourd, si je n'avais senti, en réfléchissant, que je pouvais en assumer toutes les charges, et vous payer les intérêts de votre souffrance. Vous verrez !... En êtes-vous sûre ? Y a-t-il dans mes yeux la lueur de l'émotion profonde qui me bouleverse ?...

FRÉDÉRIQUE

J'ai confiance en tout cas...

Julien va à la cheminée, prend son chapeau. Au moment de partir, il se retourne.

JULIEN, *comme s'il ne pouvait résister à une pensée obsédante.;*

Je ne peux partir ainsi sans savoir !... Frédérique !... Ce que vous faites, le faites-vous par... par simple pitié ou, par un reste d'amour ?

FRÉDÉRIQUE

Ne vous demandez donc rien... Emportez sans regarder ce qu'on vous donne !

JULIEN, *ravi.*

Ah ! vos yeux ! vos beaux yeux clairs, je les retrouve !

FRÉDÉRIQUE

Chut !... Il ne faut plus parler ce langage-là.

JULIEN

Si, parce qu'ils brillent d'un tel éclat d'enthousiasme !

FRÉDÉRIQUE

Sans doute, parce que je suis plus heureuse qu'hier ? Ah ! rien ne peut être pire que le néant !... rien !... Quelle horreur que le néant !... Être utile, même souffrir pour quelqu'un, s'employer au bonheur des autres, mais faire quelque chose, enfin !... Vous vous rappelez, à la campagne, pour ne pas rester les mains inertes, je travaillais à faire de belles lessives blanches... Un de mes faibles... le linge blanc !...

JULIEN

Vous m'avez toujours ébloui de cette candeur... Heureuse femme d'être si aisément admirable !...

FRÉDÉRIQUE, *avec un lourd soupir triste.*

Heureuse ? Evidemment... l'armoire en ordre, l'âme bien tenue... j'ai tout sacrifié à cela, mais cela ne donne pas non plus le bonheur ! La porte du paradis est une porte étroite !... Hélas !... je n'ai pas eu le bénéfice de mes vertus, Julien, je n'en ai même pas joui !... J'aurai été Marthe et Marie à la fois !... C'est trop.

JULIEN

Vous êtes une grande vertueuse. Vous communiquez toutes les énergies dès qu'on vous respire.

FRÉDÉRIQUE

Je suis une bonne ménagère !... (*Il va lui prendre la main comme pour l'embrasser.*) Non... pas ce geste... je n'accepte rien qui vous diminue !... Une poignée de main, Julien, solide, lovale, d'homme à

homme. (*Ils se serrent les mains. Elle a, de nouveau, les yeux humides.*) Allez-vous-en, tenez, allez-vous-en vite ! (*Il sort rapidement d'un trait. Elle reste les deux mains sur les yeux quelques instants. Puis elle découvre un visage métamorphosé, joyeux, jeune, vivant. Elle reprend haleine, elle va à la porte de droite et appelle à voix haute et claire.*) Thérèse ! Viens vite !

SCÈNE VIII

FRÉDÉRIQUE, THÉRÈSE, puis
MADAME DESROYER

FRÉDÉRIQUE

Voyons, voyons, mon enfant, où en étions-nous ?

THÉRÈSE

Vous m'aviez dit d'apporter mon cours... le voilà !

FRÉDÉRIQUE

Eh bien, reprenons toute la série des dates depuis la première croisade, puisque tu les as bien repassées. Installe-toi là. C'est la page ?

THÉRÈSE

Oui, maman, c'est là.

FRÉDÉRIQUE

Parfait ! Voyons... d'abord, en quelle année la prise de Jérusalem par les Croisés ?

THÉRÈSE

Mil quatre-vingt-dix-neuf.

FRÉDÉRIQUE

Bien.

THÉRÈSE

Urbain II, chef de l'Église romaine, vivait encore.

FRÉDÉRIQUE

Et qui était empereur d'Orient ?

A cet instant, Madame Desroyer entre de droite dans un vif état d'anxiété.

MADAME DESROYER

Eh bien ! eh bien ?

FRÉDÉRIQUE, *relevant la tête vers sa mère.*

Eh bien ?

MADAME DESROYER, *suffoquée, balbutiant.*

Comment ! Qu'est-ce que c'est ? Je croyais...
Qu'est-ce que tu fais là ?...

FRÉDÉRIQUE, *gaiement.*

Eh bien, vous voyez, mère... nous travaillons !...

RIDEAU

ACTE III

Chez Julien Bocquet. La scène représente un bureau d'architecte. C'est un atelier nouvellement installé et transformé en bureau. Il donne directement par une vaste ouverture sur une salle à manger un peu de biais au public. Grande table d'architecte à tréteaux. Arrangement très jeune architecte dans le train. A droite, au fond, une porte d'entrée, près d'une niche à canapé. Au premier plan, à droite, porte du salon. A gauche la baie vitrée et, devant, le piano à queue.

Au lever du rideau, on voit dans la salle à manger Eveline et Frédérique. Elles finissent de déjeuner. Un domestique les sert.

SCÈNE PREMIÈRE

ÉVELINE, FRÉDÉRIQUE, UN DOMESTIQUE

ÉVELINE, *dans la salle à manger.*

Voulez-vous du raisin ?

FRÉDÉRIQUE

Non, j'ai fini, merci... Votre nouveau service à dessert est fort bien choisi.

ÉVELINE

N'est-ce pas ?

FRÉDÉRIQUE

C'est du Weg-Wod.

ÉVELINE

Oh ! je ne sais pas !... J'ai acheté ça dans un magasin avenue de l'Opéra.

FRÉDÉRIQUE

C'est du Weg-Wod moderne, mais enfin vous êtes tombée sur quelque chose de goût.

ÉVELINE

Ça m'étonne de moi ! D'instinct je me trompe toujours.

FRÉDÉRIQUE

Pas du tout, je vous assure que la petite installation générale devient charmante.

Elles quittent la table et entrent dans l'atelier.

ÉVELINE

Il n'y aura de vraiment bien que l'atelier de Julien.

FRÉDÉRIQUE, *rectifie.*

Le bureau.

ÉVELINE

C'est vrai, il faut que je m'habitue à dire bureau... Ce n'est pas commode depuis le temps que je disais atelier.

FRÉDÉRIQUE

Ça été vraiment une trouvaille d'abattre la cloison du couloir et de faire ainsi communiquer toutes les pièces... Cet appartement manquait de chic.

ÉVELINE

N'est-ce pas ? (*Au domestique.*) Tenez, puisque Madame ne prend pas de café, apportez-moi seulement ma tasse ici... (*A Frédéric.*) Les meubles n'ont pas encore trouvé leur place, par exemple ! Tout est encore un peu de bric et de broc.

FRÉDÉRIQUE

Ça se fait ! Ça se fait tout de même... il y a un grand progrès.

Elle va regarder par la porte du salon, au premier plan.

ÉVELINE

Vous regardez le salon ? Oh ! il n'y a rien de

changé depuis huit jours ; le salon, ce sera pour plus tard, quand on sera plus riche.

FRÉDÉRIQUE

Mais il est très suffisant tel quel!... Et puis vous ne vous y tiendrez jamais... que lorsque Julien recevra dans son bureau. (*Le domestique pose la tasse sur la bibliothèque tournante. Eveline y va.*) Par exemple, je n'aime toujours pas le dessus de piano.

ÉVELINE

Oh ! c'est en attendant... Au fait, et le papier de la salle de bains que vous disiez avoir trouvé boulevard Haussmann ?

FRÉDÉRIQUE

Comment ! On ne vous a pas apporté les rouleaux ?

ÉVELINE

Non.

FRÉDÉRIQUE

On m'avait promis qu'on vous les apporterait hier ou ce matin.

ÉVELINE

On ne m'a apporté ce matin que des chapeaux ! Je vous avertis même que je ne choisirai pas sans que vous m'ayez donné votre avis.

FRÉDÉRIQUE

Mon avis est-il si précieux ?

ÉVELINE

C'est-à-dire qu'il m'est devenu indispensable !

FRÉDÉRIQUE

Je suis donc une firme de bon goût ?

ÉVELINE

Vous acceptez, en tout cas, de me faire profiter de votre grande expérience et je vous en suis très reconnaissante. Je progresse depuis que vous avez bien voulu vous occuper un peu de nous... Je ne me faisais aucune idée, je l'avoue, et vous l'avez bien vu, de la direction d'un ménage !

FRÉDÉRIQUE

Je n'ai pas eu de mal à le constater ! Et l'intérieur, pour un homme, c'est presque tout, ma petite.

ÉVELINE

Maintenant, je suis en train de devenir épante.

Le domestique qui avait apporté le sucre s'en va.

FRÉDÉRIQUE, *souriant.*

Évitez de dire ça devant les domestiques. Ne montrez pas que vous n'avez pas l'habitude.

ÉVELINE

C'est juste. Comme il y a cinq jours à peine que j'ai un valet de chambre, vous comprenez, je manque d'aplomb. Devant une femme de chambre on a moins à se surveiller.

FRÉDÉRIQUE, *riant.*

Vous êtes un amour !

Elle regarde à son poignet.

ÉVELINE

Vous regardez l'heure ?

FRÉDÉRIQUE

Oui.

ÉVELINE, *appelle le domestique dans la salle à manger.*

Dites-moi, François ?

LE DOMESTIQUE, *de la salle à manger.*

Madame !

ÉVELINE

Lorsqu'il a téléphoné, Monsieur n'a pas dit à quelle heure exactement il rentrerait ?

LE DOMESTIQUE

Non, Madame. Monsieur m'a téléphoné simplement ce que j'ai répété : « Avertissez Madame et Madame Ulric que je suis retenu par l'inauguration, que je ne viendrai pas déjeuner, mais tout de suite après le déjeuner. »

ÉVELINE

C'est bien !... Que Marie m'apporte les cartons à chapeaux qui sont dans ma chambre. (*Le domestique sort.*) Cette inauguration ! J'aurais voulu y être... C'est un véritable triomphe pour Julien ! Ah ! il en a eu du mal !... Je suis sûre que le conseil d'administration, à l'heure actuelle, se confond en félicitations...

FRÉDÉRIQUE

Oh ! moi qui ai plus que vous l'habitude de Paris, je puis vous assurer que les conseils d'administration ne se confondent jamais en remerciements.

ÉVELINE

Comme je suis contente aujourd'hui ! Comme je suis contente, depuis quinze jours que nous nous sommes décidés à augmenter notre train de vie, notre personnel ! Je ne vous ai pas toujours confié la vérité, mais à certains moments, je sentais bien que Julien avait des ennuis d'argent. Vous avez dû constater, du reste, des gênes sérieuses dans la maison quand vous veniez... Mais si... mais si... Julien avait une dette importante,

paraît-il... Il fallait rudement restreindre, et au moment même où il commençait à gagner beaucoup d'argent ! Pas de chance ! Je sais bien que je suis, de ma nature, très dépensière.

FRÉDÉRIQUE

Ce ne sont pas les dépenses de votre toilette qui ont dû pourtant charger le budget !... Et puis, vous avez les revenus de votre fortune personnelle (*Avec intention.*) à laquelle on n'a pas touché, je pense, dans aucun cas ?

ÉVELINE

Non, évidemment. Mais j'ai quinze mille francs de rente, pas plus... Ce sont les revenus des propriétés de la Guadeloupe... A un moment, figurez-vous, on n'avait qu'une bonne. Est-ce que vous vous en êtes aperçue ?

FRÉDÉRIQUE

Cela prouve que votre mari devenait pratique... Et ce n'était pas trop tôt...

ÉVELINE

Enfin, maintenant, avec les deux dernières commandes, le succès de nos immeubles... De tous côtés on court à lui !...

FRÉDÉRIQUE

Oui, c'est à cause de cela même que j'ai tant insisté pour que vous changiez votre train de vie... Et puis il y avait des réformes urgentes à faire. A quoi rimait d'avoir un bureau séparé de son appartement, et dans un autre quartier, pardessus le marché ?... Je ne sais pas comment vous tolériez ça !... On n'a pas idée de laisser une liberté pareille à son mari !

ÉVELINE

N'est-ce pas ?... Je me demandais quelquefois

s'il ne protégeait pas un peu plus que sa liberté...
(Frédérique se lève négligemment.) Vous vous levez !...
 Vous n'êtes pas pressée !

FRÉDÉRIQUE

Pas le moins du monde.

ÉVELINE, *désignant le canapé.*

Tenez, mettez-vous là. Plus tard, j'oserai me confier toute à vous !... Je n'oserais pas encore... Je n'ai pas d'amies et Julien m'a toujours tenue à l'écart moralement. Sentez-vous la grande sympathie que j'éprouve pour vous, Madame ?... Ah ! c'est que vous êtes tellement autre que celle que j'avais vue à Villers-Cotterets, avant mon mariage. Vous paraissiez hautaine, distante...

FRÉDÉRIQUE

Vraiment ? Tant que ça ?

ÉVELINE

Par la suite, je n'ai pas insisté. Je me rendais bien compte que Monsieur Ulric était brouillé avec Julien, à cause de mon mariage.

FRÉDÉRIQUE

Pourquoi cela ?

ÉVELINE

Oh ! Monsieur Ulric aurait désiré garder Julien encore quelques années comme employé... Ça l'a gêné... Enfin bref, avouez que je vous étais à tous deux franchement antipathique ?

FRÉDÉRIQUE

Je ne vous connaissais pas assez.

ÉVELINE

Et même depuis, quand Monsieur Ulric et Julien ont repris leurs relations, vous ne vous y

êtes aventurée que lentement, avec des chauds et des froids... Il n'y a guère que cinq ou six mois que vous vous êtes décidée, et alors si gentiment, si franchement !

FRÉDÉRIQUE

Je suis prudente dans mes amitiés... Quand j'ai compris que ce petit sauvageon méritait sérieusement d'être heureuse, alors je n'ai plus hésité à me livrer, à user d'influence sur un ménage que votre maladresse réciproque était en train de compromettre. Il faut que vous soyez heureuse et que vous sachiez prendre, sur votre mari, un ascendant que vous avez négligé par indifférence peut-être.

ÉVELINE

Oh ! par orgueil aussi... Je suis orgueilleuse et timide comme une femme élevée sur une terre étrangère... Alors souvent ça donne l'apparence de la froideur et... *(La femme de chambre arrive de la salle à manger avec les cartons à chapeaux. Ah ! voici les chapeaux ! posez les cartons là. (La femme de chambre pose les cartons sur le canapé et sort.)*

FRÉDÉRIQUE, à *Eveline* qui essaie un chapeau.

Celui-là vous ira très bien... Vous verrez que Julien vous trouvera charmante. Avec cette jolie tête, il ne vous manquait en somme qu'un peu de chic parisien !... Et l'autre ?

ÉVELINE

L'autre a beaucoup de plumes !

FRÉDÉRIQUE

Il est trop vieux pour vous, celui-là... Mais celui-ci est charmant.

ÉVELINE

Il faudra aussi que vous m'indiquiez une nouvelle couturière qui ne soit pas pourtant trop exorbitante. Je ne peux pas encore aller dans les premières maisons !...

FRÉDÉRIQUE

Je vous ai parlé de Clotilde Boudreau ?

ÉVELINE

Elle n'est pas trop chère ?

FRÉDÉRIQUE

Pas trop !... D'ailleurs laissez-moi vous suggérer quelque chose : s'il vous arrive d'être, dans votre petit budget, un peu gênée parfois, alors sans le dire à Julien...

ÉVELINE, *l'ininterrompant.*

Merci de la pensée... Mais non, maintenant tout va aller très bien, j'en ai le pressentiment !... (*Essayant toujours les chapeaux.*) Alors je crois que c'est celui-là ? On demandera à Julien son avis !

FRÉDÉRIQUE

En attendant, mettons un peu d'ordre !... Depuis huit jours que je n'étais pas venue, il n'y a pas beaucoup de progrès dans le rangement de la table de travail et des livres ! Vous méritez 12 sur 20... Je voudrais faire aussi un répertoire des livres avec vous... Je viendrai samedi !... (*Elle va à l'armoire derrière la grande table d'architecte et l'ouvre.*) Tenez, un tesson... un godet !... là-dedans...

ÉVELINE

Ça regarde le secrétaire.

FRÉDÉRIQUE

Mais non... ça vous regarde aussi !... Il faut mettre la main à la pâte !...

Entre Mercereau.

SCÈNE II

LES MÊMES, MERCEREAU

MERCEREAU, *tête d'élève des Beaux-Arts.*
Barbiche rousse, chapeau mou à la main.

ÉVELINE

Nous étions en train de travailler, Madame Ulric et moi ! Je ne sais pas si vous connaissez Monsieur Mercereau, un ami de mon mari.

MERCEREAU

Madame... Eh bien, vous êtes contente, j'espère ? Bocquet vous a raconté ?...

ÉVELINE

Mais non ! Quoi ?... Il n'est pas encore rentré.

MERCEREAU

Comment, il n'est pas là ?

ÉVELINE

Non... il devait venir après l'inauguration, mais il nous a téléphoné qu'il était retenu.

MERCEREAU

Mais j'y étais à l'inauguration ! Ça a fini à midi et demi !... Je suis parti avec Lehmann et avec Nénot. Justement je venais lui rapporter leur impression et lui annoncer des choses espatrouillantes !...

ÉVELINE

Eh bien, il n'est pas encore là.

FRÉDÉRIQUE

Il aura sans doute été retenu par un de ces Messieurs à déjeuner... En affaires...

ÉVELINE

Il ne saurait tarder...

MERCEREAU

Je n'ai pu résister au plaisir de venir lui annoncer que Nénot lui-même ira trouver le ministre... Il va lui désigner Bocquet pour la restauration du château d'Hardricourt!... Si ça réussit, ce sera un peu chic!... Quant à Lehmann, il est tellement enthousiasmé de l'agencement de tous ces immeubles qu'il va simplement confier à Julien la construction du casino de Saint-Tropez et les villas sur les terrains dont il est propriétaire là-bas!... Qui est-ce qui est contente?

ÉVELINE, *radieuse.*

Allons, tant mieux! tant mieux!

FRÉDÉRIQUE, *qui a continué à ranger l'armoire.*

En attendant, regardez ce qu'on trouve dans les armoires, Monsieur Mercereau... Des vieux godets cassés, une collection de...

MERCEREAU

Les vrais artistes, vous savez, sont des bohèmes!...

FRÉDÉRIQUE

Ils ont tort.

A ce moment entre Julien en chantonnant, le cigare à la bouche. Il a encore changé d'aspect depuis le deuxième acte. Il a l'air plus important, plus arrivé. Jaquette noire. Taille de cheveux plus correcte. Le beau visage exprime la pleine satisfaction d'un homme sain et robuste qui jouit de ses trente ans.

SCÈNE III

LES MÊMES, JULIEN

MERCEREAU

Le voilà !

JULIEN, *très gai.*

Tiens, je te retrouve là, Mercereau. Je te trouve partout ! Demain, je te trouverai dans mon chocolat du matin !...

MERCEREAU

Voilà comment on est reçu ! Quel ingrat votre mari !... A-t-il l'air heureux, l'animal !

ÉVELINE

Embrasse-moi ! il paraît que c'est un triomphe sur toute la ligne.

JULIEN

Ça n'a pas été mal, je crois... Très gentil... Bon accueil !...

ÉVELINE

Pourquoi n'es-tu pas venu déjeuner ? On aurait sablé la camomille en ton honneur.

JULIEN

Je suis parti avec Lehmann... On a mâchonné le cigare ensemble.

ÉVELINE

Comment avec Lehmann ? C'est Mercereau qui l'a accompagné ?

MERCEREAU

Oui, justement j'étais venu te dire que...

JULIEN, *faisant un signe à Mercereau.*

Je suis parti avec André Lehmann... André...

le frère... Oui, il était là aussi... Il attendait son frère... Il m'a conduit jusqu'à son hôtel et je ne pouvais pas refuser à déjeuner... Je suis abruti !... Je n'ai même pas pris mon café.

ÉVELINE

Oh ! Tu n'as pas pris ton café ?... C'est indigne ! Une maison où on n'offre pas le café !... Ces Lehmann, voyez-moi ça ! Quels pignoufs ! J'espère qu'il en reste une tasse.

MERCEREAU

Allons ! on va te servir, grand homme !... Un café pour Monsieur, un ! Tiens, ça me rappelle l'atelier... les déjeuners au « Vieux Satyre » ! Tu étais déjà le beau Julien, mais tu n'avais tout de même pas alors cette belle prestance, ce chic, ni une jaquette aussi bien coupée !...

JULIEN

Du café, mon vieux, du café !

Eveline est allée chercher le café dans la salle à manger, suivie de Mercereau.

FRÉDÉRIQUE, *rangeant la table et bas à Julien.*

Beaucoup de mensonges, trop !... Une autre qu'elle eût déjà compris !

JULIEN, *exalté.*

Regardez-moi, Frédérique... Savez-vous ce que je viens de faire ? Je viens d'épurer ma vie ! Je m'étais donné ce jour comme le dernier de ma lâcheté ! J'ai été féroce, cruel, mais cela ne m'a rien coûté !... En sortant, je sifflais de joie !... Ouf !... C'est fini !... fini !... Je suis plus léger.

FRÉDÉRIQUE, *les yeux baissés.*

Tant mieux, Julien, si vous devenez un honnête homme !... Tant mieux si vous retournez à

votre femme !... Mais... pourquoi tenez-vous à me faire même la confidence de cette rupture ?

JULIEN

Je lisais toujours un reproche au fond de vos yeux. Vous saviez que j'avais des rechutes... Je sentais que je n'obtiendrais votre estime que le jour où cette liaison serait rejetée absolument de ma vie... Eh bien, aujourd'hui, c'est chose faite !... Il fallait vous l'annoncer !... Je suis libre le jour même où je m'étais promis de le devenir ! Patronne, êtes-vous contente de votre élève ? (*A Mercereau qui lui apporte sa tasse.*) Deux morceaux, mon vieux !... Et puis tiens, pose ça sur le piano.

ÉVELINE, *qui est allée vers le canapé où tout à l'heure elle a posé les cartons à chapeaux.*

J'ai aussi essayé des chapeaux ravissants, tiens, veux-tu les voir ?

JULIEN

Nous avons bien le temps.

Il s'est assis sur le tabouret de piano et fredonne en tapotant un air d'opérette.

ÉVELINE

Tu ne vas pas te mettre au piano.

JULIEN

Tu me connais, quand je suis de bonne humeur, j'ai toujours envie de chanter.

A ce moment la porte s'ouvre ; entre le secrétaire.

SCÈNE IV

LES MÊMES, FILLON, puis DASTUGUE

JULIEN, *le cigare toujours aux dents en chantonnant.*

Ah ! vous voilà, Fillon... Bonjour ! (*Présentant.*)

Vous connaissez Fillon, mon petit secrétaire... Vous arrivez de là-bas pour me féliciter, vous aussi, bien entendu ?

FILLON

Mais oui, Monsieur Bocquet.

JULIEN

Et le concierge n'est pas là !... Le concierge devrait être là, cependant !... Tiens, le voilà ! *(Entre derrière le secrétaire, par la porte restée ouverte, Monsieur Dastugue qui est un homme âgé, vieux beau, d'aspect sobrement élégant. Julien étonné.)* Vous ? *(Il va vivement à Dastugue.)*

FRÉDÉRIQUE, à Eveline, bas.

Quel est ce Monsieur ?

ÉVELINE

Un ami de Julien, je crois.

JULIEN, présentant du fond, haut.

Celui-là vous ne le connaissez certainement pas... un de mes bons amis du cercle Volney, Henri Dastugue.

DASTUGUE, bas à Julien.

J'ai à vous parler... très grave.

JULIEN, bas.

Dites que vous venez me féliciter.

DASTUGUE

De quoi ?

JULIEN

Ça n'a pas d'importance.

Eveline arrive juste pour lui tendre la main au-dessus de la table.

ÉVELINE

Enchantée de vous revoir, Monsieur ! Depuis la soirée de Madame Picquart...

DASTUGUE

Ne soyez pas étonnée de ma visite imprévue et peut-être importune, je viens féliciter Monsieur Bocquet.

ÉVELINE

Vous aussi ?... Pas possible !... Comment, Monsieur, un Parisien tel que vous, qui partage sa vie entre les cabarets à la mode et les bals du faubourg Saint-Germain, a-t-il le temps de s'intéresser aux péripéties d'une simple vie d'architecte ?

JULIEN, *riant.*

Mais Dastugue est un homme universel... Nous nous voyons souvent au cercle et, comme c'est un garçon très poli, il s'intéresse à tout ce qui touche ses amis, voilà !... (*Se tournant vers sa femme.*) Veux-tu faire visiter à Mercereau les nouveautés inappréciables de ta chambre à coucher... J'ai quelques notes urgentes à dicter à Fillon, l'affaire de cinq minutes ! Je suis à vous !...

ÉVELINE

Il nous renvoie !

FRÉDÉRIQUE

Heureusement que nous ne sommes pas susceptibles !

MERCEREAU

Je serai d'ailleurs enchanté de connaître les nouveaux arrangements.

ÉVELINE, *à Frédérique.*

Emportons les cartons à chapeaux.

JULIEN

Cinq minutes, pas plus ! *(Il va à la table d'un air faussement préoccupé. A son secrétaire.)* Tenez !

Il s'installe.

ÉVELINE, *dans le fond en s'en allant, avec les autres, par la salle à manger.*

Tout communique, sauf le salon.

JULIEN, *parlant très fort.*

Le Mémoire de Parmentier est inacceptable !... Il faut le mettre au prix de série... *(Julien fait signe à Dastugue de demeurer et de loin crie à sa femme.)* Je le garde ! *(A son secrétaire.)* Maintenant, descendez quatre à quatre, Fillon, portez ce pli à la poste et, de là, allez où vous voudrez... aux immeubles... Je vous y rejoindrai tout à l'heure !...

Le secrétaire s'en va par la porte de droite.

SCÈNE V

JULIEN, DASTUGUE

DASTUGUE, *confidentiel, et jetant des coups d'œil de temps en temps derrière lui, pour constater qu'on n'écoute pas.*

Mon cher, c'est grave, très grave ! Je franchis le seuil de votre domicile conjugal pour vous avertir du danger que vous courez... Ce que vous venez de faire est de la folie !... Le hasard a voulu que j'arrive chez elle au moment même où vous veniez d'en sortir. Mon cher, je n'ai jamais vu une femme dans un état de désespoir comparable... Permettez-moi de vous dire, avec ma vieille expérience, que vous venez de rompre comme un gamin, comme on le fait à vingt ans !...

JULIEN, *froid, continuant de tracer quelques barres au crayon, sur la table.*

Pardon, mon cher, je vous arrête tout de suite... Venez-vous de sa part pour me rappeler que je n'ai pas d'usages... Dans ce cas je vous avertis...

DASTUGUE

Mon petit, ne le prenez pas sur ce ton. Je vous jure que c'est amicalement, affectueusement, que je viens.

Il essaie de lui prendre la main.

JULIEN

Si c'est dans l'espoir d'une dernière reprise, votre intervention restera inutile... Deux fois j'avais rompu : en octobre dernier, nous avons par faiblesse repris nos relations. Ma décision est cette fois irrévocable... (*Il lui tend son porte-cigarettes ouvert.*) Cigarette, Dastugue ?

DASTUGUE

Vous ne la connaissez pas, mon cher ; je vous assure que c'est une femme dont le sincère attachement ne peut être mis en doute... Oui, je sais que vous avez fait pour elle de gros sacrifices et que vous avez peut-être conclu à un attachement intéressé... eh bien...

JULIEN

Pardon... là encore, je vous arrête... J'ai fait, autrefois, je le reconnais, pour cet être de luxe, quelques folies de jeunesse... Vous le savez, puisque vous avez été un de ceux auxquels, à un moment angoissé de ma vie, j'ai cru devoir m'adresser.

DASTUGUE

Et croyez, mon cher, que si je vous ai refusé

la somme que vous me demandiez, c'est que j'étais moi-même à un tournant...

JULIEN

Oui... Ne revenons pas sur ces douloureux et stupides souvenirs... Si j'y fais moi-même allusion, c'est pour vous assurer que pas une seconde je n'ai accusé cette femme d'éprouver pour moi un attachement intéressé. Elle m'a donné les preuves de sa sincérité. Nous avons été plus que des amants ordinaires, nous avons failli nous coupler au point de tout briser autour de nous. Et ceci vous ne l'avez pas su... Depuis lors, quand elle a connu les embarras d'argent où j'ai failli sombrer, elle fut d'un désintéressement absolu. Je lui rends cette justice devant vous, bien volontiers, vous qui êtes son meilleur ami. Sachez que le produit de mon travail assidu et qui fut très lourd, depuis bientôt un an, a passé intégralement d'abord à refaire mon ménage et aussi à éteindre en partie les dettes auxquelles je tiens à faire honneur !... Que voulez-vous ? Je suis un autre homme. L'âge a modifié mes fièvres... Je redeviens le petit bourgeois que j'aurais dû toujours rester... Jeunesse usée !...

DASTUGUE

Et ce n'est pas moi qui vous contredirai. Votre charmante femme vaut bien cette rentrée au bercail. Ne me considérez pas, je vous en prie, comme un compagnon de débauche ; mais croyez que j'ai été impressionné tout à l'heure ! Retournez chez elle dès ce soir... Elle était si belle, toute frémissante dans une robe d'argent à moitié déchirée !... Heureux l'homme qui fait couler des larmes de ce style !... Regardez-moi dans les yeux. Je la connais. Prenez garde !

JULIEN, *coupant court et se remettant au piano.*

Je verrai... Je vous remercie en tout cas de votre démarche. A part quoi je n'ai nulle intention de me frapper, je vous en avertis...

DASTUGUE

Allons, je vais lui faire espérer votre visite... Elle avait un grand dîner ce soir, il ne faut pas qu'elle le décommande...

SCÈNE VI

JULIEN, DASTUGUE, ÉVELINE,
FRÉDÉRIQUE, MERCEREAU, MARIE

ÉVELINE, *du fond.*

On peut rentrer ?... Du moment que tu joues du piano !

JULIEN

Oui, oui, je viens de renvoyer mon secrétaire et je potinais avec Dastugue...

MERCEREAU, *à Julien.*

C'est très bien aménagé, très bien arrangé, tout ça !... J'avais envie instinctivement de dresser un mémoire !...

JULIEN, *se tournant vers sa femme
qui est revenue chapeauté.*

Ah ! tu n'as pas pu résister ! Il faut que tu me montres tes chapeaux. Eh bien, celui-ci est ravissant.

ÉVELINE

N'est-ce pas ?... Tu ne désapprouves pas la bride... On en reporte.

JULIEN, *agacé.*

Je crois bien, la bride symbolique...

La femme de chambre entre au fond et tend un plateau.

ÉVELINE

Qu'est-ce que c'est ?

MARIE

Une lettre qu'on apporte pour Madame.

JULIEN, *continuant de parler avec les autres.*

Oh ! à propos de chapeaux, le Cronstadt du père Péreire !...

MERCEREAU

Was ist das un Cronstadt ?

DASTUGUE

Il ne sait pas ce que c'est qu'un Cronstadt ? Cet enfant !

JULIEN

Tu es trop morveux pour connaître ça !

FRÉDÉRIQUE

Moi, je dois connaître, certainement, mais je ne me souviens pas très bien ce que vous appelez ainsi.

JULIEN

C'est un petit chapeau de forme cubique... un haut de forme qui serait devenu un moule et qui...

ÉVELINE, *lisant la lettre dans le fond pendant que la femme de chambre lui retire son chapeau, et poussant une exclamation.*

Ça, par exemple !

JULIEN, *qui causait avec les autres près du piano, se retournant.*

Quoi ?

ÉVELINE

Mais qu'est-ce que c'est ? Marie, qui a apporté cette lettre ?

MARIE

Un chauffeur, Madame... il est redescendu.

JULIEN

Une lettre de qui ?

ÉVELINE

Non, non, rien, ne t'en occupe pas... continuez..

JULIEN, *aux autres, reprenant.*

Eh bien, le chapeau Cronstadt a eu le don de plaire à toute une génération d'hommes mûrs que son port rajeunissait... C'est la coquetterie des hommes graves !

MERCEREAU, *prenant son chapeau sur le piano.*

Je vais de ce pas m'en acheter un !

JULIEN

Ça ne t'ira pas du tout, je t'avertis ! Celui-ci est bien plus fait pour toi.

MERCEREAU

Mais c'est une manière de prendre congé de vous !... Je me sauve, ne vous dérangez pas... Je viendrai te voir dimanche, dans la matinée, si tu le veux bien !

JULIEN

Entendu !

MERCEREAU

Ta femme te racontera ma conversation avec Lehmann et Nénot. Épatant ! (*Il remonte.*) Au revoir, Madame !

Eveline, plongée dans la lecture de sa lettre, ne répond d'abord pas.

ÉVELINE

Ah ! pardon, Mercereau ! Attendez, je vous accompagne...

MERCEREAU

Oh ! ne vous donnez pas la peine !

ÉVELINE

Si, si !

JULIEN

Tu t'en vas ?

ÉVELINE

J'accompagne Mercereau et je reviens.

Elle sort avec Mercereau par la porte de droite au fond.

SCÈNE VII

JULIEN, FRÉDÉRIQUE, DASTUGUE
puis MARIE

JULIEN, à *Frédérique*.

Alors, vous ne connaissez pas Monsieur Dastugue ?... On dit de lui : c'est un homme universel.

FRÉDÉRIQUE

Pourquoi ? Est-ce parce qu'il connaît l'univers ?

JULIEN

C'est une encyclopédie... Il connaît toutes choses... tous les numéros d'autos, l'adresse de tous les bons fournisseurs, le Gotha sur le bout des doigts, les recettes de la vieille cuisine française, toutes les mères d'actrices... Demandez-lui ce que vous voudrez.

DASTUGUE

Allons, mon cher, vous m'avez assez charrié.

Ne me faites pas payer de trop de plaisanteries
ma petite visite d'aujourd'hui...

FRÉDÉRIQUE

Il faut que je m'en aille, moi aussi. (*A Dastugue.*) Ma fourrure, voulez-vous, Monsieur ?

JULIEN

Non attendez encore un peu, nous ne nous
sommes pas vus... Éveline d'abord n'est pas là ;
vous ne pouvez pas partir maintenant...

FRÉDÉRIQUE

Mais où est-elle Eveline ?

JULIEN

Je ne sais pas... elle doit donner un ordre, une
réponse...

DASTUGUE, *lui passant son col de fourrure.*

Voilà, Madame...

FRÉDÉRIQUE

Merci.

*Elle va à la petite glace sur le piano et commence à
mettre son chapeau.*

DASTUGUE, *à Julien.*

Alors, mon ami... du calme, pas d'histoire, une
sagesse très grande, au moins d'apparence...

JULIEN

C'est promis !

DASTUGUE

Votre résolution me stupéfie.

FRÉDÉRIQUE, *s'est approchée de la baie.*

Je pense que mon auto doit être là... Je
l'avais commandée pour deux heures... Oui, elle
est là... Tiens ! (*Elle demeure à la fenêtre un instant.*)

Julien... Venez voir... cette auto marron à la porte ?

JULIEN, *y va, puis nerveux, appelle.*

Dastugue !... Dastugue !...

DASTUGUE, *s'approche à son tour.*

Sa voiture !... Qu'est-ce que j'avais dit !... Elle doit vous guetter. (*Il se reprend devant la présence de Frédérique.*) Je veux dire...

JULIEN, *nerveux de plus en plus.*

Oh ! vous pouvez parler devant Madame Ulric... qui connaît ma vie. Voyons, voyons, ce n'est pas possible !...

FRÉDÉRIQUE, *inquiète.*

Que voulez-vous dire tous les deux... C'est la voiture de...

JULIEN

De Madame Tessier.

FRÉDÉRIQUE

Voyez-vous quelqu'un dans l'auto ?

JULIEN

Non, elle est vide.

DASTUGUE

Sapristi !... Elle n'aurait pas osé !... Non... mais elle vous fait guetter... Cependant à la porte de chez vous ! Ah ! combien j'avais raison !... Je descends quatre à quatre.

JULIEN

Oui, c'est ça... Allez voir... (*Dastugue sort précipitamment par la droite, Julien appelle lui-même d'abord à l'antichambre.*) Eveline ! Eveline !

FRÉDÉRIQUE

Je suis extrêmement inquiète pour vous, Ju-

lien !... Vous avez été ce matin probablement imprudent ! Les quelques mots que vous m'avez dits me donnaient cette impression...

JULIEN

Éveline !... Marie !... Voyons, Marie, où est Madame ?...

MARIE, à la porte.

Je ne sais pas, Monsieur.

JULIEN

Eh bien, allez voir !... Allez dans la chambre... vite !... Qui a apporté la lettre, tout à l'heure ?...

MARIE

Un chauffeur, Monsieur.

JULIEN

Avec une livrée marron ?

MARIE

Oui, Monsieur.

JULIEN

Appelez Madame tout de suite !... (*Marie passe par la salle à manger.*) Ce n'est pas croyable !... Peut-être a-t-on remis à Eveline par erreur une lettre qui m'était adressée.

FRÉDÉRIQUE

Par erreur calculée, peut-être !...

JULIEN

Ah ! on ne sait jamais !

FRÉDÉRIQUE, nettement.

Écoutez, Julien... quoi qu'il arrive par la suite, donnez-moi votre parole qu'il n'y a pas possibilité que la boue vienne jusqu'à moi... que cette personne ignore tout de nous !... Votre parole d'honneur !

JULIEN

Vous êtes absolument en dehors de cette rupture, je vous le jure ! Comment pouvez-vous en douter ?...

FRÉDÉRIQUE, *rassurée.*

Tant mieux !... Car j'ai la sensation très nette que vous vous trouvez en face d'une espèce de chantage...

JULIEN

Ah ! si elle avait osé ça, par exemple !

FRÉDÉRIQUE, *montrant Marie qui revient.*

Prenez garde !...

MARIE, *rentrant.*

Non, Madame n'est pas ici ...

JULIEN

Pourtant elle n'est pas descendue... Vous ne l'avez pas vue descendre ?

MARIE

Madame a accompagné, je crois, Monsieur Mercereau jusqu'à la porte d'entrée... Je vais aller voir... Je vais demander à François.

JULIEN

C'est bon... J'y vais moi-même.

*Marie s'en retourne par la salle à manger.*FRÉDÉRIQUE, *retenant Julien.*

Voulez-vous que je ne quitte pas Eveline ?

DASTUGUE, *paraissant tout à coup à droite et hors d'haleine.*

Descendez vite, très vite ! Elles sont toutes les deux, en bas, dans le vestibule d'entrée... Quand je suis passé, Madame Tessier m'a interpellé...

FRÉDÉRIQUE, à *Julien*.

Courez vite, malheureux !...

DASTUGUE

Votre femme a eu la curiosité de savoir qui avait apporté cette lettre.. Elle a dû s'avancer jusqu'à l'auto, en accompagnant Mercereau...

FRÉDÉRIQUE, à *Julien*,

Peut-être est-il préférable que je descende, moi, et que vous restiez ici... Il faut redouter un esclandre.

DASTUGUE

Oui, Madame a certainement raison... Ne vous affolez pas... Ce n'est peut-être qu'une manœuvre... un coup de tête...

A cet instant Eveline paraît. On se tait subitement.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ÉVELINE

ÉVELINE, *s'adressant à Dastugue*.

Je vous chasse, Monsieur... Vous étiez le complice, l'émissaire !... J'ai entendu ce que vous a crié cette femme dans l'escalier.

JULIEN

Éveline !

ÉVELINE, *montrant la porte ouverte*.

Tenez, écoutez-la, d'ici... Elle s'acharne comme une bête...

JULIEN

Venez, Dastugue ! Soyez témoin de ce que je vais faire. Venez !

Ils se précipitent tous deux dans l'antichambre.

SCÈNE IX

ÉVELINE, FRÉDÉRIQUE

FRÉDÉRIQUE

Éveline, que se passe-t-il ?... Vous avez l'air de sortir d'une catastrophe...

ÉVELINE, *s'est appuyée un instant à un meuble, puis se jetant dans ses bras.*

Vous le saviez !

FRÉDÉRIQUE

Mon pauvre enfant... quoi ?... Que voulez-vous dire ?

ÉVELINE

Oui, vous le saviez... tout le monde le savait, qu'il avait une maîtresse !... J'étais trop jeune, trop peu au courant de la vie, pour m'imaginer qu'il ne m'aimait plus... Après si peu d'années de mariage !...

FRÉDÉRIQUE

Mais il vous aime, il vous aime !

ÉVELINE

Ah ! ce qui s'abat sur moi tout à coup... en une

seconde. Ce que je viens d'entendre ! Oh ! Madame, Madame... vous n'avez pas idée de ce que cette femme nous jette à la figure !... car vous aussi, elle allait jusqu'à vous accuser !...

FRÉDÉRIQUE

Moi, moi ? Pourquoi m'accuser ?... Que suis-je là dedans ?

ÉVELINE

Est-ce que je sais ? Elle était en bas dans sa voiture, et, comme pour toutes celles qui font un crime, une voilette cachait son visage. Je voulais savoir qui était la dénonciatrice... Ah ! je l'ai vite reconnue... je l'avais aperçue dans des salons, à des soirées... Je l'ai prise par le poignet, forcée à descendre. C'est sans doute ce qu'elle souhaitait, car, alors, dans le vestibule, elle s'est mise à m'entasser dans les mains ces choses-là, des papiers... des papiers... Elle disait : « Vite, vite, prenez Madame !... » Elle accumulait les mots comme si elle avait peur de n'avoir pas le temps de tout révéler en une fois, et votre nom revenait sans cesse, mécaniquement... comme celui de Julien... Madame Ulric... Madame Ulric...

FRÉDÉRIQUE

Par exemple ! C'est un peu fort !

ÉVELINE

Elle était peut-être jalouse de vous, cette femme !... En parlant elle avait le maquillage barré de larmes ! Des larmes pour Julien ! Ah ! doit-elle l'aimer pour en arriver là !... En une seconde apprendre tout !... Tenez, j'ai trop de

chagrin ! Qu'est-ce que je vais devenir, moi !

Elle se jette sur un fauteuil, en proie à un accès de désespoir.

FRÉDÉRIQUE

Pauvre petite !...

ÉVELINE

Quelle tristesse ! ma bonne, ma seule amie !... Car je n'ai que vous comme amie dans cette vie stupide et lâche de Paris... Maintenant que je vais être écroulée, que je n'ai plus une branche de salut, vous serez bonne, dites ? Vous me donnerez du courage ? Dites ! dites !... Qu'est-ce que je lui ai fait de mal à cet homme-là ?

Elle se rejette dans ses bras et pleure, enfantinement ses premières larmes d'amour brisé.

FRÉDÉRIQUE

Voyons, petite... Ne soyez pas ainsi désespérée ! S'il y avait une aventure ancienne dans la vie de votre mari, au moins vous en voilà complètement délivrée... Et c'est la preuve même qu'il vous aime, puisque vous prétendez qu'il a rompu, qu'il vient de rompre... peut-être imprudemment, parce qu'il était sincère et qu'il a été véhément.

ÉVELINE

Au fait, vous n'avez pas besoin de le trahir ! Je saurai tout maintenant. (*Elle montre les lettres qu'elle n'a pas lâchées.*) Dans ce paquet il doit y avoir de quoi m'instruire !... Je peux m'en rapporter à la main qui me l'a donné !

FRÉDÉRIQUE

Mais ne lisez pas cela ! Ce ne peut être qu'un

amas de mensonges, de perfidies abominables !... Vous ne savez pas ce dont ces femmes sont capables, lorsqu'elles se vengent ! Que de foyers ont été détruits par elles !

ÉVELINE

Oh ! je ne me laisserai pas égarer. Je distinguerai la part des vérités et la part des mensonges... Malgré tout, j'espère encore !... Oui, j'ai un fond d'espoir !... Elle mentait tellement... puisqu'elle allait jusqu'à clamer que nous vivions de votre argent !... Comme ça nous ressemble, n'est-ce pas ?... C'est trop bête !... Vous accuser, vous ! Je l'aurais griffée ! Je...

Julien entre lentement et referme la porte derrière lui. Un silence immédiat s'établit, terrible. Eveline s'est levée, sans regarder Julien. Frédérique aussi a un mouvement d'écart.

SCÈNE X

LES MÊMES, JULIEN

JULIEN, s'avance dans le silence, puis gravement.

Eveline, maintenant que cette femme est partie, et pour jamais, je te dois une franchise que j'aurais voulu peut-être t'épargner ; je ne crois pas qu'il faille, devant l'infamie à laquelle tu as été mêlée, essayer d'atténuer ma responsabilité par des équivoques et des mensonges... à quoi bon !... J'ai à m'accuser et je m'accuse... *(Il fait un grand geste résolu)* Je vais te dire quand j'ai connu cette femme... et dans quelles circons-

tances... *(Mais il s'arrête, étonné de voir précisément sa femme se reculer jusque dans le fond de la pièce.)* Où vas-tu ? Que fais-tu ?...

ÉVELINE, *glacée, métamorphosée tout à coup.*

Sois tranquille, je reste !... Mais je regarde de plus loin... j'ai besoin de voir de loin ta figure... l'expression pour moi si nouvelle de ton visage... *(Elle le fixe avec des yeux avides. Puis sur un ton froid.)* Tu peux parler...

JULIEN

J'ai connu Madame Tessier chez Madame Picquart, il y a environ deux ans et demi. Son mari m'ayant appelé chez lui pour une affaire, je me suis trouvé tout de suite en présence de la femme ; elle a déployé à mon égard toute une stratégie de séduction...

ÉVELINE, *l'interrompant.*

Mais, comment se fait-il que tu oses parler de tout cela devant Madame Ulric ? Tu n'as donc pas une pudeur qui te retienne ? Un autre homme serait couvert de honte... Et vous-même, Madame Ulric, comment se fait-il que vous écoutiez cet aveu comme si vous en aviez déjà été la confidente... depuis longtemps ?

FRÉDÉRIQUE, *vivement et troublée
devant l'accent de l'interrogation.*

Mais, Éveline, n'est-ce pas vous qui venez d'exiger de moi que je demeure à vos côtés ?... Vous avez réclamé mon aide, ma présence... Il m'était déjà pénible de vous obéir, mais votre cri de souffrance m'a retenu...

ÉVELINE

C'est possible !... Enfin, je marque pourtant qu'il y a dans votre attitude à tous les deux un manque de surprise bien étrange. Ce qui est une chose nouvelle pour moi est une chose ancienne pour vous ! Vos voix ont eu je ne sais quel accord dans le péril qui vient de me frapper !... N'importe !... Julien, écoute : voici différents papiers dont deux lettres, regarde !... L'une est déjà ouverte, je l'ai lue ; l'autre est cachetée...

Elle montre le paquet qu'elle a tenu tout le temps dans sa main crispée. Elle vient de lire la suscription de la lettre par elle désignée, et depuis lors son expression est encore plus émue.

JULIEN, de suite.

Tu vas jeter ces ordures au feu !... Je t'ordonne, si tu m'as jamais aimé, de les détruire sans t'humilier à les discuter ou à t'en salir...

ÉVELINE, le repoussant d'un petit geste dédaigneux et imperceptible.

Laisse !... La première m'était adressée. Elle est vague... mais d'une netteté pourtant assez terrible dans son imprécision... De plus, elle t'accuse d'avoir forfait à l'honneur. Cela, je le méprise ! Je t'en sais incapable... (*Elle froisse la lettre intentionnellement et la jette à terre.*) Mais voilà, voilà... Il y a une autre lettre !... Regardez bien !... (*Elle s'adresse à tous les deux et épie leurs expressions.*) Il y a une autre lettre ! Celle-ci est cachetée et voilà ce qu'on a écrit sur l'enveloppe... voilà ce que mes yeux viennent de lire à l'instant... *Memento de l'affaire Ulric* ! Sais-tu ce qu'il y a dedans ? (*Frédérique ne peut pas reprimer un haut-le-cors*) Je te certifie que je vais l'ouvrir ! Tu vas

donc me dire auparavant si ce qu'il y a dedans est vrai ou faux?... Le sais-tu d'abord, ce que contient cette lettre ?

JULIEN, *après avoir hésité.*

Oui... je le sais !

ÉVELINE

Tu le sais !... Et vous, Madame ?

FRÉDÉRIQUE, *troublée, appuyée au piano, et essayant de se maîtriser.*

D'abord pourquoi, Éveline, dites-vous « Madame » sur ce ton de reproche, d'accusation ?

ÉVELINE

Répondez !

FRÉDÉRIQUE

Mais non, je ne sais rien, je ne sais rien ! Comment voulez-vous que je sache !...

ÉVELINE

Quelle molle dénégation !... Après tout, vous ne savez peut-être pas ce qu'il y a là-dedans, mais vous avez l'air d'en avoir terriblement peur !... Vous regardez cette lettre et lui ne s'en occupe pas ; il y a une nuance !... Lui, sait certainement ce qu'il y a là-dedans... *(Elle s'apprête à décacheter.)* Allons parle, avant que j'ouvre.

JULIEN, *du geste, lui commandant d'attendre.*

Oui, je vais parler... *(A voix pleine et forte.)* Madame Ulric est insoupçonnable, d'abord ! Sa vertu et son honnêteté sont hors de cause !...

Elle a été ma bienfaitrice, elle m'a sorti de l'ornière, elle m'a remis dans le droit chemin, sans que, pour cela, nous ayons eu, elle et moi, à nous reprocher l'ombre d'une faute... Sache donc ce que je t'ai toujours caché, que j'ai failli sombrer dans la faillite Guillemot... J'étais perdu, condamné d'avance à la prison ; Madame Ulric ne l'a pas voulu... Elle m'a, avec une charité admirable et toute pure, sauvé du désastre... Cela, d'honneur, je ne pouvais pas te le dire, non... je ne le pouvais pas !... Il y a des silences qui sont sacrés ! A l'heure actuelle des trois cent mille francs avancés, cent mille ont déjà été remboursés. Je tiens à ce que tu connaisses l'état des chiffres... Mais ce que cette femme, dans sa haine, a omis de te dire et ce qu'elle sait pourtant, c'est que je ne dois rien, à l'heure actuelle, à Madame Ulric... pas un sou !... Sur le moment, elle a couvert la somme énorme, mais à l'heure actuelle la créance est cédée à un autre... C'est, correctement à un bailleur de fonds, qui a accepté mes propres garanties, que je rembourserai petit à petit... Madame Ulric n'est plus en cause... Je ne lui dois que ma vie et mon honneur, tout simplement... C'est peu ! Et maintenant... de ce côté du moins... tu sais tout.

FRÉDÉRIQUE, *a écouté, suffoquée, atterrée.*

Je ratifie ce que vous venez d'entendre... Quand vous le voudrez, je vous confierai loyalement le détail de ce sombre passé... Je n'ai pas cru devoir refuser mon aide à un homme qui avait fait partie de notre vie intime, qui...

ÉVELINE, *repoussant un fauteuil,
la voix stridente tout à coup.*

Savez-vous ce que criait la femme échevelée à

mon oreille ?... « Vous avez chez vous l'hypocrite, la pire des hypocrites, celle qui, sous des dehors de vertu austère, est, depuis six ans, la maîtresse du mari, l'éminence grise du foyer !... »

FRÉDÉRIQUE

Mais vous ne croyez pas une si misérable calomnie ?

ÉVELINE

Savez-vous ce que j'ai répondu à cette femme : « Jamais, jamais !... Vous pouvez me faire douter de mon mari, vous me feriez douter de moi-même à la rigueur, pas de celle-là !... » Allons-y...

Elle décachète la lettre et se met à la lire.

JULIEN, *près d'elle, et à deux doigts de lui arracher la lettre.*

Tu es libre de tes actes... Evidemment, tu peux te repaître de cette infâme écriture, mais je te supplie d'achever le mouvement spontané que tu viens d'avoir, le mouvement de négation. Achève ta révolte, déchire tout !... Si tu savais ce que cette misérable a comploté contre toi...

ÉVELINE, *lisant.*

C'est net !... C'est très net !... Oh !...

FRÉDÉRIQUE, *s'adressant à tous les deux, avec une hauteur qui dissimule mal la terrible angoisse.*

Mais qu'y a-t-il dans cette lettre, que je ne connais pas ? J'ai le droit de savoir !... Qu'y a-t-il, qui abuse de moi à ce point ? Qu'on me le dise, à la fin, je l'exige !

JULIEN, *vivement.*

Je devine à peu près ce que doit contenir cette

enveloppe !... J'ai été la proie de ce chantage, déjà... Deux documents dérobés, émanant, l'un de l'entrepreneur Guillemot, l'autre d'un banquier. Ce sont des documents qui reconnaissent tout simplement ce que je viens d'avouer et ce que je me fais fort d'avouer : le prêt que vous avez consenti si généreusement...

ÉVELINE

Tu te trompes !... Il n'y a pas que cela !... On m'avait réservé autre chose... une autre lettre volée sans doute et qui devait s'adresser à Madame Ulric...

JULIEN, *incertain.*

Qui dit ?

ÉVELINE

Oh ! c'est très simple ! *Il est trop évident que je n'aime pas ma femme, que je ne l'ai jamais aimée. Elle n'a été dans ma vie que l'incident le plus banal, une diversion au chagrin qui a rongé ma jeunesse.*

Elle s'arrête, elle ne peut plus.

FRÉDÉRIQUE, *éperdue devant son propre désastre.*

Éveline ! Éveline !... De pareils mots sont faits pour vous égarer. Je vous supplie de croire, en ce qui me concerne à mon honnêteté la plus absolue !...

JULIEN, *avec non moins de précipitation.*

Oui, tu as le droit de me reprocher bien des choses, mais de ce côté-là, au moins, il n'y a pas d'équivoque possible ! Tu te trouves en face d'un chantage pur et simple !

Ils parlent tous les deux presque en même temps.

ÉVELINE

Taisez-vous tous les deux !... Je crois tout... J'ai parfaitement compris : celle qui s'en va cède la place à celle qui reste !

FRÉDÉRIQUE

Quelle folie !... Alors, vous admettez une pareille accusation ! Vous supposez que je serais là à vos côtés, ou face à vous, si j'avais cette boue sur la conscience !

ÉVELINE d'un geste navré.

D'ailleurs, qu'importe !... Qu'il ait été votre amant autrefois, qu'il ait été celui de cette femme maintenant... qu'importe l'histoire de ce roman, qui n'est pas le mien !... Il tient bien plus de malheur que ça dans la petite phrase que j'ai là entre mes mains !... « Je n'ai jamais aimé ma femme... » Jamais !...

Elle n'ose achever et ferme les yeux, parce qu'elle a mal jusqu'au fond de l'âme.

FRÉDÉRIQUE

Songez dans quelles circonstances il a pu être amené à écrire ces folies.

JULIEN

Oui, tu ne sens donc pas tout de suite que ce sont des phrases lâches, misérables, qu'on écrit sans les penser, dans des occasions où la honte d'avoir à les écrire vous étreint...

ÉVELINE, sans même prêter l'oreille à d'aussi pâles arguments.

La confiance que j'avais en vous deux !... Il

y a de ces femmes-là. J'ai cru en vous et à fond, Madame !... Il suffisait d'être bon avec moi...

FRÉDÉRIQUE

Mais, Eveline, vous ne soupçonnez pas à quel point on vient de travestir la vérité simple !... Il vous racontera ce passé lointain... Je vous raconterai... Je n'ai pas l'ombre d'une faute à me reprocher...

ÉVELINE, *éclatant.*

Et vous disputiez son cœur à la maîtresse lâchée !... Comme elle avait raison !... Des deux, vous êtes la plus vile... Elle ne me devait rien, cette femme, je ne la connaissais pas... elle m'a pris mon mari : c'était de bonne guerre si l'on veut ! Mais vous, vous !...

Elle fonce presque sur elle, visage contre visage.

FRÉDÉRIQUE, *desespérée et sentant d'avance toute l'inanité des mots.*

Julien, ne restez pas ainsi... faites-lui comprendre ! Moi je n'y arriverai jamais dans l'état d'émotion où je suis ! Demandez-lui, au contraire, Eveline, si, depuis que je me suis mêlée de votre vie à tous les deux, j'ai eu d'autre souci que celui de votre bonheur ?

JULIEN

C'est exact !

FRÉDÉRIQUE

Après avoir permis un jour que ce garçon, au lieu d'un failli et d'un condamné, devienne un honnête homme, j'ai exigé par ma présence, par la dette contractée, qu'il achevât sa régénération.

J'ai voulu le rapprocher de vous, le ramener à vous !

ÉVELINE

C'est vrai !... Parce que vous saviez qu'il ne m'aimait pas !... C'était contre votre rivale que vous poussiez la femme légitime.

FRÉDÉRIQUE

Ma rivale ?... Mais jamais, jamais, je le jure, je n'ai été la maîtresse de Julien.

ÉVELINE, *partant cette fois d'un grand éclat de rire amer.*

Ça, par exemple ! Vouloir me faire croire ça Alors, c'est à rire !... Il est vrai que je vous avais ouvert un tel crédit de naïveté !... Mais, maintenant, vous passez la mesure ! Prétendre que vous n'avez pas été sa maîtresse !...

JULIEN et FRÉDÉRIQUE, *ensemble.*

Jamais !

ÉVELINE, *outrée.*

Mais, vous ne comprenez donc pas que ce sont des lettres de Julien lui-même que je viens de lire, que j'ai là entre les mains !... Une lettre de Julien, interceptée ou non, avec votre nom sur l'enveloppe... datée même de l'année dernière... du mois de juin... une lettre pleine de mots d'adoration... Tenez ! tenez, lisez !

Elle les lui met sous le visage.

FRÉDÉRIQUE, *faiblissant, déconcertée.*

Mais, j'ignore, Éveline... Je ne l'ai jamais reçue, cette lettre !

JULIEN

Et puis après ?... Que j'aie aimé respectueusement Madame Ulric, je ne m'en défends même pas... Ce n'est pas un sentiment inavouable ! C'est un sentiment qui date de bien avant notre mariage. Éveline, mais tu as la preuve même de son honnêteté formelle, dans ses lettres que t'a montrées Madame Tessier et que je savais qu'elle possédait ! Il n'y a pas, j'en répons, une formule qui témoigne d'autre chose que de mon respect, à moi, et de son innocence à elle.

ÉVELINE

Mais c'est trop bête, vous dis-je !... Est-ce qu'on prête trois cent mille francs à un homme qui n'a pas été votre amant ? A d'autres !... Il faut rudement aimer quelqu'un pour se dépouiller d'une pareille somme !... Ce n'est pas une signature de commerce, ça, c'est une signature de passion !... Et il faut être un héros ou un bandit pour l'accepter. Tu as le choix, mon cher !...

Elle le regarde bien dans les yeux et passe. Frédérique veut la suivre.

JULIEN, à Frédérique, s'interposant.

Laissez, Madame Ulric !... Ce n'est pas à vous de vous disculper ! (à Eveline.) J'attends que ta colère soit apaisée pour te fournir la justification d'un acte dont tu ne peux guère apprécier la valeur sans avoir les éléments sous les yeux... Je dois à Madame Ulric, je te l'ai dit, non seulement peut-être la vie, mais encore une résurrection, faite de remords et de dégoût de moi-même.

ÉVELINE

De plus en plus fort !... Où nous arrêterons-nous

Résurrection !... Celle de l'homme qui soutire l'argent d'une femme pour payer les dettes qu'une autre lui a fait faire !... Tu raconteras ton beau roman à d'autres, avec ces documents en mains, quand je ne serai plus là, quand j'aurai fui, car je te les laisse, tiens, les preuves de ta résurrection ! Je n'en veux même pas... (*Elle jette le paquet sur la table.*) Pour moi, tu n'es qu'un criminel !... Oui, pas autre chose, un criminel !... Ah ! tu es étonné ? Tu n'attendais pas certainement qu'au jour voulu ce petit être-là dût se rebiffer ? Tu comptais sur des pleurs seulement... eh bien, regarde, je t'en prie... je viens de sécher ma dernière larme... Et pourtant, c'est toute ma vie qui s'écroule là, et tu n'entendras plus parler de moi, de celle que tu n'as pas aimée... la seule que tu n'aies pas aimée !... Je te le disais, que ces natures timides, ou froides en apparence, savent se réveiller, quand on les fait souffrir, et alors, on se trouve en présence d'un être lucide, fort, et très résistant, comme toutes les choses droites !...

FRÉDÉRIQUE, *sous l'outrage, dans une révolte d'orgueil humilié.*

Je m'insurge contre l'accusation, à la fin !... Je n'accepte pas la vulgarité des sentiments que vous me prêtez. Je crois avoir plus de distinction morale que vous ne le supposez !... Il y a des femmes qui ne sont ni de la race des amantes, ni de celle des amoureuses... La langue est pauvre... Il devrait exister un mot qui les désigne... Ce qu'elles connaissent de l'amour humain, c'est sa charité, le dévouement, dans sa forme la plus haute. Je le jure sur mes enfants !...

ÉVELINE

Vos enfants !... Comment osez-vous évoquer

une pareille image ? Tenez, c'est abominable !

FRÉDÉRIQUE

Que je meure si je mens !

JULIEN

Oui, Éveline, elle a dit la vérité. Une femme admirable et digne de tous les respects !

ÉVELINE, *exaspérée de cette unique et inlassable défense de Frédérique, qui sort de la bouche de Julien.*

Car c'est propre, en effet, ce que vous avez osé vis-à-vis du mari, vis-à-vis de moi !... Vous avez raison de parler de l'admiration qui vous est due à tous les deux !... Car j'oubliais même que je vivais de votre argent... que nous en vivions, depuis des années !...

JULIEN

Ça n'est pas vrai !

ÉVELINE, *s'indignant à mesure, d'argument en argument,*

Et quand je songe que, tout à l'heure encore, tout naïvement, je vous racontais les progrès du petit ménage... que vous m'offriez de l'argent pour mes emplettes, oui, mon cher, pour mes chapeaux, et « sans le dire à Julien surtout » sans le dire à Julien ! Le pauvre garçon, il aurait trouvé cela indélicat ! Ah ! tenez, c'est à vous lever le cœur ! Si je n'ai pas le courage, après ça, de m'en sortir, eh bien, vraiment, c'est que je ne suis pas digne d'être roulée par vous !...

FRÉDÉRIQUE

Je vous en supplie, ne perdez pas votre vie à

tous deux... Vous vous égarez, je vous assure... Croyez-moi !... Ne me reprochez pas ce geste qui l'a sauvé autrefois et que je pouvais faire loyalement, parce que jamais je n'ai été sa maîtresse !... Voulez-vous que je vous le jure à genoux ! Oh ! Je n'en suis pas à une humiliation près.

Elle se met à genoux aux pieds d'Eveline. Julien se précipite pour la relever.

ÉVELINE

Mais vous le répétez indéfiniment : « Je n'ai pas été sa maîtresse. » Eh ! Madame... que voulez-vous que ça me fasse que vous ayez été sa maîtresse ou non ! Il me suffit que vous vous soyez aimés et que vous vous aimiez encore ! Il est possible que, vous, vous attachiez beaucoup d'importance au fait de vous être donnée ou pas, mais si vous saviez, à moi, comme ça m'est égal ! Allez raconter ces distinctions-là à votre confesseur. Vous avez peut-être mis votre conscience et votre salut à l'abri des tourments éternels, mais si vous croyez que, vis-à-vis de moi, vous n'avez qu'à crier : « Je n'ai pas été sa maîtresse ! » pour que la face des choses soit bouleversée sur la terre, il faut vraiment que l'habitude du confessionnal vous ait brouillé la cervelle jusqu'à l'aberration !...

JULIEN, cherchant la preuve la plus décisive.

Si j'avais aimé Madame Ulric, au sens où tu l'entends, et si elle m'aimait de la manière dont tu l'accuses, aurais-je eu une liaison avec Madame Tessier ? Voyons ! cela tombe sous le sens !..

ÉVELINE

Qu'est-ce que cela prouve ?... Tu t'es jeté par

dépit dans un autre amour, comme tu t'étais jeté, sans doute, dans le mariage ! Oh ! la rage, la rage que j'éprouve !... Après tout je serais trop bête de vous abandonner ces papiers. Il me faut le grand jour, maintenant !

Elle reprend rageusement les lettres sur la table et se dirige vers le rebord de l'armoire.

JULIEN

C'est-à-dire ?... Que veux-tu faire ?...

ÉVELINE

Laisse... Une personne à convoquer. Un coup de téléphone de toute urgence à donner... J'appelle, entre nous et sur nous, la lumière, toute la lumière !...

JULIEN

Éveline... prends garde... Prends bien garde ! Ah ! si par hasard tu projetais cette cruauté...

ÉVELINE, à l'appareil.

Passy 42-60... donnez-moi le Passy 42-60 !

FRÉDÉRIQUE, éperdue.

Oh ! pas cela !... Oh ! je vous en supplie, ne faites pas cela ! Ce serait trop affreux !... Ayez pitié de moi...

Julien se précipite. Elle met le récepteur derrière son dos et le défie du regard.

ÉVELINE

A quoi bon ? Même si tu m'empêches présentement, tu n'auras fait que reculer l'échéance, tu le sais bien.

FRÉDÉRIQUE

Mais c'est qu'elle va le faire comme elle le dit, mon Dieu !... Empêchez-la, Julien... Quoi ?... Qu'est-ce que vous faites ?... Vous reculez, maintenant ?... Vous la laissez faire... Qu'est-ce qui vous prend ?

*Elle demeure abasourdie devant le recul de Julien.
Eveline reporte le récepteur à l'oreille.*

JULIEN, *dans une soudaine et formidable inspiration.*

Oui.... Après tout qu'elle soit libre et décide de notre vie à tous ! Puisqu'elle veut toute la lumière, qu'elle vienne ! Qu'elle s'abatte entre nous ! Laissez-la faire !...

maintient Frédérique avec une autorité sans réplique.

FRÉDÉRIQUE, *affolée, suppliante.*

Oh ! non ! non ! Ce ne sera pas cette chose affreuse !...

ÉVELINE

Passy 42-60 ? C'est vous-même, Monsieur Ulric ?... Madame Bocquet, oui...

FRÉDÉRIQUE, *appelant au secours.*

Julien ! Pitié !...

Julien lui tient le bras.

ÉVELINE, *à l'appareil.*

Je viens d'avoir une révélation assez sinistre...

FRÉDÉRIQUE

Madame, Madame !

ÉVELINE

Deux coupables, deux complices... mon mari et votre femme...

FRÉDÉRIQUE, *se débattant dans une crise de désespoir impuissant.*

Qu'est-ce qu'elle dit ?

ÉVELINE, *continuant.*

... Nous ont trahis pendant des années, odieusement trahis !

FRÉDÉRIQUE, *elle crie.*

Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai !

ÉVELINE

Venez, Monsieur... Par moi vous connaîtrez la vérité !

FRÉDÉRIQUE

Mais, c'est à se casser la tête contre les murs !

ÉVELINE

Je vous attends ! Venez, Monsieur, venez !

Elle a raccroché précipitamment l'appareil.

JULIEN, *menaçant.*

Ah ! tu as vite appris comment on se venge, toi !

ÉVELINE

J'ai tout à coup l'inspiration de l'amour, mon cher !

FRÉDÉRIQUE

C'est fini, tout s'est écroulé !... J'étouffe !
J'ai mal... J'ai mal !...

*Elle essaie de se lever, de marcher, chancelle et s'abat
contre un fauteuil, presque sans connaissance.*

JULIEN

Tiens, regarde la pauvre qui s'évanouit !

ÉVELINE

Soigne-là à ton aise, ton amour adoré qui défaille... mais soigne-la vite, car dans cinq minutes le mari sera chez nous, et pour ce moment-là il faut que nous ayons retrouvé chacun toutes nos forces ! Soigne-la, toi qui n'a pas eu un mot qui fût pour moi !... Oh ! vous fuir, fuir vos têtes rapprochées, tes yeux de haine... C'est un spectacle insoutenable ! Je ne peux plus ! Je ne peux plus !

Elle s'enfuit, comme devant une place en feu. Elle disparaît par la salle à manger, et, la porte du fond refermée, on entend encore un instant sa clameur de rage et de douleur.

SCÈNE XI

JULIEN et FRÉDÉRIQUE, seuls

JULIEN, *frénétique.*

Il le fallait !... Il fallait en finir !...

FRÉDÉRIQUE, *surmonte sa faiblesse.*

Vite ! donnez-moi mon chapeau ! Que je parte...
Que je parte tout de suite.

JULIEN, *changeant de ton et avec une grande autorité, presque calme, tant il s'efforce à la rendre puissante.*

Non, Frédérique, vous ne partirez pas !... Non, Frédérique, vous ne rentrerez pas chez vous !

FRÉDÉRIQUE

Mais si, il faut que je m'en aille tout de suite ! Puisque vous n'avez pas voulu empêcher cette catastrophe quand vous le pouviez, eh bien, toute seule, seule au monde, j'essayerai de la conjurer encore ! Il faut que j'arrive à temps, que je parle à mon mari, que je devance le danger... que...

JULIEN

vous ne devancerez rien ! D'abord, Ulric est déjà en route !... Frédérique, vous ne reviendrez plus jamais chez vous ! *(Elle reste béante devant l'affirmation catégorique.)* Vous aurez beau me regarder avec cet air égaré, je vous dis que ma résolution est prise. Et vous-même, vous en avez le pressentiment. C'est à deux que nous allons partir, que nous allons quitter nos foyers brisés !

FRÉDÉRIQUE

Mais, c'est impossible, Julien !... C'est impossible !...

JULIEN

Nous devons fatalement en arriver là, un jour ou l'autre. La vie nous réunit, malgré tout, et malgré toutes les forces que nous lui avons opposées.

FRÉDÉRIQUE

Mais je n'y consens pas, Julien !... Jamais je ne

vous en ai donné l'espoir!... Il n'a jamais été question que nous pussions un jour nous réunir, ni que je doive vous appartenir!... Vous m'aviez promis de ne plus faire qu'un seul effort, celui d'aimer votre femme!... Pourquoi abusiez-vous de ma crédulité?... A quoi donc vouliez-vous m'amener?... Comment, vous saviez que cette femme possédait des armes aussi terribles et vous ne m'avertissiez pas du danger! C'était votre devoir... Vous avez mal agi!...

JULIEN

Et si je vous disais maintenant que depuis un an, depuis l'époque où je vous ai retrouvée, cent fois j'aurais rompu, si la crainte pour vous de ce qui vient de se réaliser, ne m'avait toujours fait capituler! Comprenez maintenant la raison de ma lâcheté apparente!... Ah! mais, tant pis, je n'en pouvais plus! Tant pis si j'ai secoué le joug ce matin, ou plutôt, tant mieux! Voyez-vous, dans la vie il y a toujours un être, un être vulgaire, généralement une femme, qui surgit au milieu d'existences tourmentées, et, d'une lettre dévoilée, d'un mot, déclanche un drame effroyable. Seulement, cet être vague déclanche aussi des événements supérieurs, graves, tragiques, que toutes les consciences en jeu n'avaient pas la force d'appeler à leur secours. Frédérique, malgré tout et malgré nous-mêmes, nous touchons au but!

FRÉDÉRIQUE

Non, cela ne sera pas...! En ce moment, il y a dans une voiture quelqu'un qui serre les poings et son cœur bat! bat!... quelqu'un qui voudrait déjà être là... qui va monter l'escalier... qui va...
(D'épouvante elle ferme les yeux.)

JULIEN

Vous ne le verrez pas... C'est moi qu'il trouvera en face de lui. Ma décision est prise.

Il sonne.

FRÉDÉRIQUE

Que faites-vous à votre tour ?...

JULIEN

Vous le verrez bien.

FRÉDÉRIQUE, *balbutiant des supplications.*

Julien... soyez raisonnable... il est indispensable que je parte ou que je sois là pour me trouver en présence de mon mari dès qu'il arrivera... Il faut que je me défende de toute mon énergie...

JULIEN

Silence !

Le valet de chambre entre. Ils se taisent.

JULIEN

Monsieur Ulric va sonner d'une minute à l'autre. Tenez-vous à l'avance dans l'antichambre... Sans perdre une minute vous le ferez entrer directement au salon. (*Il réfléchit.*) Laissez la porte d'entrée ouverte, de façon que Monsieur Ulric n'ait même pas à sonner. J'y tiens. Vous viendrez me prévenir immédiatement une fois que vous l'aurez introduit dans le salon...

FRÉDÉRIQUE, *quand le domestique est sorti.*

Julien !... Qu'est-ce que vous projetez ?... Que prétendez-vous faire ?

JULIEN

Loyalement, sans entrer dans de longues explications, déchirer le voile, dire enfin la grande vérité, celle-ci : que depuis des années nous nous aimons d'un amour irrésistible, que vous êtes l'épouse sans reproche, mais que votre résolution, désormais, est prise, comme la mienne, que c'est avec moi que vous voulez terminer vos jours... et que je vous garde !

FRÉDÉRIQUE

Oh ! avec quelle autorité soudaine vous parlez, maintenant !... Vous n'êtes plus le même !... (*Suppliante, affolée.*) Voyons, ce sont des bouleversements impossibles !

JULIEN

Nous avons eu beau faire pendant des années, cette vérité-là est plus forte que tout ! Elle est éclatante !... Elle est dans tous nos actes... Elle est dans vos yeux.

FRÉDÉRIQUE, *avec force.*

Non ! non ! Ce n'est pas vrai ! Je ne vous aime pas ! Je ne vous aime plus !

JULIEN, *trionphant.*

Mais vous le criez comme un remords vivant... Trop fort, ce cri-là ! Je suis tranquille !

FRÉDÉRIQUE

Laissez-moi me trouver, la première, en présence de mon mari... avant vous... avant votre femme !...

JULIEN

Non pas ! J'irai seul !... Je prends les rênes de notre vie !... Vous m'avez converti au courage, au sentiment des responsabilités. Vous m'avez fait celui-là qui ose... qui veut... et qui...

LE DOMESTIQUE, *brusquement.*

Monsieur Ulric est là.

JULIEN

Bien ! Vous l'avez fait entrer ? (*Il désigne la porte de droite.*) J'y vais.

Le domestique sort. Julien se dirige vers la porte du salon.

FRÉDÉRIQUE, *appelant tout bas.*

Julien, Julien ! Je vous en supplie... Laissez moi !... Attendez ! attendez encore !...

A partir de cet instant ce n'est plus qu'un colloque à voix étouffée, un chuchotement agité.

JULIEN

Ne vous interposez plus ! Laissez ces deux hommes disputer de votre vie ! Je vous défends d'ouvrir cette porte entendez-vous pendant que je serai là !... Je vous le défends... J'ai charge d'âme, maintenant.

FRÉDÉRIQUE

Mais c'est inique, abominable !... Je suis devenue la proie des autres, une loque entre toutes vos mains !...

JULIEN

Frédérique, le bonheur ! Plus que lui ! Le bonheur gagné !... Enfin !

Il la repousse. Au moment d'ouvrir il se retourne vers

Frédérique écrasée de peur, subjuguée par cette mâle autorité ; tendrement il la relève, la presse sur son cœur et l'embrasse avec émotion.

FRÉDÉRIQUE, à bout d'effroi et de résistance.

Julien !...

JULIEN

Ma femme... De toute mon âme, de toute la force de ma tendresse et de mon secours... et pour toujours... ma femme !...

Il l'enveloppe de ses bras, dans une grande étreinte de pitié et d'amour, puis se dirige vers la porte. Il l'ouvre lentement, entre et referme, pendant que Frédérique recule jusqu'au fond de la pièce, les mains aux oreilles comme pour ne pas entendre le bruit d'une catastrophe.

RIDEAU

ACTE IV

Une chambre dans une vieille maison bretonne. C'est une chambre paysanne très simple, élémentaire, avec quelques meubles exprès réunis là. Il fait nuit. Des lampes, des bougies sur la cheminée. Au fond, une fenêtre qui donne sur la campagne. A droite, une alcôve avec un lit ancien, assez riche. Il fait une tache un peu disparate, un peu cottage dans cet ensemble rectangulaire et paysan. Chaises de paille. Vieux fauteuil à dossier haut. Un escalier intérieur, quatre marches de pierre, conduit à une porte basse qui ouvre sur un pailier.

Au lever du rideau, Julien avec un fermier arrange le lit. On est dans la maison natale de Julien, au Huelgoat, la maison où Monsieur et Madame Bocquet viennent encore passer les vacances lorsque l'emploi de Madame Bocquet le leur permet. Aux murs blanchis à la chaux quelques assiettes chinoises, des œufs d'autruche, des éventails de vétiver, etc... Au plafond, un goéland, les ailes ouvertes ; sur la cheminée, deux bateaux sculptés... Une lampe posée sur la rampe de pierre de l'escalier.

SCÈNE PREMIÈRE

JULIEN, ROZENNE, ANNA

ROZENNE

Je l'ai encaustiqué comme j'ai pu. En vingt-quatre heures, ce n'était pas très commode !... Le temps d'aller l'acheter dès que j'ai eu votre dépêche, au château de Mahiel, de discuter avec le vieux marquis, puis de le faire traîner par l'âne

qui va sur sa fin... Le vieux a essayé d'en tirer trois cents francs, mais j'ai tenu bon...

Anna entre.

JULIEN, qui va et vient, en sortant de la malle différents objets, nécessaire, flacons, pendulette.

Anna, mettez les draps que j'ai sortis de la malle... Ils sont là sur la chaise... Et madame ?

ANNA

Madame ?... Elle avait soif, elle a bu une bolée de cidre... Monsieur Julien ne veut pas que je ferme la fenêtre ?

JULIEN

Non, j'ai ouvert exprès pour aérer un peu. D'ailleurs la soirée est si douce ! Dépêchez-vous tous les deux...

ANNA

Monsieur, n'est pas trop fatigué du voyage ?

JULIEN

Il n'y a jamais que huit heures de Paris à Huelgoat... ce n'est pas le diable...

ANNA

Ça fait combien de temps que Monsieur n'était pas venu au Helgoat ?

JULIEN

Dix ans... J'ai compté, dix ans déjà !

ANNA

Pardon, Monsieur Julien, lorsque Madame

Bocquet viendra au mois d'août, est-ce qu'il faudra lui raconter que Monsieur est venu, ou est-ce qu'il faudra tenir caché...

JULIEN, *interrompt.*

Ne t'inquiète pas, Anna. A ce moment-là, ça n'aura plus grande importance !... As-tu promis son pourboire à la femme de la poste si elle me remet les télégrammes à leur arrivée ?

ANNA

Oui, Monsieur Julien, je n'ai pas manqué de lui dire !... Si le bureau est fermé le soir, elle vous les fera parvenir par son gamin.

JULIEN, *interrompant son travail et allant à la porte.*

Tiens, il y a donc quelqu'un dans la maison ? J'entends parler. Quoi !... Qui est là ?... Qui parle avec vous, Frédérique ? Ah ! oui, qu'elle monte !... Va l'aider à traverser le couloir.

ROZENNE

Qui ?

JULIEN

Margareck. Elle est à la cuisine.

ROZENNE

Ah ! j'en étais sûr qu'elle n'attendrait pas demain matin pour venir trouver Monsieur... Elle est presque complètement aveugle... Elle habite toujours la même maison... au coin de la rue.

JULIEN

Pauvre nourrice, va !

ROZENNE

Oh ! en longeant le mur du couloir, elle s'en tirerait bien toute seule. Elle a l'habitude.

Il sort.

SCÈNE II

JULIEN, ANNA, puis MARGARECK
et ROZENNE

JULIEN

C'est tout ce que tu as trouvé dans le jardin ?

ANNA

Il n'est pas riche le jardin en ce moment.

JULIEN, *cherchant à disposer des fleurs.*

Ah ! voilà... Tiens, maman a conservé son grand vase en verre de couleur !... Comme tout s'use lentement à la campagne !... Veux-tu que je t'aide, Anna ?... Qu'est-ce que doivent penser tous les meubles de ce gros crapaud de lit qui est entré chez eux, tout à coup ?

ANNA

Et Madame Bocquet se porte bien ?... Est-ce qu'elle viendra pour le commencement d'août ?...

JULIEN

Je pense, oui... comme d'habitude...

ANNA

Nous voulions lui écrire, Rozenne et moi, pour avoir deux mètres de fumier, parce que, en somme, le fumier de l'âne, maintenant...

A ce moment, une vieille femme entre en cape de deuil, c'est la vieille nourrice de Julien.

JULIEN

Te voilà, Margareck !... C'est moi...

La vieille ne dit rien ; elle s'avance.

ROZENNE

Ça lui fait de l'émotion... elle pleure.

JULIEN, va à elle.

On s'embrasse ? (*La vieille l'étreint.*) Alors, tu ne vois plus, ma pauvre Margareck ? (*La vieille secoue la tête*) Pauvre ! Moi aussi j'ai une grande émotion de te revoir !... Demain, j'irai causer avec toi, parce qu'aujourd'hui nous ne sommes en état ni l'un ni l'autre, n'est-ce pas ?... Et puis, tu devrais être couchée à cette heure-ci. (*Bas à Anna.*) Que fait-elle toute la journée ?

ANNA

Rien... Elle reste seule sur le seuil de sa maison. Quelquefois, je vous dis, elle va tout de même aux champs... Quand on lui demande si elle s'ennuie, elle répond : « Non, je réfléchis !... » Elle revoit sans doute dans sa tête... Elle est gênée... Je crois qu'elle voudrait s'en aller.

JULIEN

Eh bien, va, Margareck... Demain, je m'assoierai devant ta maison. Nous causerons du passé...

Et puis j'ai quelques petites choses pour toi dans ma valise.

*L'aveugle ne parle pas et se détourne en pleurant.
Elle sort guidée par Rozenne.*

ANNA

Monsieur n'a plus besoin de rien ?

JULIEN

Non, laisse les lampes allumées au salon... et couchez-vous comme d'habitude... sans tarder... Veux-tu dire maintenant à Madame qu'elle peut venir si bon lui semble ?...

Il reste seul. Il met la dernière main aux détails négligés, il chantonne ; il va à la porte ouverte, la lampe à la main.

SCÈNE III

FRÉDÉRIQUE, JULIEN, puis ROZENNE

JULIEN

Voilà ma chambre d'enfant.. On l'a un peu égayée.

FRÉDÉRIQUE

Elle est très belle, très claire... et simple comme devaient être vos yeux de petit Breton de six ans... J'aime ces salles de rez-de-chaussée bien paysannes, avec les murs peints à la chaux, l'alcôve... la longue fenêtre à caissons... donnant sur la route... (*Elle va à la fenêtre.*) Il doit y avoir une forêt par là, n'est-ce pas ?... Je la respire...

JULIEN

On a réquisitionné les lampes et les bougies... J'ai un peu honte de vous introduire dans cette ferme humide et délabrée, mais c'est vous qui l'avez exigé !... Habituee à tant de luxe, à votre château, aux délicatesses du home, vous allez être choquée, attristée de cette misère...

Il a posé la lampe sur la table ronde du milieu.

FRÉDÉRIQUE

Mais non, je suis très heureuse, Julien, de me sentir ici... dans ce pays qui vous a formé !... je tenais à connaître la source de vous-même... De la diligence, je regardais ces vallées tortueuses. Je comprends mieux certains atavismes en vous... Le pays vous ressemble... agité, sommaire... et pourtant sans méchanceté... Je suis attendrie à l'idée que vos premières années se sont passées ici, que vos yeux d'enfant se sont portés sur tous ces objets...

JULIEN

Mon père était capitaine au long cours... La maison est pleine de ses souvenirs exotiques...

FRÉDÉRIQUE

Pour la première fois depuis quinze jours, vous me croirez, Julien, je respire à l'aise... Je ne me sens plus la prisonnière.

JULIEN

Quelle affligeante expression ! Passe pour les trois premiers jours, dans la chambre d'hôtel en plein Paris, tout ce temps où j'ai séché vos larmes, calmé vos désespoirs... Ce n'était pas gai, je le

reconnais, de vivre cloîtrés dans un hôtel avec la sensation qu'au dehors s'agitaient tant de drames provoqués !... (*Gaiement.*) Et, du reste, j'accepte cette expression de prisonnière ! Je ne déteste pas vous avoir capturée et conquise !... Vous voyez, Frédérique, maintenant comme j'ai bien fait de vous chamberer malgré vos terreurs, vos battements d'ailes... Qui sait ce qui serait arrivé !... Où seriez-vous ? Nous avons écouté l'éroulement se faire derrière nous, un peu comme des complices qui tendent l'oreille au bruit de leur méfait. A présent les ruines sont calmes !... Il n'y a plus que le bonheur qui se lève comme je l'avais prévu... J'ai envie de courir, de chanter, de vous faire fête par toute la maison !

FRÉDÉRIQUE

Vous êtes jeune !...

JULIEN

Bah ! pourquoi ne serais-je pas gai et fou de joie ! En somme, je crois que tout le monde a éprouvé le minimum de souffrance souhaitable... Votre mari a supporté avec orgueil et je le reconnais, avec une certaine hauteur, cette séparation qui aurait pu entraîner des péripéties beaucoup plus navrantes...

FRÉDÉRIQUE

Vous voilà encore parti dans vos estimations !

JULIEN

Quant à Eveline, la dernière lettre de Mademoiselle Castel indiquait que, confinée dans ce courage brusque qu'on lui connaît et...

FRÉDÉRIQUE, *l'interrompant en souriant.*

Avec quelle cruauté tranquille vous parlez d'elle !... Ah ! on est bien certain que vous ne l'avez pas aimée, celle-là ! Et, comme tous les gens pressés d'être heureux, vous voulez croire avec un optimisme féroce au bonheur des autres ? Vous parlez comme celui qui a gravi un sommet dangereux et qui établit le bilan de sa victoire.

JULIEN

Il faut bien finalement qu'il y ait toujours un vainqueur !... En toute sincérité, de ceux que nous laissons derrière nous, je ne vois d'intéressant que vos deux petits. Je vous le garantis encore, nous allons arranger au plus vite leur situation pour qu'ils soient à nous, bien à nous. Je comprends que votre cœur saigne... C'est la grosse inquiétude... Mais, ce soir, n'y pensons pas, voulez-vous ? Il ne faut pas que vous pleuriez ce soir...

FRÉDÉRIQUE

Je ne pleure pas !... Je suis apaisée, détendue, au contraire !

JULIEN

Imaginez l'émotion qui peut être la mienne ! Je n'ai vécu toute ma vie, toute, que pour aboutir à ce jour-là !... Vous avez été si cruelle dans vos refus, Frédérique !... Autrefois, ils étaient bien compréhensibles, je les ai respectés, subis... Mais maintenant depuis que nous vivons ensemble... l'énergie, l'obstination, avec laquelle vous vous êtes refusée me faisait même douter de votre amour !... Un jour tenez, lundi dernier, il m'a semblé vous sentir défaillir, ... prête à vous

abandonner... Ai-je bien fait de respecter vos derniers scrupules ? Vous me disiez : « Non ! là-bas. là-bas... » Et ce là-bas était murmuré comme une plainte, un gémissement.

FRÉDÉRIQUE

Que voulez-vous ! On n'a pas été impunément plus de vingt ans une honnête femme... il vous en reste une habitude effrayante !... il faut ce soir que je fasse table rase de tout mon passé, de mes luttes d'autrefois, de mes idées, de mes pudeurs, même de ma religion... Songez donc !...

JULIEN

C'est un grand soir, ma chérie... Comme il est émouvant pour nous deux !... Quelle date !... Six ans ont passé... oui... de lutte, de reniement, de faiblesse... tout le roman inutile du refus... et nous voici, dans cette chambre, aussi naïfs, aussi gauches et tremblants qu'au premier jour, qu'au premier rendez-vous !... Tenez, au fond, vous aviez raison : dans l'atmosphère de Paris, de cet hôtel, un pareil moment eût été gâché... A quoi bon avoir attendu six ans et voler à la vie tout à coup quelques minutes précipitées ? Vous êtes trop délicate pour ne pas l'avoir senti. C'est navrant, en effet, les hôtels... avec des bruits dans les couloirs, des gens pressés, des domestiques, des bagages !... Ici, nous sommes maîtres de nous, des heures, des choses !... Nous rentrons dans la nature, tout simplement en nous aimant.

Il veut la saisir.

FRÉDÉRIQUE, *doucement.*

Laissez !... Laissez-moi encore... un peu... quelques instants...

Elle s'appuie à la cheminée, la tête exprès baissée,

dans un sentiment de gêne que l'heure soit arrivée et ne puisse plus être reculée. Il l'embrasse sur la nuque.

JULIEN

N'ayez pas honte, mon amour... Nous n'allons rien offenser ! Toutes les étreintes sincères sont belles !... Pourquoi en avez-vous si longtemps douté ? A l'instant même avant que vous entriez, j'ai été enveloppé par deux bras... ceux de ma vieille nourrice maintenant aveugle... Ses pauvres mains de paysanne cherchaient à reconnaître l'enfant qu'elle avait tenu dans ses bras ; elle ne me voyait pas, mais je la sentais heureuse de me presser si grand, si fort, si robuste... Et cette étreinte, au seuil de la maison, au moment où vous alliez pénétrer, m'a paru — ne souriez pas — comme une espèce de bénédiction involontaire.

FRÉDÉRIQUE

Je ne souris pas ! Je l'ai vue, en effet, tout à l'heure, votre première servante d'amour... Julien !... Ah ! non, je n'ai pas envie de sourire ! Jamais vous ne m'avez parlé si doucement... Jamais vous n'avez trouvé des mots plus tendres, plus choisis... Julien. Je ne vous connaissais même pas ce langage !... Vous êtes autre... comme je vous espérais...

On frappe à la porte.

JULIEN

Qu'est-ce que c'est ?

ROZENNE, entrant.

La diligence de Loc-Maria, Monsieur Julien...
Il y a le panier.

JULIEN

Entrez, entrez... Pose-le sur la table.

FRÉDÉRIQUE

De quoi s'agit-il ?

JULIEN

Des fleurs que j'avais commandées à Morlaix. J'avais peur que le pauvre petit jardin fût saccagé ou défleuri... Je voulais quelques gaietés dans la maison.

FRÉDÉRIQUE

Pourquoi avez-vous renié les fleurs paysannes ?

JULIEN

On va même les remplacer.

ROZENNE

Il y a aussi le courrier, Monsieur... deux dépêches...

JULIEN, *vivement.*

Donne ! (*A Rozenne.*) Maintenant, toi et Anna, allez vous coucher. J'éteindrai au salon et dans la cuisine... Tiens, tu remettras cela au cocher ! (*Rozenne sort de la chambre. A Frédérique.*) La vôtre et la mienne ! (*Ils lisent silencieusement la dépêche près de la lampe.*) Rien de particulier ?

FRÉDÉRIQUE

Non... Les enfants... Lisez !... Ils me croient encore à Paris. J'avais donné l'ordre à l'hôtel qu'on m'expédie télégraphiquement les dépêches.. Je vous l'avais dit, n'est-ce pas ?

JULIEN

Mais oui !

FRÉDÉRIQUE

Comme vous voyez, c'est peu de chose : « Bonjour, maman, je t'aime. »

JULIEN

Thérèse aurait pu tout de même trouver autre chose !

FRÉDÉRIQUE

On ne pouvait pas trouver mieux... Et vous ?

JULIEN

Moi ?... une dépêche de Jeanne Castel qui me décrit en peu de mots l'attitude d'Éveline.

Il lui tend la dépêche.

FRÉDÉRIQUE

Ça vaut mieux ainsi... Nature crâne, dure, mais droite et saine d'esprit !... Elle méritait d'être heureuse. Qui sait ? C'eût peut-être été la femme qu'il vous fallait...

JULIEN

Jamais de la vie !... Et pour elle-même cette séparation est préférable à tout...

FRÉDÉRIQUE

Et puis, il n'y avait pas d'enfants !...

Silence.

JULIEN

C'est la première fois que vous recevez une

dépêche ou des nouvelles de vos enfants sans que vous pleuriez.

FRÉDÉRIQUE

Vous voyez bien... tout arrive ! *(Comme elle a défait le paquet de fleurs et qu'elle les arrange dans le vase, il passe derrière elle et, brusquement, la saisit. D'un mouvement habile il la fait avancer vers le lit. Elle le repousse légèrement avec effroi et pudeur.)* Oui, oui, je suis à vous, Julien ! Je vous demande simplement, pour la vieille et honnête femme que je suis, de ne froisser aucune pudeur en moi... Une ancienne vertu qui s'écroule exige tant de ménagements !... Il faut que ce soir j'aie l'impression que c'est un soir comme les autres. *(La demie sonne.)* Le timbre de l'horloge de votre village !... Comme il est sympathique et doux !... Oui, oui, en vérité, c'est un soir comme les autres !... Julien, retirez-vous quelques instants encore dans ce brave salon que j'ai entrevu... avec ses housses et son odeur de moisi... Vous ouvrirez un livre et attendrez sagement que cette horloge ait sonné l'heure prochaine. Julien, quelque chose de nous va mourir aujourd'hui !... Donnez-moi votre front que je vous embrasse gravement, comme si la tendresse allait finir ! *(Elle l'embrasse sur le front. Mais du front la bouche glisse jusqu'à la bouche, et c'est alors une grande étreinte réciproque et passionnée, — un long et défaillant baiser ; on devine que c'est le premier de cette sorte qu'ils échangent. Puis elle se détache, haletante, et murmure.)* Allez, allez... mais... j'ai votre promesse... d'ouvrir le piano que j'ai vu dans un coin du salon... J'entendrai bien si vous jouez...

JULIEN, *gaminement.*

Oh ! la tristesse, ce que vous me demandez là,

ma chérie !... Le son d'un piano de campagne à travers les cloisons...

FRÉDÉRIQUE

Je ne vous demande que de témoigner de votre présence... Faites comme si j'allais m'endormir !...

JULIEN

Je respecte toutes vos délicatesses et toutes vos pudeurs...

FRÉDÉRIQUE

Les fermiers sont bien couchés, n'est-ce pas ?

JULIEN

Oui, je viens de les entendre monter (*Désignant la porte de droite au haut des marches*) par l'escalier.

FRÉDÉRIQUE

C'est vrai, il m'a semblé... A tout à l'heure... l'heure qui sonnera entre toutes les heures !...

SCÈNE IV

FRÉDÉRIQUE, seule.

Elle reste seule, éteint une lampe comme si elle trouvait la chambre trop allumée. Elle écoute. Elle entend quelques notes aigres de piano. Alors elle prend la lampe, se dirige vers la fenêtre qu'elle ouvre doucement, jette un coup d'œil au dehors. Elle se penche, exécute un signal en levant deux fois la lampe, puis, au bout d'un certain temps, fait un signe et parle très bas au dehors.

FRÉDÉRIQUE

Oui... Vous pouvez... A droite n'est-ce pas ?... Une seconde. (*Quelques instants encore où elle écoute si le piano n'a pas cessé. Elle se repenche à la fenêtre.*) Vous avez bien la clef ? Maintenant, faites vite !... (*Elle va à la porte de droite, en montant les quatre marches ; elle l'ouvre toute grande, la lampe à la main. Elle s'avance et éclaire le palier. Elle redescend ensuite, pose la lampe sur la table et l'on voit alors entrer un homme chapeau baissé et le col de pardessus relevé.*) Il y a longtemps que vous êtes arrivé ?

SCÈNE V

FRÉDÉRIQUE, BOCQUET

BOCQUET

Une heure environ !

FRÉDÉRIQUE

Tout s'est passé comme il fallait ?

BOCQUET

Tout !... J'ai trouvé l'auto à Morlaix... à l'heure convenue. Merci.

FRÉDÉRIQUE

Où est-elle ?

BOCQUET

A deux cents mètres du village, lanternes

éteintes, à droite de la maison, naturellement... de ce côté...

FRÉDÉRIQUE

Vous croyez qu'il ne peut vous avoir entendu ?

BOCQUET, *montrant la clef.*

Impossible !... J'ai l'habitude de la serrure.

FRÉDÉRIQUE

Les domestiques sont couchés, je crois ?

BOCQUET

Oui, j'ai vu de la lumière là-haut, dans la chambre des vieux.

FRÉDÉRIQUE

Attendez que je ferme, par prudence, cette porte à clef.

Elle ferme la porte par où est sorti Julien.

BOCQUET

Alors, Madame ?

Silence.

FRÉDÉRIQUE, *faiblement.*

Oui.

BOCQUET

Vous avez bien réfléchi ?... Vous n'avez pas changé d'idée ?

FRÉDÉRIQUE, *secouant la tête*

Non, Monsieur, non !

BOCQUET

Et vous êtes sûre que vous ne le regretterez pas ?

Sans répondre à la question elle sort une lettre de son sac qu'elle tend à Monsieur Bocquet.

FRÉDÉRIQUE

Voici la lettre de mon mari.

Un temps. Il lit au-dessus de la lampe.

BOCQUET

Évidemment !

FRÉDÉRIQUE

Oh ! c'est sa manière... c'est net, c'est froid !... Ce qu'il m'offre, c'est la vie grise, morne, sèche, sans espoir !... Vous voyez, il n'est question que des enfants !... Et, d'ailleurs, de quoi voulez-vous qu'il soit question ?

BOCQUET

C'est évidemment la raison principale, la meilleure ! Peut-être la seule.

FRÉDÉRIQUE

La seule ? Oh ! non, Monsieur !... A mon âge... à mon âge, voyons, c'était impossible !... Regardez mes cheveux blanchissants !... Allez, c'est déjà beaucoup pour moi d'avoir été aimée sans avoir rien réalisé ! C'est un doux souvenir qui me servira à me cacher mon amertume, ma vieillesse... Il me faut ça, d'ailleurs, car quelle sera ma vie, désormais, à côté de ce mari lassé qui regardera mourir en moi, par devoir, un amour qu'il avait ignoré ?

BOCQUET

Vous aurez vos enfants !

FRÉDÉRIQUE

C'est vrai, ils ne sont pas encore à l'âge de l'ingratitude !

BOCQUET

Encore une fois, Madame, avez-vous bien réfléchi ?... Le bonheur de Julien eût été là !... Ah ! j'en répons !... Et il va beaucoup souffrir... Au moment même où il croyait atteindre le but de tous ses espoirs...

FRÉDÉRIQUE

Ne dites pas cela ! ne dites pas cela ! J'aurais tellement voulu le rendre heureux !... Et c'est moi, moi-même, qui ai tout fait pour le sauver, moi qui vais l'abandonner ainsi... être si cruelle... si décevante !... Mais c'était impossible, Monsieur !... Voyons ! Il ne faut pas qu'une histoire comme la nôtre ait été gâchée en sa fin. A quoi servirait de m'être conservée pure, intacte, pendant tant d'années, avoir lutté si désespérément, pour abimer tout cela à l'heure de la vieillesse, du départ !... Ah ! je vous certifie bien que, si j'avais seulement quinze ans de moins, j'aurais eu tous les courages !... Trop tard maintenant ! Je m'en rends compte, je l'ai d'abord espéré de moi-même, j'ai obéi à Julien... mais un respect de moi... oh ! égoïste... m'interdit d'affronter la honte qui m'attendrait demain. Voyons, Monsieur, les gens riraient !... Et puis, Monsieur, je suis croyante... et un divorce... avec une pareille différence d'âge... et des enfants !... Tout ce que

j'insulterais de raisonnable et de sacré !... On me montrerait du doigt !... Comme on aurait raison !... Folie, vous dis-je ! Et quand bien même je supporterai ce reniement de moi, quel avenir ? (*Elle secoue la tête.*) Non, il faut que cette dame s'en aille emportant sa vertu qui peut paraître inutile et un peu ridicule... C'est le dernier soir... Seulement, si j'ai voulu venir ici, si loin, pour l'abandonner, pauvre petit, dites-lui bien qu'il n'y a pas eu comédie de ma part, pas de cruauté calculée... Il fallait mettre de l'espace tout de suite entre nous, qu'il ne se lançât pas à ma poursuite dès le lendemain... et puis, j'ai voulu qu'il eût les bras de son père... l'atmosphère de l'enfance... sa chambre, les meubles... Je connais ça, c'est apaisant !... Il ne se sentira pas tout seul ainsi auprès de vous et au milieu des choses familières... Tandis que moi je serai dans le train à grelotter, lui entendra avec douceur, malgré tout, les bruits du matin qui auront l'air de lui dire tristement bonjour... le cri du coq, la rue du village... Alors il comprendra ma pensée et me trouvera moins cruelle !... Mais comme il va souffrir, tout de même, mon pauvre petit Julien !... Quelle nuit vous allez passer tous deux !... (*Elle sanglote.*) Songez qu'il est là à deux pas et que je ne reverrai plus jamais, jamais son visage !... (*Elle se lève.*) Où est mon chapeau ?

BOCQUET

Vos mains tremblent.

FRÉDÉRIQUE

Et mon manteau. (*Pendant qu'il lui met le manteau.*) Est-ce qu'il n'a pas appelé ?

BOCQUET

Oui, oui !

FRÉDÉRIQUE

Il s'impatiente !

BOCQUET

Répondez-lui... c'est plus prudent !

Elle avance prudemment et parle, la porte à peine entr'ouverte.

FRÉDÉRIQUE

Qu'y a-t-il ?... Je ne vous entends plus jouer...
(*Elle revient.*) Oh ! voilà qu'il s'en va sagement
Tenez, écoutez son pas... comme un écolier... Et
surtout n'allez pas lui dire de mal de moi pour le
consoler !... Rien que du bien, parce que c'est
très dur, vous savez, ce que je fais là... C'est dur !...

Elle ne peut pas retenir son désespoir.

BOCQUET

Comment voulez-vous que je lui dise du mal
de vous... moi qui humblement vous remercie de
tout ce que vous avez fait pour lui, Madame ?

FRÉDÉRIQUE, *avec une énergie farouche.*

Oui, n'est-ce pas ?... Dites-moi que je l'ai
sauvé tout de même ! Dites-le-moi, j'en ai besoin,
dites-le-moi pour étouffer le remords de m'être
refusée à lui, — moi qui lui aurais tout donné,
tout, et qui préfère m'enfuir, intacte, sachant
bien que, demain, je ne partirais plus, si je n'avais
pas la force, ce soir, de m'arracher à ses bras !...
Dites que je lui ai été utile, nécessaire, malgré
tout, que, de cet enfant au cerveau malade, j'ai
fait un homme maintenant !... Plus de tache
dans sa vie... Il a la route devant lui !... Ah ! il a

fallu saper beaucoup de branches !... Mais ça donnera... L'arbre repartira... de la cime !

BOCQUET

Oui, Madame, vous vous êtes occupée d'un enfant et vous me rendez un homme, comme vous dites !... Pour qu'il le devienne tout à fait, il lui manquait la douleur : la voici, elle arrive, terrible.. amère... Mais, après ce baptême, je vous garantis, et j'en répons, il se relèvera plus fort, plus retrempe, il travaillera, il deviendra quelqu'un... il l'est déjà ! Moi, Madame, je vous bénirai toujours !...

FRÉDÉRIQUE

Et plus tard, quand il sera consolé... car il se consolera... il est très jeune... il fondera un autre foyer... c'est fatal... il sera encore aimé... il sera heureux... vous voyez, j'ai la force de le souhaiter... alors moi, je serai toute seule, toute vieille... j'assisterai de loin à cette métamorphose... Elle ne l'aimera pas autant que j'ai pu l'aimer, parce que ça c'est impossible !... Oh ! oui, c'est impossible !... Mais ce sera une consolation pour moi de savoir qu'il est heureux, même avec une autre que moi. Je vivrai avec cette idée et ce souvenir, jusqu'à l'heure terrible où les yeux se ferment, jusqu'à ce jour où il recevra, dans des années, une petite lettre de deuil qu'il ouvrira et qui lui apprendra qu'une âme est partie en pensant à lui. Car vous lui direz cela : « Au dernier moment, c'est son image qui sera devant mes yeux... c'est son nom que je prononcerai, je le lui promets : Julien ! Julien !... *(Monsieur Bocquet s'avance vers Frédérique et lui embrasse la main.)* Au revoir ! Monsieur, ou plutôt adieu !... Alors, l'auto...

BOCQUET

Tenez, Madame, à deux cents mètres à peu près... à droite, au bout du village. Je vais vous indiquer... Une fois sortie, vous tournerez à droite... Vous serez à Morlaix dans une heure... Vous aurez une vingtaine de minutes à attendre le train de nuit, pas plus.

FRÉDÉRIQUE

Merci, Monsieur.

BOCQUET

J'ai laissé la porte d'entrée ouverte... Ne la refermez pas, c'est inutile.

FRÉDÉRIQUE

Et je vous recommande bien... de la douceur, beaucoup de précaution !...

BOCQUET

Et de la fermeté.

FRÉDÉRIQUE

Aussi, Monsieur, aussi !... C'est cela ! (*Elle va partir. Elle jette un dernier coup d'œil vers la porte par où est sorti Julien. Son regard en passant se pose sur le vase de fleurs. Elle hésite à cause de la présence du père, puis tout de même elle cède à la tentation qui vient de l'effleurer. Elle prend les roses dans ses bras et les dépose sur le lit. Elle ne les épargille pas. Elle les dépose presque pieusement comme sur un lit mortuaire. Cela fait, voûtée par les sanglots, elle monte les marches et entr'ouvre la porte. Du haut de l'escalier, elle se retourne vers Bocquet.*) Vous lui répéterez textuellement ceci, retenez-le : « Elle m'a dit de te dire qu'il faut que tu aies beaucoup de courage, afin d'être un jour heu-

reux... qu'elle t'a aimé plus que tout au monde... et qu'elle te demande pardon... de n'avoir pu t'accompagner jusqu'au bout du voyage!»

BOCQUET, *qui, du bas de l'escalier, a écouté et répété à voix basse chaque membre de phrase.*

Je le lui dirai mot pour mot.

FRÉDÉRIQUE

Ah ! j'ai le cœur qui bat, qui bat !... Voyez-vous, il me semble, quand je vais fermer cette porte, que ce sera son dernier battément !... (*Un doigt sur la bouche.*) Et de la douceur, n'est-ce pas ?... de la douceur...

Elle referme la porte. Elle est partie.

BOCQUET *demeure immobile. Il écoute les bruits extérieurs, puis il va à la fenêtre, se penche pour la regarder s'en aller. Il fait un geste d'adieu. Quand il s'est assuré qu'il n'y a plus personne sur la route, il referme les battants. On entend le piano. Un temps se passe. BOCQUET se défait de son pardessus qu'il jette sur un meuble. Il va à la porte de gauche, l'ouvre et appelle d'une voix haute, énergique.*

Julien ! Julien !...

Il redescend vers le milieu de la pièce, posté dans une attitude ferme et grave. Le piano a cessé brusquement.

SCÈNE VI

BOCQUET, JULIEN

Quelques secondes : Julien accourt. Sur le seuil, il reste stupéfait. Il regarde son père, la chambre, murmure quelques mots inintelligibles.

BOCQUET

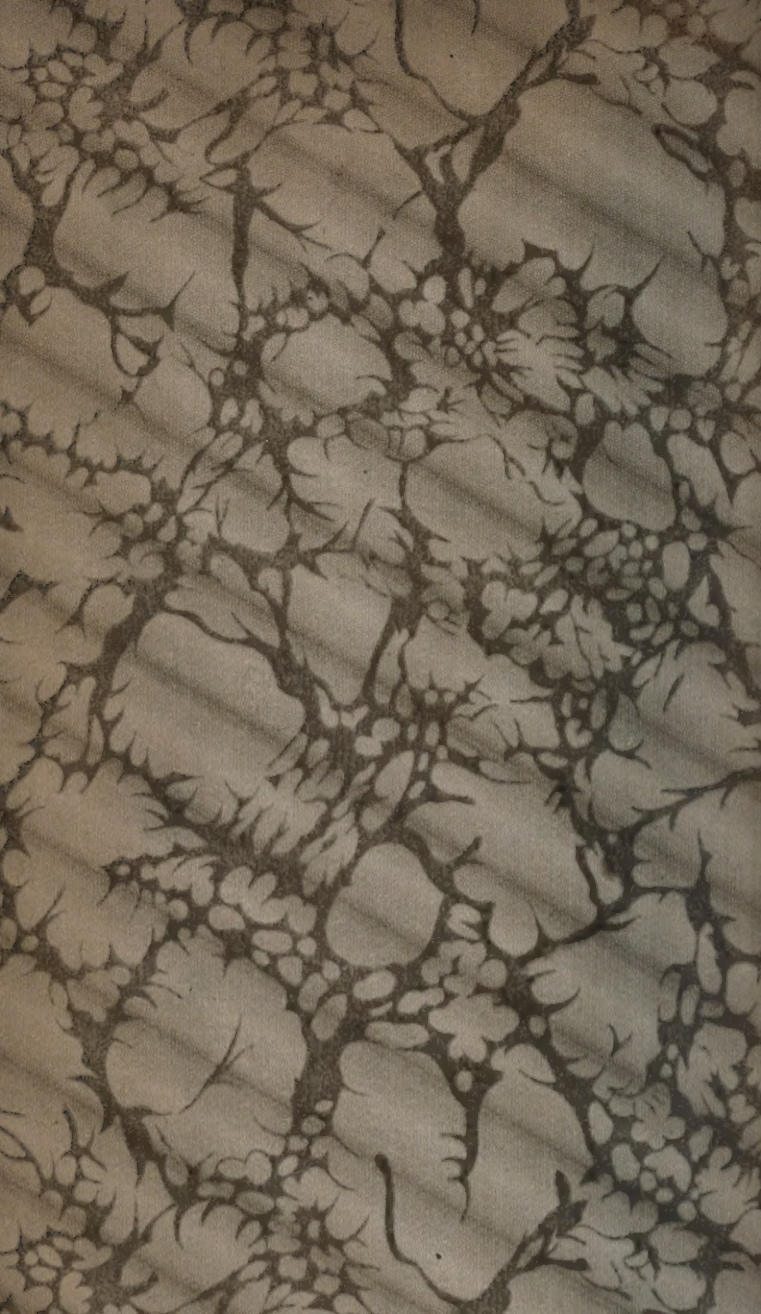
Elle m'a dit de te dire qu'il faut que tu aies

beaucoup de courage... afin d'être un jour heureux... qu'elle t'a aimé plus' que tout au monde et qu'elle te demande pardon de n'avoir pu t'accompagner jusqu'au bout du voyage !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
LES FLAMBEAUX.....	5
LES SŒURS D'AMOUR.....	207



PQ
2603
A7A19
1922
t.9

Bataille, Henry
Théâtre complet

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

